# ANTHOLOGIE

DES

# POÈTES CANADIENS

# ANTHOLOGIE

DES

# Poètes Canadiens

COMPOSÉE PAR

JULES FOURNIER

MISE AU POINT ET PRÉFACÉE
PAR

OLIVAR ASSELIN



MONTRÉAL
MIMXX

# PRÉFACE

*Une littérature peut être nationale par la nature des sujets, mais à condition d'être d'abord une littérature, c'est-à-dire autre chose qu'un ensemble d'écrits sans valeur littéraire propre. Si l'on admet cette condition, il y a bien un ensemble d'ouvrages serbes qui par son mérite littéraire constitue une littérature serbe, un ensemble d'ouvrages tchèques qui par son mérite littéraire constitue une littérature tchèque, un ensemble d'ouvrages polonais qui par son mérite littéraire constitue une littérature polonaise, mais ce qui s'est publié chez nous d'ouvrages à prétentions littéraires sur des sujets canadiens ne saurait constituer une littérature canadienne.*

*Une littérature peut encore être nationale par un certain génie propre de ses écrivains et indépendamment de la nature des sujets : tel est, par exemple, le cas de la littérature belge, à laquelle on ne saurait nier l'originalité, même quand Verhaeren et Max Elscamp en poésie, Lemonnier, Rodenbach et Maeterlinck en prose, expriment des sentiments purement humains. Tel est aussi le cas des littératures slave et scandinave, qui par Tolstoï et autres romanciers russes, le dramaturge Ibsen, les critiques Bjœrnson et Georges Brandes, ont traité dans un esprit et dans un style à elles des sujets d'intérêt universel. Ce génie propre qui consiste dans une certaine manière originale d'envisager et d'exprimer la vie, osera-t-on affirmer qu'il se manifeste à un degré quelconque dans la masse indigeste de notre production littéraire? On parcourrait bien, il est vrai, la plupart des pays du monde, même les plus sauvages, sans trouver rien qui ressemble, même de loin, au ton ordinaire (nous disons* ordinaire*) de notre production en vers et en prose. Mais l'originalité qui consiste à faire fi des idées, à cultiver obstinément le lieu commun, à ignorer dans ses écrits le dictionnaire et la grammaire, n'est pas, ne sera jamais, que je sache, de celles qui confèrent aux*

*œuvres littéraires le caractère national. A la seule condition de s'imposer pendant quelques années un enseignement public comme le nôtre (l'enseignement public ne se donne pas seulement à l'école : la famille, la presse, les associations, y contribuent), et d'ériger sur ses frontières une muraille de Chine comme celle qui nous a jusqu'ici séparés de la France, n'importe quel pays pourra avoir des journaux comme les nôtres, des romans comme les nôtres, de la critique littéraire comme la nôtre, et, sauf quelques œuvres d'exception, une poésie comme la nôtre; c'est-à-dire des journaux, des romans, une critique, une poésie, auxquels l'étranger s'intéresse surtout par curiosité de collectionneur.*

*Une littérature, sans être nationale par la nature des sujets ni par le génie propre de ses écrivains, peut encore se dire nationale pour la double raison qu'elle s'exprime dans un idiome particulier et qu'elle s'impose à l'attention du monde par des qualités de style exceptionnelles. Dix Gibbons constitueraient une littérature anglaise, quoique* l'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain *ne soit anglaise ni par le sujet ni à vrai dire par le style. Goëthe n'avait d'allemand que la langue, il s'en faisait gloire; et pourtant il semble qu'une demi-douzaine de Goëthes formeraient à eux seuls une assez enviable littérature allemande. Les écrivains canadiens qui approchent de Goëthe, ou seulement de Gibbon, ou même de poussifs prosateurs comme Steele et Addison en Angleterre et Le Sage en France, ils n'existent que sur les frises de nos bibliothèques. Ces invraisemblables accolades de noms paraissent chez nous toutes naturelles, au point que l'homme de goût qui à leur vue gambade de joie, se tord d'hilarité, le fait au risque de son existence, littéralement; mais le nègre martiniquais ou haïtien qui a passé par l'école française en percevrait à l'instant le ridicule.*

*Notre manque de sens critique est tel, que presque tout ce que nous venons de poser, qui est la vérité exacte, mathématique, — ou, comme nos poètes commencent à dire : « invulnérable », — passera pour boutades aux yeux du plus grand nombre, et que personne, ou à peu près, ne se donnera la peine d'en scruter le bien-fondé. C'est effectivement le sort qu'aux environs de 1905 eut un article où Jules*

*Fournier, parlant des* Études *de M. Charles ab der Halden sur la littérature canadienne, soutenait aux lecteurs de la* Revue canadienne *l'inexistence de cette littérature. Comment pareil article trouva grâce devant le gardien de ce caveau funéraire et orthodoxe, la chose paraîtra certainement mystérieuse aux siècles à venir. Byron disait :* Wordsworth sometimes wakes *; et le chansonnier Ferny fait dire au notoirement funèbre M. Brisson : « Soyons folichons, parlons de la Révolution française. » J'imagine que le directeur de la* Revue canadienne *se réveilla pour une fois, et que pour une fois il s'écria : Soyons folichons; laissons résonner parmi les morts la voix d'un humoriste !*

*Le lecteur prenant la chose de même, l'article fut bientôt oublié. Au cas cependant où quelques-uns en auraient gardé souvenir, je dirai — comme la chose me semble à moi — pourquoi Fournier, sans avoir jamais changé d'opinion, consacra à la composition d'une anthologie des poètes canadiens le loisir de ses dernières années.*

* * *

*Si plaisant que cela puisse paraître, je connus Fournier à la* Presse. *C'était à l'automne de 1903. J'avais vingt-huit ans; je venais de résigner les fonctions de secrétaire particulier de M. Gouin pour entrer à ce journal comme directeur de l'information. Lui, à peine sorti de l'adolescence, il était reporter. Cinq semaines plus tard nous avions l'un et l'autre quitté les messieurs Berthiaume, moi pour fonder, avec M. Bourassa, le* Nationaliste, *lui pour passer au* Canada, *d'où il venait bientôt nous rejoindre dans une des entreprises politiques les plus hardies et, à tout prendre, les plus étonnantes de ces dernières années. Le* Nationaliste *avait vu le jour en mars 1904; au commencement de 1908, je l'abandonnais, usé. Fournier, qui collaborait depuis quelque temps au journal sous un pseudonyme, m'y remplaça. En mars 1910 nous quittions ensemble le* Devoir, *vieux de deux mois, à la fondation duquel nous avions tous deux modestement contribué. Il passa rapidement à la* Patrie, *puis fonda l'*Action; *cinq ans plus tard il renonçait au journalisme, après une car-*

*rière d'un peu moins de huit années. A ce moment, en politique, il était déjà d'un profond pessimisme; que de fois ai-je entendu dire à cet homme droit, sincère, désintéressé, qui avait à mainte reprise bravé la prison pour ses idées : « A quoi bon? » Un simple coup d'œil sur les cinq années de l'*Action *fera voir que, malgré certaines aversions instinctives qui auraient suffi à le classer dans le grand parti des honnêtes gens, il avait cessé de se passionner pour la politique : des malfaiteurs publics que nous avions voulu occire, un trop grand nombre portaient encore haut la tête, vivants témoins de l'imbécilité populaire entendue au sens latin du mot; et il n'est pas non plus impossible qu'à voir les dieux de plus près il ait mieux compris la naïveté de certaines admirations comme la futilité de certaines haines... Sa retentissante candidature au conseil municipal de Montréal fit croire un instant qu'il était repris, réenvoûté. Défi au sort, gageure sportive, mystification délibérée du bourgeois, qu'au fond il abhorrait : il y eut de tout cela dans cette affaire. Il gagna le pari, il fut élu. Le ressort n'en était pas moins cassé ..*

*Eh bien ! ce sceptique, ce désabusé, ce broyeur de noir, ceux qui l'eurent pour compagnon de travail ou qui, en tout cas, jouirent de son intimité durant les dernières années de son existence, diront qu'il s'intéressa jusqu'à la fin avec la même ardeur, avec le même patriotisme passionné et maladif, à l'avenir de la langue française en notre pays. Pour les beaux yeux de cette noble dame, il eût à lui seul accepté bataille du Canada anglais tout entier, y compris les parlementaires de qui il relevait comme traducteur au Sénat. Même on le vit maintes fois, par pur scrupule intellectuel, tourner le dos à la bohème, s'imposer pendant des semaines une dure discipline, pour pouvoir traduire en ce français limpide qu'il avait appris de ses bons maîtres Racine, Voltaire, Louis Veuillot et Anatole France, de l'anglais à faire vomir un reporter du* Montreal Star. *Ce fidèle serviteur de la langue, de la pensée française, il se moquait, et à bon droit, de ce qui, dans la bouche de journalistes qui ruminent leurs lieux communs avec la même délectation que les bœufs leur paille, prenait le nom prétentieux de littérature canadienne. Mais rien qu'à juxtaposer*

*la « poésie » canadienne de 1800 à 1840 et celle d'aujourd'hui, il ne pouvait point ne pas être frappé et ne pas se réjouir du progrès accompli chez nous sous le double rapport du sentiment et de l'expression poétiques.*

* * *

*Ce n'est pas que tout, absolument tout, soit mauvais dans la production de 1800 et de 1840. Si lamentables que soient les exercices d'écolier qui ont fait entrer Mermet, Viger, Norbert Morin, Michel Bibaud, Bédard, Petitclair, au panthéon poétique, et quelques défauts (enflure, pédanterie mythologique, préciosité, goût de la cheville et de l'inversion) que les rimeurs canadiens de cette époque doivent à l'imitation d'une période (fin du XVIIIe siècle et commencement du XIXe) qui pour la poésie fut bien la plus pauvre de toute la littérature française, on ne relit pas sans intérêt, voire sans plaisir, le* Petit bonhomme *de Joseph Quesnel, certaines chansons, surtout patriotiques, de Morin, de Mondelet, de Napoléon Aubin, certains vers épiques de François-Xavier Garneau. Mais outre que deux des principales figures du groupe, Quesnel et Aubin, sont, comme Mermet, nées à l'étranger, pourquoi ne pas reconnaître qu'à tout prendre il serait difficile de trouver, aux époques de civilisation, un nombre égal de rimeurs ayant livré à la publicité, dans un nombre d'années égal, un nombre égal de vers illisibles?*

*Avec Chauveau, Fiset, Crémazie, Fréchette, Alfred Garneau, Napoléon Legendre, Pamphile Lemay, la seconde période est en progrès sur la précédente. Toutes proportions gardées, ceux-là sont à Bibaud et à Viger comme Hugo, Lamartine et Musset à Le Franc de Pompignan, à l'abbé Delille, aux bardes ampoulés de la Révolution et aux poètes officiels du Premier Empire. Il sera beaucoup pardonné à Crémazie, à Fréchette, à Lemay, parce qu'ils ont eu du souffle. Et loin de nous de prétendre que* Tonkourou *de Pamphile Lemay ne soit pas en soi une œuvre intéressante, que le* Missisipi *de Fréchette et certaines pièces de Beauchemin ou d'Alfred Garneau vaillent par leurs proportions seulement. Mais il aura manqué à cette*

*génération, pour marquer ailleurs qu'au Canada ou devant les jurys académiques français appelés à juger la poésie estimable, l'originalité de la pensée, l'intensité du sentiment, la souplesse et la variété du rythme, la richesse du vocabulaire, l'aptitude à traiter tous les sujets avec un bonheur au moins relatif. Ne craignons pas de le dire, la poésie canadienne d'aujourd'hui vaut mieux.*

*Fournier songea d'abord à faire figurer dans son* Anthologie *tous ceux que la critique avait, à tort ou à raison, qualifiés de poètes. Je n'ai pas cru outrepasser mon droit ni compromettre l'objet de son travail en prenant sur moi de mettre à la porte, sans plus de façons, un certain nombre d'Anciens qui n'ont pas à leur actif cinquante vers bons ou mauvais et méritent parfaitement l'oubli complet où ils sont tombés : Laviolette, Phelan, Lartigue (bon évêque loyaliste, pitoyable rimailleur). Avec les contemporains, impossible : ils étaient trop; tout au plus me suis-je permis de retirer à certains l'imprimatur que Fournier ne leur donna manifestement qu'à titre provisoire. Par comparaison, notre époque n'est donc pas présentée sous un jour particulièrement favorable. Mais il sera facile au lecteur de reconnaître parmi les contemporains ceux qui expriment le plus fidèlement l'esprit et les tendances de leur temps. La poésie canadienne d'aujourd'hui, c'est Nelligan, Gill, Lozeau, Paul Morin, Chopin, Doucet, Ferland, Delahaye, Blanche Lamontagne, même ce Louis Dantin, disparu mystérieusement aussitôt qu'apparu, et dont le* Noël intime, *dans notre littérature honnêtement ou faussement bien pensante, retentit douloureusement comme, au* Sanctus *d'une messe de l'aurore, parmi le recueillement des fidèles, le cri aigu d'une vierge épuisée de jeûne, affolée par le doute. Et s'il est malheureusement trop vrai que Nelligan, Lozeau, Paul Morin, Chopin, Doucet, Louis Dantin, ont en général l'haleine plutôt courte, ils ne l'ont jamais mauvaise. Je veux dire qu'ils ont, en matière intellectuelle, un souci de propreté qui est déjà un acheminement vers la haute culture; qui est, en tout cas, la condition première de l'expression poétique. Ils manquent d'originalité, de pensée personnelle ? Oui, mais ils lisent, mais ils cherchent; chacune de leurs œuvres nouvelles dénote des études plus*

*étendues, une application, un effort plus consciencieux, et le grand poète que nous faillîmes avoir en Nelligan, que Morin a laissé entrevoir dans son* Paon d'émail, *Chopin dans son* Cœur en exil *et Lozeau dans quelques pages de son* Miroir des jours, *qui sait s'il n'est pas là, qui frappera tantôt à notre porte? Avec son admirable sens critique, Fournier ne pouvait pas croire à l'existence d'une littérature canadienne. En nous faisant toucher du doigt, si l'on peut dire, la supériorité de Nelligan, de Paul Morin, (pardon, Morin! pardon, Nelligan!) sur Denis-Benjamin Viger et Michel Bibaud, il a fait œuvre nationale sans sortir de la vérité.*

* * *

*A la mort de Fournier, quelques-uns des jeunes poètes les plus intéressants d'aujourd'hui n'avaient pas encore débuté : citons entre autres Édouard Chauvin, Jean Nolin, Émile Venne. J'ai cru me conformer à son dessien en leur faisant une place dans ce recueil, qui aussi bien aurait paru depuis longtemps si les événements, et une certaine paresse d'esprit due à la déshabitude d'écrire, ne m'avaient empêché de livrer plus tôt à Madame Fournier, pieuse et intelligente gardienne de la mémoire de son mari, la préface qu'on attendait de mon amitié.*

*Fournier a éparpillé dans le* Nationaliste, *dans l'*Action *et dans les deux premiers mois du* Devoir *une œuvre littéraire et humoristique qui en notre pays ne serait pas de mince valeur. Il a laissé en manuscrit des observations incomplètes mais captivantes comme tout ce qui sortait de son cerveau, sur ce qu'il appelait la faillite du nationalisme, et sur l'ouvrage de M. Lourigny de Montigny :* La langue française au Canada. *Dans l'intérêt des idées, seul objet pour lequel il se passionnât sur la fin de son existence, il importe que ces œuvres ne tombent pas dans l'oubli. En attendant qu'elles paraissent, l'*Anthologie des poètes canadiens *rappellera, à la génération qui grandit, le souvenir d'une des plus fines intelligences et d'un des plus grands cœurs que le Canada français ait connus.*

Olivar Asselin.

*Montréal, ce trois mars mil neuf cent vingt*

# AVERTISSEMENT

Cet ouvrage n'est pas une Anthologie poétique, c'est-à-dire une collection des meilleurs morceaux de notre poésie, mais une Anthologie des Poètes, c'est-à-dire une collection des meilleures pièces de chaque poète. Pour en faire une véritable histoire de la poésie canadienne, Jules Fournier avait tenu à y faire figurer, avec des notes biographiques, à la fois ceux qu'on a accoutumé de regarder comme des poètes, qu'ils le soient ou non, et ceux qu'on ne regarde pas ordinairement comme tels, mais qui le sont : il n'en voulut exclure que ceux qu'on ne tient pas ordinairement pour des poètes et qui, de fait, ne le sont pas.

L'intelligence historique et même critique de l'ouvrage exigeait le respect d'un certain ordre chronologique. D'autre part, l'application de cet ordre aux œuvres prises individuellement, sans égard à leur paternité, eût en grande partie détruit l'intérêt humain que doit présenter une histoire littéraire qui vise précisément à renseigner sur la personne et les mérites respectifs des auteurs. On a donc cru sage d'établir une double chronologie : l'une sur la date de naissance des poètes, l'autre sur la date de naissance des œuvres. Sauf pour un ou deux vivants qui ont préféré laisser planer du mystère sur leur identité, la date de naissance des poètes a dans chaque cas pu s'établir aisément. On y a accolé, lorsqu'il y avait lieu, celle de la mort. Quant aux pièces, lorsqu'elles proviennent d'un ouvrage daté, on en a seulement indiqué la provenance, sans fournir d'autres précisions, qui d'ailleurs auraient offert peu d'intérêt; autrement, l'on s'est efforcé — parfois en vain — de leur assigner dans le temps leur place exacte.

Les plus mauvais poètes du Canada français venant les premiers dans l'ordre chronologique, l'Anthologie commence forcément par les plus mauvais vers; et quand nous parlons de mauvais vers, la loyauté nous commande d'avertir qu'il s'agit ici de vers comme probablement jamais autre anthologiste ne fut ni ne sera dans la triste obligation d'en publier. Selon qu'il se proposera d'embrasser

d'un patient regard toute l'évolution de notre production poétique ou de s'arrêter à la fleur de cette production, le lecteur, lui, pourra à son gré commencer par le commencement ou par la fin.

En tant que les vivants sont concernés, nous n'osons pas espérer que le plan et l'exécution de cet ouvrage reçevront l'approbation unanime des poètes, gent irascible. Nous leur devons cependant des remerciements publics pour le gracieux empressement qu'ils ont mis à nous fournir les matériaux dont nous avions besoin, et même, en certains cas, ceux dont nous n'avions pas besoin.

Un dernier mot.

Plusieurs poètes Mermet (J. D.) Chauveau (P. J. O.) et quelques autres se sont rencontrés qui jusqu'à leur mort inclusivement portèrent, à la manière américaine, des initiales au lieu de prénoms. Puisqu'ils attachèrent de leur vivant si peu d'importance à l'attribut prénominal, il leur sera bien égal dans la tombé que nous les baptisions d'office pour l'histoire. Nous avons fait la chose le plus consciencieusement possible, en nous aidant de la tradition. Nous n'avons toutefois pas cru devoir nous reporter aux registres de l'état civil, qui du reste, dans la plupart des cas, auraient tout simplement indiqué une demi-douzaine de prénoms au lieu d'un. Si nous avons fait erreur, ce sera une leçon pour les L. O., les F. L., les J. P.-U., les J. M. A. et les J. B. T. A. d'aujourd'hui.

O. A.

Montréal, ce 10 mars 1920.

# Joseph Quesnel

**(1749-1809)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* Lucas et Cécile, *opéra, livret et musique; —* L'Anglomanie ou le Dîner à l'anglaise, *comédie en un acte; —* Les Républicains français ou la Soirée du cabaret (*Paris*). *— En prose :* Colas et Colinette ou le Bailli dupé, *comédie en trois actes, en prose, mêlée d'ariettes* (*Québec, 1788*).

*Joseph Quesnel est en outre l'auteur d'un grand nombre de poésies : épîtres, épigrammes, chansons, etc., dont les plus intéressantes ont été recueillies dans le* Répertoire National *de Huston. Les autres, restées pour la plupart inédites, sont conservées en manuscrit aux Archives du séminaire de Québec, dans la collection de documents réunie par Jacques Viger sous le nom de* Ma Saberdache.

*Joseph Quesnel naquit à Saint-Malo, le 15 novembre 1749. Entré dans la marine à l'âge de dix-neuf ans (dès sa sortie de l'école), il parcourt successivement toutes les mers du monde, visitant en quelques années Madagascar, la Guinée, le Sénégal, puis la Guyane française, les Antilles, le Brésil, etc. Au retour de l'un de ces longs voyages (1779), on lui propose d'aller conduire à New-York un vaisseau chargé d'armes et de provisions pour les insurgés américains. Il accepte, mais se fait capturer en route par une frégate anglaise, qui l'amène à Halifax. C'est de là qu'il arrive à Québec. Bientôt après, décidé de s'établir définitivement au Canada, il prenait ses lettres de naturalisation. La même année, cependant, sa passion des voyages le poussait à entreprendre une longue excursion dans la vallée du Mississipi. Ce fut sa dernière aventure; il finit par se fixer à Boucherville, où il exerça pendant de longues années la tranquille profession de marchand de village. C'est là, dans les loisirs que lui laissait son négoce, qu'il composa ses vers. Il mourut à Montréal, le 3 juillet 1809.*

---

## *LE PETIT BONHOMME VIT ENCORE*

(1801)

Souvent notre plus doux penchant
Est condamné par la sagesse;
Elle nous commande sans cesse
De résister au sentiment;
Contre nos goûts elle murmure;
Mais veut-on vaincre la nature,
On s'aperçoit qu'au moindre effort
Le p'tit bonhomme vit encor !

Ariste, cet aimable acteur,
Par scrupule quitte la scène,
Il résiste au goût qui l'entraîne,
C'est un dévot plein de ferveur;
Mais qu'on lui parle de théâtre,
Il devient gai, même folâtre,
Son penchant le trahit d'abord;
Le p'tit bonhomme vit encore !

Lucas, déjà sur le retour,
Se livre à la philosophie,
Il veut, et pour toute sa vie,
Briser les chaînes de l'amour;
Il voit Aminte, et dans son âme
Soudain se rallume la flamme,
Du plaisir il sent le transport;
Le p'tit bonhomme vit encor !

Orgon, né fourbe et sans esprit,
A d'un trompeur le caractère;
La mort dit : J'en fais mon affaire.
Et la fièvre aussitôt le prit.
Il s'adresse au docteur Pennkrève;
C'est tout dire, il faut bien qu'il crève;
Eh bien ! il a trompé la mort,
Le p'tit bonhomme vit encor !

Le vieux Cléon, dans le barreau,
Est convaincu d'être faussaire;
Certes, il doit pour cette affaire
Gambiller au bout d'un cordeau;
Sa jeune épouse sollicite,
A son juge elle rend visite;
Femme jolie est un trésor :
Le p'tit bonhomme vit encor !

Les exploits d'un guerrier fameux
Causaient une terreur secrète;
On vous le tue dans la gazette,
Et tout le monde dit : Tant mieux!
Mais, tandis qu'on se félicite,
Voilà que le mort ressuscite;
Certes la gazette avait tort :
Le p'tit bonhomme vit encor !

La guerre a fait couler le sang
Dans tous les coins de ma patrie;
Jamais l'affreuse tyrannie
Ne fit périr tant d'innocents;
Pour moi que les destins prospères
Ont sauvé du sort de mes frères,
Je dis, en bénissant mon sort:
Le p'tit bonhomme vit encor !

# Denis-Benjamin Viger

**(1774-1861)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers : quelques poésies éparses dans les journaux canadiens du temps. — En prose :* Considérations sur les effets qu'ont produits en Canada la conservation des établissements du pays, les mœurs, l'éducation, etc., etc., de ses habitants, et les conséquences qu'entraîne leur décadence par rapport aux intérêts de la Grande-Bretagne (1809); — Analyse d'un entretien sur la conservation des établissements du Bas-Canada, des lois, des usages, etc., de ses habitants (1826); —Considérations relatives à la dernière révolution de la Belgique (1831); — Observations de l'honorable D.-B. Viger contre la proposition faite dans le Conseil législatif de rejeter le bill pour la nomination d'un agent de la Province en Angleterre (1835); — Mémoires relatifs à l'emprisonnement de l'honorable D.-B. Viger (1840); — La crise ministérielle (1844).

*Denis-Benjamin Viger collabora en outre très activement à plusieurs journaux, à partir de 1792.*

*Denis-Benjamin Viger naquit à Montréal, le 19 août 1774. Il suivit d'abord les cours du Collège de Montréal (alors Collège Saint-Raphaël), puis se fit admettre au barreau (1799), où il devait bientôt se faire une grande réputation de science et de talent. Envoyé une première fois au parlement en 1808, il resta près d'un demi-siècle sur la scène politique. Remplit avec succès deux importantes missions diplomatiques en Angleterre avant l'insurrection de 1837. Jeté arbitrairement en prison comme insurgé le 4 novembre 1838, il y passa dix-neuf mois, « refusant obstinément de fournir caution et demandant sans cesse son procès »* (MAXIMILIEN BIBAUD). *Fit partie du ministère Draper de 1844 à 1848. Décédé à Montréal en 1861.*

*Comme presque tous les hommes de sa génération, Denis-Benjamin Viger dut donner le meilleur de son activité à la politique, et c'est assez dire qu'il fit en sa vie plus de prose que de vers. Il a néanmoins laissé bon nombre de poésies, dont quelques-unes tout au moins, ne serait-ce qu'à titre documentaire, ne sont pas sans offrir un certain intérêt.*

## LE LION, L'OURS ET LE RENARD

(1823)

Certain Renard, un jour qu'il était en voyage,
De soins rongé, tourmenté de la faim,
Vit l'Ours et le Lion disputant pour un daim
Que chacun voulait sans partage.
« Parbleu ! se dit aussitôt le matois,
« De la forêt laissons faire les rois;
« En évitant leur mâchoire cruelle,
« Tirons parti de la querelle. »
Il n'était pas un franc Algérien,
Mais, comme on voit, bon Calédonien.
Pendant que sur le cas en lui-même il raisonne,
Deçà, delà, chaque lutteur,
De dent, de griffe avec fureur,
A l'autre de bons coups il donne,
Tant qu'à la fin, tous deux tombant de lassitude,
Maître Renard, sans plus d'inquiétude,
Peut sous leurs yeux cette aubaine enlever,
Aux dépens des héros s'égayer et dîner.

J'ai vu souvent dans ma patrie
Mes trop légers concitoyens,
Canadiens contre Canadiens,
Lutter avec même furie;
Nouveaux venus nos pertes calculer,
S'en enrichir et de nous se moquer.

---

# Joseph Mermet

**(1775-1820)**

*Une partie des vers de Mermet ont paru dans le* Spectateur, *de Montréal, à partir de 1813. Voir aussi le* Répertoire National *de Huston.*

*La collection* Ma Saberdache, *aux archives du Séminaire de Québec, renferme en outre un grand nombre de pièces inédites du même auteur, ainsi que toute la correspondance entre Mermet et Viger.*

*On ne sait que peu de chose de la vie de Mermet, si ce n'est qu'il naquit à Lyon, vers les 1775, et qu'il passa trois ans au Canada (1813-16). Il était lieutenant à ce fameux régiment de Watteville qui, de la*

*Sicile où il faisait du service, vint en 1813 nous prêter main-forte contre les Américains. Son poème sur la victoire de Châteauguay, qu'il publia dès les premiers mois de son séjour au Canada, suffit à fonder son succès dans un pays où les hommes de lettres étaient rares et la critique peu exigeante.*

*Légitimiste ardent, le lieutenant Mermet se hâta, à la Restauration, de rentrer en France, où il s'attendait de voir enfin récompensé son attachement aux Bourbons. Mais, complètement méconnu par le nouveau régime, bientôt il regretta amèrement d'avoir quitté le Canada. La dernière fois qu'il donna de ses nouvelles (1820), il était à Marseille, déçu, pauvre, malheureux.*

## *LA VICTOIRE DE CHATEAUGUAY*

(1813)

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde;
Salaberry paraît, la valeur le seconde,
Et trois cents Canadiens, qui marchent sur ses pas,
Comme lui, d'un air gai, vont braver le trépas.
Huit mille Américains s'avancent d'un air sombre;
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur nombre.
C'est un nuage affreux qui paraît s'épaissir,
Mais que le fer de Mars doit bientôt éclaircir.
Le héros canadien, calme quand l'airain tonne,
Vaillant quand il combat, prudent quand il ordonne,
A placé ses guerriers, observé son rival;
Il a saisi l'instant et donné le signal.
Sur le nuage épais qui contre lui s'avance,
Aussi prompt que l'éclair, le Canadien s'élance . . .
Le grand nombre l'arrête . . . il ne recule pas;
Il offre sa prière à l'ange des combats,
Implore du Très-Haut le secours invisible,
Remplit tous ses devoirs et se croit invincible.
Les ennemis confus poussent des hurlements.
Le chef et les soldats font de faux mouvements.
Salaberry, qui voit que son rival hésite,
Dans la horde nombreuse a lancé son élite;
Le nuage s'entr'ouvre; il en sort mille éclairs;
La foudre et ses éclairs se perdent dans les airs.
Du pâle Américain la honte se déploie;
Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie;
Leur intrépide chef enchaîne le succès,
Et tout l'espoir d'Hampton s'enfuit dans les forêts.
Oui ! généreux soldats, votre valeur enchante :
La patrie envers vous sera reconnaissante.

Qu'une main libérale, unie au sentiment,
En gravant ce qui suit, vous offre un monument:
« Ici les Canadiens se couvrirent de gloire;
« Oui ! trois cents sur huit mille obtinrent la victoire.
« Leur constante union fut un rempart d'airain
« Qui repoussa les traits du fier Américain.
« Passant, admire-les... Ces rivages tranquilles
« Ont été défendus comme les Thermopyles;
« Ici Léonidas et ses trois cents guerriers
« Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers. »

# Michel Bibaud

**(1782-1857)**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Épîtres, Satires, Chansons, Épigrammes, et autres pièces de vers (*1830*). *En prose :* Histoire du Canada, *vol. I* (*1837*); — Id., *vol. II* (*1844*); — Id., *vol. III* (*1878*).

*Michel Bibaud collabora au* Spectateur canadien. *Il fonda l'*Aurore du Canada (*1815*) *et le* Courrier du Bas-Canada (*1819*), *journaux politiques; la* Bibliothèque canadienne (*1825*), *l'*Observateur canadien (*1830*), *le* Magasin du Bas-Canada (*1832*) *et l'*Encyclopédie canadienne (*1842*), *journaux littéraires. En outre, il rédigea des manuels d'enseignement.*

*Michel Bibaud naquit à la Côte-des-Neiges (près Montréal), le 20 janvier 1782. Après de solides études au Collège Saint-Raphaël, aujourd'hui Collège de Montréal, il se livra d'abord à l'enseignement, mais pour peu de temps. Bientôt il se jetait dans le journalisme et la littérature. L'histoire de ses œuvres forme pour le reste l'histoire de sa vie. Il mourut à Montréal, en 1857.*

---

## *SATIRE CONTRE L'IGNORANCE*

(1819)

Mon étoile, en naissant, ne m'a point fait poète,
Et je crains que du Ciel l'influence secrète
Ne vienne point exprès d'un beau feu m'animer;
Mais comment résister à l'amour de rimer,
Quand cet amour provient d'une honorable cause,
Quand rimer et guérir sont une même chose ?
L'autre jour, arrivant au troisième feuillet
Contre l'Ambition, je reçois ce billet :
« Croyez-moi, cher ami, laissez-là la satire;
« Renoncez pour toujours au métier de médire. »

Un autre me rencontre, et me tient ce propos :
« Chacun vous dit l'auteur des essais satiriques
« Que naguère on a lus dans les feuilles publiques :
« Tous vos amis pour vous en seraient bien fâchés,
« Croiraient, par là, vous voir expier vos péchés.
« Que si votre destin à rimer vous oblige,
« Choisissez des sujets où rien ne nous afflige :
« Des bords du Saguenay peignez-nous la hauteur,
« Et de son large lit l'énorme profondeur;
« Ou du Montmorency l'admirable cascade,
« Ou du Cap-Diamant l'étonnante esplanade.
« Le sol du Canada, sa végétation,
« Présentent un champ vaste à la description,
« Tout s'y prête à la rime, au moral, au physique,
« La culture des champs, les camps, la politique. »
Qui dirait le berger, l'abeille, après Virgile?
Qui dirait les jardins, les champs, après Delille?
Et, quand on l'oserait, y gagnerait-on bien,
Serait-on bien compris au pays canadien,
Où les arts, le savoir, sont encor dans l'enfance;
Où règne en souveraine une crasse ignorance?
Peut-on y dire en vers rien de beau, rien de grand?
Non, l'ignorance oppose un obstacle puissant,
Insurmontable même, au succès de la lyre
Qui s'élève au-dessus du ton commun de dire,
Comme on dit en famille, en conversation,
Prodigue du tour neuf et de l'inversion,
L'un et l'autre proscrits par la rustre ignorance,
Par elle regardée comme une extravagance.
Oui, l'ignorance, ici, doit restreindre un rimeur,
Ou, s'il est obstiné, doit lui porter malheur.
Pour l'ignorant lecteur, obscur, impénétrable,
Il est qualifié d'insensé, d'exécrable;
On vous l'envoie au diable, à la maison des fous.
Particularisons : où trouver, parmi nous,
Qui ne confonde point le granit et le marbre;
Qui sache distinguer, sur la plante ou sur l'arbre,
Style, pétale, anthère, étamine, pistil;
Qui du même œil ne voie émeraude et béryl;
Qui de l'ordre toscan distingue l'ionique,
Le convexe du plan, le carré du cubique;
Qui ne confonde point la bise et le zéphyr,
Le pôle et l'équateur, la zone et le nadir;
Qui n'ignore comment se soutient notre terre;
Pour qui le moindre effet ne soit un grand mystère?

Pourtant, je ne veux point, d'un style exagéré,
Dire, avec un auteur, que tout est empiré;
Que les premiers colons, nos ancêtres, nos pères,
Furent, bien plus que nous, entourés de lumières;
Qu'ils apprenaient bien mieux le latin et le grec;
Que les arts florissaient beaucoup plus dans Québec.
Suivant moi, ce langage est loin d'être orthodoxe;
Et, pour mettre à néant ce hardi paradoxe,
Il n'est aucun besoin d'un long raisonnement.
Un regard en arrière, un coup d'œil le dément,
Il suffit de savoir que, sous notre ancien maître.
Louis, nul imprimeur ici n'osa paraître;
Qu'on n'y faisait, vendait ni livre, ni journal :
Voyez, à ce sujet, quelques mots de Raynal;
L'exagération à part, on l'en peut croire.
Avant lui, Charlevoix offre, dans son histoire,
D'une ignorance étrange un exemple frappant :
Un mal épidémique, inconnu, se répand,
Met aux derniers abois tous les colons qu'il frappe.
Ainsi qu'en pareils cas, aux enfants d'Esculape
On recourt; mais voyant tous leurs soins superflus,
Ils déclarent tout net qu'ils ne soigneront plus;
Proclament que le mal provient de maléfice;
Accusent des sorciers l'envie et la malice,
Et, sans les secourir, laissent mourir les gens.
Vit-on des médecins, ailleurs, plus ignorants?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au village, quels sont les communs entretiens?
Il est vrai que, vivant en des climats chrétiens,
Nos vierges ne vont pas, jongleuses mexicaines,
Se flageller, tirer le sang pur de leurs veines,
Pour, humaines, sauver un autre du trépas,
Ou du moins du ménage apaiser les débats,
Quand, d'un brutal époux, dans la lune éclipsée,
L'ignorance leur montre une épouse blessée.
Il est vrai qu'à l'aspect de ces astres brunis
Nos peuples ne vont pas, par la peur réunis,
Et dévots, jusqu'au cou plongés dans les rivières,
Au ciel pour leur salut adresser des prières;
Ou pour en éloigner un horrible dragon,
Et battre du tambour et tirer du canon.
Non, mais combien encore, à l'aspect des comètes,
Se sentent inspirés, et deviennent prophètes !

Comme on dit au pays, prophètes de malheurs,
Troublant leurs alentours de leurs folles terreurs.
Combien d'autres, voyant l'avenir dans leurs songes,
Sont faits tristes ou gais par d'absurdes mensonges !
Des superstitions le mode est infini.
Pourtant, ne faisons point un tableau rembruni :
Bientôt nous jouirons d'un horizon moins sombre;
Déjà des gens instruits je vois croître le nombre;
Déjà Brassard, suivant les pas de Curatteau,
Donne au district du centre un collège nouveau.
Et, si mon vœu fervent, mon espoir, ne m'abuse,
Ou plutôt si j'en crois ma prophétique muse
(Une déesse, un dieu peut-il être menteur ?),
Ce noble exemple aura plus d'un imitateur.
Je crois même entrevoir, dans un avenir proche,
Le temps où, délivré d'un trop juste reproche,
Où par le goût, les arts, le savoir illustré,
Comptant maint érudit, maint savant, maint lettré,
Le peuple canadien, loué de sa vaillance,
Ne sera plus blâmé de sa rustre ignorance;
Où, justement taxé d'exagération,
Mon écrit, jadis vrai, deviendra fiction.

---

# Dominique Mondelet

**(1799-1863)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers : quelques pièces publiées dans les journaux du temps. — En prose :* Traité sur la politique coloniale du Bas-Canada *(1835).*

*Dominique Mondelet, né en 1799, en son vivant juge de la Cour supérieure à Trois-Rivières, ne croyait point déroger à la dignité de sa charge en faisant de la littérature à ses instants de loisir. Il a laissé quelques pièces de vers qui ne manquent pas d'agrément, par exemple sa traduction du poème de Moore,* La Chanson du Voyageur Canadien. *Il mourut à Trois-Rivières, en 1863.*

---

## *LA CHANSON DU VOYAGEUR CANADIEN*

(1826)

Aux approches du soir, aux sons lents de l'airain,
Nos voix à l'unisson, nos rames en cadence,
Quand l'ombre des forêts se perd dans le lointain,
A sainte Anne chantons l'hymne de la partance.

Ramons, camarades, ramons,
Les courants nous devancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend dans les vallons.

Et pourquoi dérouler la voile en ce moment ?
Nul zéphir n'a ridé la surface de l'onde:
Mais si, loin du rivage, Éole, nous portant,
Rend la rame au repos, entonnons à la ronde :
Soufflez, soufflez, brise, aquilons,
Les courants nous devancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend dans les vallons.

Rives de l'Ottawa, l'astre pâle des nuits
Nous attend sur vos flots. Rends-nous les vents propices,
Patronne de ces lieux ! O toi qui nous conduis,
Donne à l'air la fraîcheur ! voguons sous tes auspices !
Soufflez, soufflez, brise, aquilons,
Les courants nous devancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend dans les vallons.

---

# Augustin-Norbert Morin

**(1803-1865)**

*BIBLIOGRAPHIE. -- En vers : quelques pièces publiées dans les journaux du temps. — En prose :* Lettre à l'honorable juge Bowen, *pamphlet politique.*

*Morin est en outre l'auteur d'un très grand nombre d'articles de journaux. Fondateur de la* Minerve *(1826), pendant plus de dix ans il ne cessa de collaborer très activement à ce journal.*

*Augustin-Norbert Morin naquit à Saint-Michel (comté de Bellechasse), le 12 octobre 1803. Sa* Lettre à l'honorable juge Bowen, *sur les droits du français devant les tribunaux, commença sa réputation, alors qu'il n'était qu'étudiant en droit. Fondateur de la* Minerve *(1826), puis député (1830), il prit par la suite une part considérable à la rédaction des* Quatre-vingt-douze résolutions *et fut chargé d'aller les appuyer auprès des autorités impériales (1834).*

*Il jouera un plus grand rôle encore sous l'Union et c'est ainsi que nous le trouverons tour à tour ministre dans le cabinet La Fontaine-Baldwin (1842-43), puis chef de l'administration, avec Hincks d'abord (1851), ensuite avec McNab (1854).*

*Dans l'intervalle, il avait en outre été président de l'Assemblée législative (1848-51). « M. Morin était alors au faîte de sa réputation. Quand la populace incendia les Chambres, il était au fauteuil présidentiel, comme ces anciens sénateurs romains devant les Gaulois, et ne voulut point le quitter avant qu'on eût mis devant lui une motion d'ajournement ».* (Maximilien Bibaud)

*Nommé par la suite juge de la Cour Supérieure à Québec (1854), il fit, paraît-il, éclater dans cette nouvelle carrière des qualités plus remarquables encore que toutes celles qu'il avait montrées jusque-là. Il mourut à Sainte-Adèle (comté de Terrebonne), en 1865.*

*Son œuvre poétique est du même ordre que celle de Viger et de Cartier*

---

## *LE BERGER MALHEUREUX*
(1820)

Une monstrueuse bête
A dévoré mon troupeau.
On m'a ravi ma houlette,
J'ai perdu mon chalumeau.
Les feux ont séché l'herbette;
*Fidèle* a fui le hameau.

Ma prairie est dévastée,
Mes ormeaux sont abattus;
Ma fontaine est empestée,
Mes fruits se sont corrompus;
Ma chaumière est délaissée;
Colette ne m'aime plus.

Mais dans mon malheur extrême
Il me reste un trésor;
Il vaut mieux qu'un diadème,
Il est préférable à l'or :
Si je me reste à moi-même,
Je possède assez encor.

---

## *CHANSON PATRIOTIQUE*
(1825)

Riches cités, gardez votre opulence,
Mon pays seul a des charmes pour moi :
Dernier asile où règne l'innocence,
Quel pays peut se comparer à toi ?
Dans ma douce patrie
Je veux finir ma vie;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrierais : j'ai perdu le bonheur !

Combien de fois à l'aspect de nos belles
L'Européen demeure extasié !
Si par malheur il les trouve cruelles,
Leur souvenir est bien tard oublié.
Dans ma douce patrie
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrierais : j'ai perdu le bonheur !

Si les hivers couvrent nos champs de glaces,
L'été les change en limpides courants,
Et nos bosquets fréquentés par les grâces
Servent encor de retraite aux amants.
Dans ma douce patrie
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrierais : j'ai perdu le bonheur !

O mon pays! vois comme l'Angleterre
Fait respecter partout ses léopards;
Tu peux braver les fureurs de la guerre,
La liberté veille sur nos remparts.
Dans ma douce patrie
Je veux finir ma vie;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrierais : j'ai perdu le bonheur !

---

# Isidore Bédard

**(1806-1833)**

*Bédard est l'auteur de quelques pièces de vers parues dans les journaux du temps, surtout dans le* Canadien.

*Isidore Bédard naquit à Québec, vers 1806. Il s'occupa plus encore de politique que de littérature et fut pendant une session député du Saguenay à la Chambre du Bas-Canada. Il mourut à Paris, en 1833.*

## *HYMNE NATIONAL*
(1829)

Sol canadien, terre chérie !
Par des braves tu fus peuplé;
Ils cherchaient, loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Étaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

Qu'elles sont belles, nos campagnes !
En Canada qu'on vit content !
Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe Saint-Laurent.
Habitant de cette contrée
Que Nature sait embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'énorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maître que tes lois.
Tu n'es pas fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !
Méprise un secours étranger.
Nos pères, sortis de la France,
Étaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

# Joseph-Edouard Turcotte

**(1808-1864)**

*Turcotte est l'auteur de quelques pièces de vers publiées dans les journaux du temps.*

*Joseph-Édouard Turcotte naquit à Gentilly, en 1808. Journaliste, il se fit surtout remarquer par la part qu'il prit, en 1837, à la rédaction du* Libéral, *et ses violents appels à l'insurrection. Il siégea par la suite, pendant de longues années, dans nos parlements, où il représenta tour à tour les comtés de Saint-Maurice, de Maskinongé, de Champlain et de Trois-Rivieres. Il fut président de la Chambre de Québec, juge des Sessions à Trois-Rivières, membre de la dernière Commission seigneuriale, etc., etc. Promoteur, en outre, de plusieurs vastes entreprises dans le domaine industriel, il contribua, pour sa part, plus puissamment que personne ne l'avait encore fait, au développement économique de la région de Trois-Rivières. Il mourut en 1864.*

---

## *LE RETOUR*

(1834)

Tu viens de la riche Angleterre,
Eh bien ! frère, le ciel là-bas
Est-il descendu sur la terre ?
Ou bien l'homme y dit-il, hélas !
En approchant le grand fantôme
Au lointain prestige emprunté,
Comment s'efface chaque atome
Du mirage de liberté ?

Fantôme accoudé sur sa banque,
Son bras domine l'Océan,
Mais ce long cri : Le pain nous manque !
Est-il le bruit sourd d'un volcan ?
Non, ce grand peuple qui mendie,
L'espoir même l'a déserté,
Non, son âme s'est engourdie
Tandis qu'il criait liberté !

Le fier dominateur des ondes
Penche-t-il un front sourcilleux
Vers les nations moribondes
Qu'écrase son sceptre orgueilleux ?

Eh ! croit-il qu'un peuple succombe,
Quand, noble, il jure avec fierté
D'entrer dans la nuit de la tombe,
Ou de ravir sa liberté ?

Mais Erin, Erin qui soupire,
Et qui gémit tant dans ses fers,
Erin contre qui tout conspire,
Et qui n'a plus que des hivers,
Le pauvre Erin, il n'a point d'armes
Pour servir son bras irrité !...
Il n'a plus, hélas ! que ses larmes
Et son cœur pour la liberté.

Toi, dont l'âme est libre et si tendre,
Combien il devait se serrer,
Ton cœur, quand tu pouvais entendre
Presque Erin gémir et pleurer !
Quand tu voyais la main meurtrie
De ce grand corps ensanglanté
Chercher encor, pour la patrie,
Son Dieu, ses droits, sa liberté !

Oh ! comme ton cœur devait battre,
Quand tu vis le vaste atelier
Que les siècles devront abattre,
Mais qui semble les défier !
Là, là se forgent tant de chaînes;
Là se perd tant de vérité;
Là tombent tant d'espoirs, de haines
Et tant de cris de : liberté !

Quand ta main, soulevant le voile,
Dénouait le nœud gordien,
Nous, nous fixâmes notre étoile,
L'astre du peuple canadien :
Et l'ange à figure connue,
Par deux grands aigles supporté,
Planait au-dessus de la nue
Pour nous montrer la liberté...

# F.-X. Garneau

**(1809-1866)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers : nombre de pièces parues dans les journaux du temps et dont la plupart ont été recueillies par Huston dans son* Répertoire national. *— En prose :* Histoire du Canada, *vol. I (1845); —* Id., *vol. II (1846); —* Id., *vol. III (1848). — On trouvera en outre de lui, dans le* Foyer canadien *de 1863, des impressions de voyage qui ne sont pas sans intérêt.*

*La Librairie Alcan a entrepris en 1913 une réédition, en deux volumes in-8, de l'*Histoire du Canada *de F.-X. Garneau, avec une préface de M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, et une introduction de M. Hector Garneau, petit-fils de l'auteur. Le volume I est actuellement en librairie; la parution du volume II, retardée par la guerre, ne saurait tarder.*

*François-Xavier Garneau naquit à Québec, le 15 juin 1809. Sa famille était pauvre, et le pays, à cette époque, n'offrait que d'infimes moyens d'instruction. A douze ans il sortait de l'école pour n'y plus remettre les pieds. Quatre ans après il entre chez un notaire Campbell pour y faire sa cléricature. Un jour un camarade anglais lui jette à la face : « Après tout, qu'êtes-vous donc, vous Canadiens français? Vous n'avez même pas d'histoire. — Quoi ! réplique-t-il, nous n'avons pas d'histoire ! Eh bien, pour vous confondre, je vais moi-même la raconter ». Tel fut le point de départ de la grande œuvre qui devait occuper toute sa vie. Il entreprit en 1831 pour sa documentation un voyage en France et en Angleterre qui dura trois ans.* L'Histoire du Canada *vit le jour en 1848. L'auteur mourut le 3 février 1866, à Québec.*

*En poésie, Garneau, comme devait faire après lui son fils Alfred, a cultivé à la fois le genre grave et le genre léger.*

---

## *LE DERNIER HURON*

(1840)

Triomphe, destinée ! enfin ton heure arrive,
O peuple, tu ne seras plus.
Il n'errera bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain le soir du haut de la montagne
J'appelle un nom, tout est silencieux.
O guerriers, levez-vous, couvrez cette campagne,
Ombres de mes aïeux !

Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace
Et ne réveillait plus d'échos,
Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe,
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrase en sa poitrine;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Perfide illusion ! au pied de la colline
C'est l'acier du faucheur !

Encor lui, toujours lui, cerf au regard funeste
Qui me poursuit en triomphant.
Il convoite déjà du chêne qui me reste
L'ombrage rafraîchissant.
Homme servile ! il rampe sur la terre;
Sa lâche main, profanant des tombeaux,
Pour un salaire impur va troubler la poussière
Du sage et du héros.

Il triomphe, et semblable à son troupeau timide
Il redoutait l'œil du Huron;
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi soudain s'emparait de son âme;
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et le glaive et la flamme
N'ont-ils passé sur eux ?

Ainsi Zodoïska, par des paroles vaines,
Exhalait un jour sa douleur.
Folle imprécation jetée aux vents des plaines,
Sans épuiser son malheur.
Là, sur la terre, à bas gisent ses armes,
Charme rompu qu'aux pieds broya le temps.
Lui-même a détourné ses yeux remplis de larmes
De ces fers impuissants

Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,
Le cœur de tristesse oppressé.
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine
Sur l'abîme du passé.
Comme le chêne isolé dans la plaine,
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là, seul, debout au sommet des montagnes,
Loin des flots du Saint-Laurent;
Son œil avide plonge au loin dans les campagnes
Où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires:
Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux;
Au lieu de fiers guerriers, des tribus mercenaires
Habitent les coteaux.

Que sont donc devenus, ô peuple, et ta puissance
Et tes guerriers si redoutés,
Le plus fameux du Nord jadis par ta vaillance,
Le plus grand par tes cités?

---

## *LE PAPILLON*

(1841)

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige,
Dans mon manoir,
De tige en tige
Jusques au soir;
Dans la rose,
Doux séjour!
Je repose
Jusqu'au jour.

Et quant le jour commence,
S'offre pour me baigner
La perle qui balance
Aux branches d'églantier.

Et puis sur la colline
Où brillent cent couleurs,
Je joue et je butine
Dans le parfum des fleurs.

Sur le sein du zéphire
Je me berce en riant,
Et quand son souffle expire
Sur le coteau brûlant,

Sous ombrage
De moissons
Ou feuillage
De buissons,
Fraîcheur, silence,
Je trouve alors;
Sans que j'y pense,
Là je m'endors.
Douce vie
Suis ton cours,
Et fleurie
Sois toujours.

Si l'hirondelle
Tente souvent
Route nouvelle
Au firmament,

Toujours l'orage
Grondant tout bas
Et le naufrage
Suivent ses pas.

Moi, moins superbe
Et glorieux,
Sur un brin d'herbe
Je suis heureux.

Et la tempête,
Suivant son cours,
Loin de ma tête
Passe toujours.

On vit chez l'homme
Audacieux
Le front de Rome
Toucher les cieux.

Mais sur la terre
Passe Attila,
Dans la poussière
Rome croula.

D'où je folâtre
Au sein des champs,
Sur leur théâtre
Je vois les grands.

Tandis qu'en proie
Aux noirs pensers,
Leur tête ploie
Sous les dangers,

Sans souci, sans alarmes,
Je coule en paix des jours
Embellis par les charmes
De célestes amours.

Libre comme l'haleine
Des inconstants zéphirs,
Partout je me promène
Au gré de mes désirs.

Sans que je m'inquiète,
Oui, déjà j'aperçois
Ma poussière indiscrète
Avec celle des rois.

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige,
Dans mon manoir,
De tige en tige
Jusques au soir;
Dans la rose,
Doux séjour !
Je me repose
Jusqu'au jour.

---

# Napoléon Aubin

**(1812-1890)**

*L'œuvre poétique d'Aubin consiste en quelques pièces publiées dans les journaux du temps.*

*Napoléon Aubin naquit à Chêne-les-Bougeries (Suisse), en 1812. Arrivé au Canada en 1834, il fondait trois ans après (1837) le* Fantasque, *journal satirique dont le succès fut, tout de suite, considérable. Jeté en prison avec son imprimeur lors de la seconde insurrection (1838), force lui fut, cependant, d'en interrompre pour quelque temps la publication. En 1843, il fondait le* Castor, *qu'il abandonna par la suite pour passer à la rédaction du* Canadien. *Il est aussi le père d'une autre feuille, la* Tribune, *qu'il fonda en 1862 pour servir d'organe canadien-français au ministère MacDonald-Dorion. Napoléon Aubin mourut à Montréal, en 1890.*

---

## *SOUVENIRS*

(1835)

O mon pays, heureuse terre !
Où le sort plaça ma carrière,
Ton image, à notre bonheur
Si chère,
Remplit de son charme enchanteur
Le cœur.

Tes lacs où des monts se reflètent,
Tes eaux qui sur des rocs se jettent,
Quand nous en sommes éloignés,
Répètent :
O vous qui nous abandonnez,
Venez !

Nous rêvons à ce toit champêtre,
A ce vallon qui nous vit naître,
A ces rochers, à ces grands bois
De hêtre,
Où l'écho redit tant de fois
Nos voix.

Le soir, quand le soleil décline,
On entend la cloche argentine
Du troupeau qui dans la forêt
Chemine
Et qui vient donner au chalet
Son lait.

Oui, mon pays, ta douce image
Nous poursuit au lointain rivage,
De tes lacs vient s'offrir
La plage,
Et nous voulons y revenir
Mourir.

---

## *LE JUSTE MILIEU*

(1835)

L'on exagère en ce bas monde,
Et l'homme est entier dans son goût :
L'un ne voit de beau que la blonde,
Pour un autre la brune est tout.
L'un, singeant la philosophie,
Se rengorge dans son savoir,
Prétend que femme n'est jolie,
Que méditant un livre noir.
Je préfère à tous ces systèmes
Le plus grand, le plus précieux :
Amis ! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux !

Si l'on voit se faisant la guerre
Les ultras et les libéraux,
Du moins on ne me verra guère
Disputer avec ces héros.
C'est différent près d'une belle,
J'aspire à pouvoir me trouver
Ultra dans mon amour pour elle,
Libéral, s'il faut le prouver.
Je préfère à tous ces systèmes
Le plus grand, le plus précieux :
Amis ! évitons les extrêmes...
C'est toujours bien moins périlleux !

Le classique et le romantique
Doivent ennuyer Apollon:
L'incrédule et le fanatique
Font souvent rougir la raison.
Et morale et littérature,
Cela même est exagéré;
Je crois que jusqu'à la nature
Ce siècle a tout dénaturé !
Je préfère à tous ces systèmes
Le plus grand, le plus précieux :
Amis ! évitons les extrêmes. . .
C'est toujours bien moins périlleux !

Le pauvre n'est jamais tranquille,
Le riche est rarement joyeux,
Un ignorant est inutile,
Un savant peut être ennuyeux.
Le vrai bonheur, suivant Horace,
Est dans la médiocrité;
C'est là que j'ai trouvé ma place;
Aussi j'y suis toujours resté.
Je préfère à tous les systèmes
Le plus grand, le plus précieux :
Amis ! évitons les extrêmes. . .
C'est toujours bien moins périlleux !

---

# Pierre Petitclair

**(1813-1860)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers : quelques pièces parues dans les journaux du temps et dont la plupart ont été recueillies par Huston dans son* Répertoire national. — *En prose :* Griphon ou la Vengeance d'un valet, *comédie (1837);* — Une Aventure au Labrador *(1848);* — La Donation, *comédie en deux actes (1848);* — Une partie de campagne, *comédie en deux actes (1865).*

*Pierre Petitclair naquit à Québec, en 1813, mais vécut de longues années au Labrador et dans la Gaspésie. Il mourut en 1860.*

## LE RÈGNE DU JUSTE

(1843)

Assez longtemps régna l'ange du crime,
Tremblant et pâle il recule d'horreur :
En maudissant il a vu sa victime
Se relever forte après le malheur !
O ma patrie !
Terre chérie !
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Assez longtemps le sceptre tyrannique
Pesa sur toi, le martyr du pouvoir;
Un jour paraît où la pensée inique
Tombe et se brise à l'aspect du devoir !...
O ma patrie !
Terre chérie !
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Le mal fut fait, il en reste des traces,
Mais comme l'ombre elles disparaîtront;
De l'ennemi les jalouses menaces
N'ajouteront que la honte à son front.
O ma patrie !
Terre chérie !
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais

Gloire à Bagot, dont la mâle énergie
Sut ramener l'aurore de beaux jours !
Puisse le ciel en prolongeant sa vie,
De douces fleurs en parsemer le cours !
O ma patrie !
Terre chérie !
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Mais une larme a coulé sur ma lyre...
Chargés de fers gémissent des absents !...
O mon pays ! puissé-je bientôt dire :
« Noble pardon, inspire mes accents. »

O ma patrie !
Terre chérie !
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

# Georges-Etienne Cartier

**(1814-1873)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* O Canada, mon pays, mes amours, *chanson patriotique. — En prose :* Discours de Georges-Étienne Cartier, *accompagnés de notices par Joseph Tassé (Montréal, Sénécal & fils, 1893).*

*Georges-Étienne Cartier naquit à Saint-Antoine (comté de Chambly), le 6 septembre 1814. Admis au barreau en 1835, il se lançait vers le même temps, à la suite des Papineau, des Viger, des Nelson, dans le mouvement qui devait aboutir à l'insurrection de 1837. D'abord député au parlement de Québec (1848), secrétaire de la Province (1855), puis procureur général du Bas-Canada (1856), il dirigea de concert avec sir John-A. Macdonald, à partir de 1857, tour à tour l'administration Macdonald-Cartier (26 novembre 1857-29 juillet 1858) et l'administration Cartier-Macdonald (6 août 1858-21 mai 1862). Entre autres œuvres qui employèrent son activité et son indomptable énergie, il convient de citer la construction du chemin de fer Intercolonial, la codification des lois du Bas-Canada, et surtout l'abolition de la tenure seigneuriale. Inutile de rappeler ici la part qu'il prit, en 1867, à l'établissement de cette Confédération canadienne dont le nom, dans l'histoire de notre pays, restera toujours étroitement lié au sien. Cartier mourut à Londres, le 20 mai 1873. Un vaisseau de guerre anglais rapporta ses restes à Montréal, où on lui fit de grandioses funérailles. Le Canada lui a fait élever, en 1881, un bronze imposant à l'ombre des édifices parlementaires d'Ottawa. Depuis 1914, un autre monument, élevé par souscription nationale sur les flancs du Mont-Royal, à Montréal, rappelle aux citoyens de la métropole canadienne le souvenir du grand homme d'État.*

*S'appuyant sur une vieille tradition de famille, sir G.-É. Cartier prétendait descendre d'un frère de Jacques Cartier. Des trois enfants qu'il avait eus, un seul vit encore : c'est mademoiselle Hortense Cartier, de Cannes, en France.*

## *O CANADA ! MON PAYS ! MES AMOURS !*

(1835)

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays;
Et de le chanter, c'est l'usage;
Le mien je chante à mes amis. (Bis).

L'étranger voit avec un œil d'envie
Du Saint-Laurent le majestueux cours;
A son aspect le Canadien s'écrie :
O Canada ! mon pays ! mes amours ! (Bis).

Maints ruisseaux, maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs;
Et de nos montagnes altières
De loin on voit les longs penchants.
Vallons, coteaux, forêts, chutes, rapides,
De tant d'objets est-il plus beau concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Les quatre saisons de l'année
Offrent tour à tour leurs attraits.
Le printemps, l'amante enjouée
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets.
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête
A recueillir le fruit de ses labours,
Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,
Aime à chanter, à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays il ne fut jamais traître,
A l'esclavage il résista toujours;
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles:
Je crois bien que l'on ne ment pas;
Mais nos Canadiennes comme elles
Ont des grâces et des appas.
Chez nous, la belle est aimable, sincère:
D'une Française elle a tous les atours,
L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire.
O Canada ! mon pays ! mes amours !

O mon pays ! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri;
Mais d'Albion la main parjure
En ton sein le trouble a nourri.

Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours !
Car le beau jour déjà commence à poindre,
O Canada ! mon pays ! mes amours !

---

# Guillaume Barthe

**(1816-1893)**

BIBLIOGRAPHIE. — *En vers : quelques pièces publiées dans les journaux du temps. — En prose :* Le Canada reconquis par la France (*Paris, 1855*); — Souvenirs d'un demi-siècle (*Paris, 1885*).

*Joseph-Guillaume Barthe naquit en Acadie, le 15 mars 1816. Venu de bonne heure au Canada (car l'Acadie ne faisait pas encore partie de ce pays), il poursuivait tranquillement ses études de droit dans la bonne ville de Trois-Rivières, lorsque éclatèrent les événements de 1837-38, bientôt suivis des représailles que l'on sait, et notamment de la déportation aux Bermudes d'un certain nombre de « rebelles » canadiens-français. Emporté par l'indignation, le jeune « patriote » n'y put tenir : il rima contre lord Durham un poème indigné* (Les Exilés politiques canadiens), *que le* Fantasque, *de Napoléon Aubin, publia aussitôt et qui valut à son auteur de goûter à son tour à la prison pour son compte personnel. J.-G. Barthe fut par la suite rédacteur en chef de l'*Aurore du Canada *(1840-44), puis secrétaire de la Cour d'Appel à Montréal (1846-1850). Ce fut vers cette dernière date qu'il nous quitta pour aller s'établir en France, où il continua de faire du journalisme. (Il collabora notamment à la* Gazette de France.) *Revenu au Canada sur ses derniers jours, il mourut en 1893, à Montréal.*

*En 1855, il avait publié à Paris un ouvrage assez oublié aujourd'hui, mais qui fut à son apparition l'objet des appréciations les plus flatteuses. « Un livre qu'il faudrait remettre à sa place dans notre littérature, c'est* Le Canada reconquis par la France, *de M. Barthe. Cette œuvre éloquente a coûté à son auteur une grande dépense de talent. Il y a dans ce livre de belles et amples idées, une verve, une imagination exubérante... »* (HECTOR FABRE).

*J.-G. Barthe était le grand-père de M. Armand Lavergne.*

---

## A L'HONORABLE L.-J. PAPINEAU

(1838)

Hélas ! déchu de ton sublime espoir,
Ma muse te suivra sur la terre étrangère,
Où l'ombre te grandit comme l'astre du soir !
Elle honore ton nom, car mon cœur le vénère.

Ta grande âme s'épure au creuset du malheur,
Et ton cœur se nourrit de souvenirs d'honneur !
O fils aîné de ma patrie !
O toi ! de ton pays et l'orgueil et l'espoir !
Évoque ton passé comme un vivant miroir.
Un monument s'élève à ton génie,
Ce monument est immortel :
L'amour te l'érigea dans l'âme de tes frères
Comme on bâtit un saint autel
Pour transmettre à nos fils le culte de leurs pères !...

Qu'importe que mes pleurs suivent ton souvenir,
Quand le malheur dévore un si grand avenir?...
Ta chute, ton exil rend ma lyre muette...
Mais c'est à te chanter que grandit un poète,
Sacré martyr de liberté !
Gémiras-tu longtemps dans ta captivité?
As-tu vu périr ta mémoire?
Au livre du destin ton nom a-t-il pâli?
Ne trouverait-il plus une page de gloire,
Ce nom que tu gravas au cœur d'un ennemi?...
Tu vieillis de jours d'infortune
Pour rajeunir à la prospérité.
Ton astre a son déclin, — le soleil et la lune
S'effacent dans la nue au temps d'obscurité ;
Mais leur splendeur plus pure
Rayonne en la nature
Quand ils viennent tout radieux
Reprendre leur beau cours dans la voûte des cieux.
Tel, sur le Canada, comme une étoile heureuse,
Renaît, en souriant, la nuit voluptueuse;
Tu reviendras un jour, brillant de ton éclat,
Régner dans la tribune et gouverner l'État !
O Papineau! j'ai chéri ta mémoire
Et je ne mourrai pas sans chanter ta victoire !
Ton front n'a pas courbé sous le sceptre des rois;
A ce front plébéien nivelant la couronne,
Ton cœur n'adore pas le prostitué d'un trône
Ni ses serviles lois !

.......................................................

Les cœurs de tout un peuple ont frémi d'être esclaves
Et palpité de liberté :
A la voix de Nelson la cohorte de braves,
Sous l'immortel drapeau marchant avec fierté,

Sut mêler son sang pur à du sang mercenaire
Dont a rougi nos pères la marâtre Angleterre !
Et toi, brave Chénier, magnanime héros,
Dont la cendre sacrée éveille nos sanglots,
Ton vengeur sortira du champ où tu reposes !
Sur la terre où tu dors, il est des lauriers-roses
Qui devaient couronner ton front . .
Dans la foule des morts le trépas te confond,
Mais ces mots à jamais se liront sur ta tombe :
« Un martyr gît ici pour qu'une larme y tombe ! »

---

# Pierre Chauveau

**(1820-1890)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers, on a de lui, outre des traductions du* Dies irae *et autres chants d'église (1888), un assez grand nombre de pièces détachées dont les plus remarquables sont incontestablement son* Donnacona *(1861) et sa* Messe de minuit *(1877). — En prose :* Charles Guérin, *roman (1853);*— Discours à la mémoire des braves tombés sur la plaine d'Abraham *(Québec, 1855);* — Relation du voyage du prince de Galles en Amérique *(1860);* — L'Instruction publique au Canada *(1876);* — François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres *(1883).*

*Chauveau est aussi l'auteur d'un grand nombre d'articles de journaux et d'études diverses sur des questions d'ordre littéraire, historique ou politique. Il donna notamment, pendant quinze ans (1840-55), une collaboration presque ininterrompue au* Courrier des États-Unis *sur le mouvement politique au Canada.*

*Pierre-Joseph-Olivier Chauveau naquit à Québec, le 30 mai 1820. Après de brillantes études au Petit Séminaire de cette ville, il fut tour à tour avocat (1841), député du comté de Québec au parlement du Canada (1849), ministre dans le cabinet Hincks-Morin (1851), directeur de l'Instruction publique dans le Bas-Canada (1853), premier-ministre de la Province de Québec (1867), président du Sénat (1873), président de la Commission du port de Québec (1874), enfin shérif de Montréal (1877). Il mourut à Québec, en 1890, laissant parmi ses compatriotes une grande réputation d'écrivain, d'orateur et d'homme d'État.*

## DONNACONA

(1861)

### I

Stadaconé dormait sur son fier promontoire;
Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,
Protégeaient son sommeil.
Le roi Donnacona, dans son palais d'écorce,
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines;
Il venait de soumettre à ses lois souveraines
Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix, dans les savanes,
Le lièvre ou la perdrix; autour de leurs cabanes
Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche,
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche,
Le roi Donnacona !
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fatidiques choses
Que le vieux roi parla :

### II

« Que veut-il, l'étranger à la barbe touffue ?
Quels esprits ont guidé cette race velue
En deça du grand lac ?
Pour le savoir, hélas ! dans leurs fureurs divines,
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines
Que renfermait leur sac !

« Cudoagny se tait; les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit; car nos bois ont pour maîtres
Les dieux de l'étranger;
Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance,
Conjurer ce danger.

« J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage,
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.
Mais de Cabir-Coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

« Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée,
Les os de nos aïeux ! Ma poussière exécrée
N'y reposera pas.
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traître,
Qu'on nommera tout bas.

« Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage;
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

« Taiguragny l'a dit : De ses riches demeures,
Où dans les voluptés il voit couler ses heures,
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

« Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! Que nulle peur n'arrache
A vos cœurs un soupir !
Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,
Tous ces fiers étrangers, sous vos flèches rapides,
Vous les verrez courir.

« Mais inutile espoir ! leur magie est plus forte,
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte;
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long supplice,
De ceux dont il venait expier la malice,
Ce Dieu reçut la mort.

« Domagaya l'a dit : les tribus de l'aurore,
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé
De tourments plus cruels; mais, chef plein de vaillance,
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté. »

III

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue
Il partait entraîné.
Ses femmes, ses sujets, hurlèrent sur la rive,
Criant : *Agouhanna!* De leur clameur plaintive
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
Le marin leur promit qu'à la douzième lune
Ils reverraient leur roi.
Des colliers d'ésurgni scellèrent la promesse,
Cartier les accepta; puis ils firent liesse,
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus, se passèrent,
Cinq hivers, cinq étés, lentement s'écoulèrent;
Le chef ne revint pas.
L'étranger, de retour au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade,
Raconta le trépas.

IV

Vieille Stadaconé ! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire;
Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démoli, grand par la souvenance
Du roi François premier.
Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence,
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier !

Donnacona au pays des ancêtres
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragny.
Les vieux chefs, tout parés, laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout, comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses,
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : *Agouhanna* !

## *LA MESSE DE MINUIT*

(1877)

Je m'en vais vous conter...
La messe qu'à l'Islet dit un prêtre sans tête
Juste à minuit, un jour ou plutôt une nuit
Que mon oncle était là.
Cela fit bien du bruit.
Il était en vacance et sortait d'une fête
Où l'on avait trinqué, chez Thomas Giasson,
Un peu, pas mal, je crois.
Il entendit le son
De la cloche tintant comme pour l'agonie.
« En voilà, par exemple, une cérémonie !
« Se dit-il. Allons voir si ce pauvre bedeau
« Sait ce qu'il fait. Je gage, il aura bu moins d'eau
« Que de vin. Ou peut-être encore quelque bonne âme,
« Aux pécheurs endurcis, par manière de blâme,
« A charitablement fait entendre ce glas.
« Moi-même le premier j'en aurais bien, hélas !
« Un grand besoin. »
L'église, au détour de la route,
Lui parut tout en feu, du bas jusqu'à la voûte.
Il se hâtait, disant des *Ave Maria*
Aussi drus qu'il pouvait, marchant de telle sorte
Qu'il fut en même temps au dernier *Gloria*
Du chapelet, et puis devant la grande porte,
Comme au plus beau dimanche ouverte à deux battants.
Il entre, mais ne voit point de flamme au dedans.

Seulement, sur l'autel, comme pour un office,
Six grands cierges brûlaient. « Sapristi ! mon garçon,
« M'a-t-il dit bien des fois, j'eus un fameux frisson,
« Et je ne savais point si c'était mon service
« Que l'on allait chanter .» Volontiers sur ses pas
Il serait revenu, si, sans lui dire gare,
La porte de l'église avec un grand fracas
Ne s'était refermée. Alors, il se prépare
Pour le pire, attendant ce qui va se passer.
Il sentit dans son corps tout le sang se glacer,
L'horloge ayant sonné devers la sacristie
Lentement douze coups, quand il vit dans le chœur
Un prêtre s'avancer. La tête était partie
D'avec le corps. « J'étais dans le banc du *Seigneur*,
« Me dit toujours mon oncle, et je vis qu'à la place
« Du visage, il avait un nuage léger,
« Quelque chose de gris, enfin comme une trace
« De fumée ou d'encens .» Mais ce prêtre étranger,
Et bien étrange aussi, portait une chasuble
Du plus beau violet. Rarement on s'affuble
Aussi bien sans sa tête. Et pour lors, sur l'autel
Il plaça le calice, il ouvrit son missel,
Et puis, en descendant, à mon oncle il fit signe,
Disant : *Introibo ad altare Dei ;*
Mais l'autre ne bougea. N'étant pas obéi,
Le prêtre s'en alla d'une façon bénigne,
Comme un homme qu'on chasse et qui l'a mérité . . .
C'était un écolier du petit séminaire,
Mon oncle, et qui savait répondre à l'Ordinaire
De la messe très bien. Il fut donc irrité
Contre lui-même un brin, d'avoir été si lâche
Et si peu complaisant : « Il faudra que je tâche
« De réparer cela, je reviendrai demain, »
Se dit-il aussitôt . . .

Par le bedeau, le soir, dans l'église conduit,
Mon oncle avait repris son poste avant minuit,
Tout seul. Il entendait dans le vieux vestiaire,
Le curé récitant rondement son bréviaire.
Quand l'heure fut venue, il vit une lueur
Passer près de l'autel, et voilà que s'allume
Un cierge, et puis un autre. A tout l'on s'accoutume :
J'avais cette fois-là, dit-il, beaucoup moins peur;
Et sans trop m'effrayer les douze coups sonnèrent.

Et le prêtre sans tête entra bien lentement,
Et me fit signe encor, mais plus timidement,
D'avancer dans le chœur; et les cierges donnèrent
Une lueur plus vive au moment où je fus
Près de lui prendre place. Il avait l'air confus
Tout d'abord, mais sa voix tremblante et sépulcrale
Se raffermit bientôt; à plus court intervalle
Venait chaque verset, puis j'étais moins transi;
Il prenait du courage et m'en donnait aussi.
Je répondais plus haut; je servis les burettes,
Sans craindre d'approcher mes mains de ses manchettes.
Puis, l'église soudain sembla se transformer;
Et l'on voyait partout des cierges s'allumer;
La Vierge dans son cadre avait l'air plus heureuse,
Et se penchant vers nous, souriait gracieuse.
Les petits chérubins gazouillaient finement;
Les grands saints tout dorés regardaient tendrement;
Ils se parlaient entre eux dans un très beau langage
Qui n'était pas français ni latin davantage.
La voûte transparente avait l'air de monter
Par degrés vers le ciel, les murs de s'incruster
D'agate, de porphyre et d'opale et le reste,
Comme on le dit de ceux de la cité céleste.
L'orgue rendait tout seul des sons harmonieux;
Et, quand vint le *Sanctus*, de douces symphonies
Descendirent d'en haut. Comme aux cérémonies
Des plus grands jours, l'encens le plus délicieux
Sortait je ne sais d'où. Le prêtre, plus agile,
Avait la voix sonore. Au dernier évangile,
Au mot *veritatis*, il se tourna vers moi.
Me laissant voir en face un radieux visage,
Il me dit : « Mon enfant, merci pour ton courage,
« Le bon Dieu saura bien récompenser ta foi...
« Je monte en paradis... Pour expier l'offense
« D'avoir été distrait et léger à l'autel,
« J'ai, pendant cinquante ans, attendu la présence
« D'un servant qui voulût me faire aller au ciel,
« En priant avec moi »...

Mon oncle ne put dire
Comment tout le mystère à la fin s'acheva;
Car au milieu du chœur le curé le trouva
Dans un état d'extase, et puis dans un délire
Qui dura plusieurs jours. N'entendant rien du tout,
Son bréviaire fini de l'un à l'autre bout,

Ne sachant que penser de cela tout en somme,
Il venait au secours de ce pauvre jeune homme.
Il ne vit dans l'église aucun signe nouveau,
Et se dit que le mal était dans le cerveau
De l'écolier. Plus tard, connaissant mieux l'affaire,
D'un miracle il trouva que la preuve était claire.
C'est ce qu'a dit mon oncle, et je l'ai toujours cru...

Légendes, doux récits, qui berciez mon enfance,
Vieux contes du pays, vieilles chansons de France,
Peut-être un jour, hélas ! vos accents ingénus
De nos petits-neveux ne seront plus connus.
Vous vous tairez, ou bien l'écho de votre muse
Ira s'affaiblissant partout où l'on abuse
De ce grand vilain mot, si plein d'illusion,
Et trop long pour mes vers : civilisation.

O poèmes naïfs, dont le peuple est l'auteur,
Légendes que transmet à la folle jeunesse,
Avec un saint amour, la prudente vieillesse,
Votre charme est surtout aux lèvres du conteur,
Et, malgré votre nom, il faut bien vous le dire,
On ne vous croira plus lorsqu'on pourra vous lire !

---

# Joseph Lenoir

**(1822-1861)**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Poèmes épars de Joseph Lenoir-Rolland, *édités par Casimir Hébert (Montréal, 1916).*

Pour paraitre prochainement. — Les Occidentales, *poésies parues autrefois dans l'*Avenir, *recueillies et annotées par Casimir Hébert.*

*Joseph Lenoir, aujourd'hui plus connu sous le nom de Lenoir-Rolland, naquit à Saint-Henri (près Montréal), le 15 septembre 1822. Admis au barreau en 1847, il était bientôt après attaché comme rédacteur aux bureaux de l'Instruction publique de la Province de Québec. C'est là qu'il trouva le loisir de rimer, pour les journaux et les revues, ses poésies, qui obtinrent à l'époque un vif succès et qu'un bibliophile montréalais, M. Casimir Hébert, lui-même poète à ses heures, a réunies en plaquette. Joseph Lenoir mourut à Montréal, le 3 avril 1861, à l'âge de 36 ans.*

*Il a surtout collaboré au* Journal de l'Instruction publique.

## NOTRE-DAME DE MONTRÉAL
(1857)

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises
Il est là, sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.
Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier !

Qu'est-ce donc que ce temple au superbe portique,
Au fronton crénelé comme un castel antique,
Avec sa noble et large croix ?
Un goût sévère et pur, s'alliant au génie,
A mis dans son ensemble une telle harmonie,
Que la louche critique est devant lui sans voix !

C'est la maison de paix au milieu du tumulte,
C'est l'oasis d'où vient, par le désert inculte,
Par les flots des lointaines mers,
Quand il est fatigué des vains bruits de la terre,
S'asseoir le voyageur pieux et solitaire,
Ou celui dont le monde a fait les jours amers !

O demeure tranquille ! ô sainte basilique !
Monument élevé sur la place publique
Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie,
Mystérieux asile, où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis, la vie et le cercueil !

---

## LES LABOUREURS
(1857)

Ne méprisons jamais le sol qui nous vit naître,
Ni l'homme dont les bras pour notre seul bien-être
S'usent à force de labeurs,
Ni ces robustes fils ployés sur leurs faucilles,
Ni son modeste toit, ni le chant de ses filles,
Qui reviennent le soir avec les travailleurs.

Ils moissonnent pour nous, et les fruits de leurs peines,
Blonds épis, doux trésors des jaunissantes plaines,
Blanches et soyeuses toisons.

Larges troupeaux chassés de leurs oasis vertes,
Toutes ces choses-là par eux nous sont offertes,
Et c'est avec leur or que nous les leur payons.

Notre avenir est là ! nos champs gardent le germe
D'hommes propres à tout, au cœur changeant ou ferme,
Prenant un bon ou mauvais pli;
Dirigeons vers le bien leur mâle intelligence,
Instruisons-les: savoir, c'est narguer l'indigence,
Et peut-être sauver un peuple de l'oubli.

Il n'est que ce moyen d'atteindre un long bien-être,
D'attacher à ce sol fécond qui les vit naître
Les hommes aimant les labeurs,
De voir leurs nombreux fils ployés sur leurs faucilles,
Et d'entendre, le soir, le doux chant de leurs filles
Se mêler à celui des rudes travailleurs.

---

# Antoine Gérin-Lajoie

**(1824-1882)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* Le jeune Latour, *tragédie écrite en 1844 alors que l'auteur était encore élève au collège de Nicolet (Huston la donne tout entière au tome III de son* Répertoire national); — *quelques pièces de vers publiées dans la presse du temps, mais dont une seule,* Un Canadien errant, *a échappé à l'oubli. — En prose :* Jean Rivard, *roman (1860);* — Catéchisme politique, ou Éléments de droit public et constitutionnel du Canada, mis à la portée du peuple; — Dix ans en Canada, *études sur l'histoire constitutionnelle du Canada de 1840 à 1850.*

*Publiciste fécond, Gérin-Lajoie collabora de plus très activement, pendant plusieurs années, à divers journaux et revues, notamment les* Soirées canadiennes *et le* Foyer canadien.

*Antoine Gérin-Lajoie naquit à Yamachiche, le 4 août 1824. Après de brillantes études au Collège de Nicolet, il entrait en 1844 à la rédaction de la* Minerve, *où il resta de longues années. Admis au barreau en 1848, il fut par la suite nommé successivement traducteur à l'Assemblée législative de Québec, puis aide-bibliothécaire au parlement d'Ottawa. Il mourut le 4 août 1882. Gérin-Lajoie avait été l'un des fondateurs de l'Institut canadien, qui l'élut à plusieurs reprises son président.*

### UN CANADIEN ERRANT

(1838)

Un Canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressa ces mots :

« Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va, dis à mes amis
Que je me souviens d'eux.

« O jours si pleins d'appas,
V us êtes disparus,
Et ma patrie, hélas !
Je ne la verrai plus.

« Non, mais en expirant,
O mon cher Canada,
Mon regard languissant
Vers toi se portera. »

---

# Louis-Joseph Fiset

**(1827-1898)**

*Fiset a surtout collaboré, en vers et en prose, à la* Ruche littéraire, *aux* Soirées canadiennes, *à la* Littérature canadienne, *au* Foyer canadien *et au* Journal de l'Éducation.

*Louis-Joseph-Cyprien Fiset naquit à Québec, le 3 octobre 1827. Sa mère, Mary Powers (de Londres), était la fille d'un officier de marine anglais; son père, le juge Louis Fiset, descendait d'une vieille famille française établie au Canada en 1656. Il fit ses études partie sous un précepteur et partie au Séminaire de Québec, où il eut pour professeur le futur cardinal Taschereau. Admis au barreau à l'âge de vingt-trois ans (24 novembre 1848), on ne peut dire cependant que la profession*

*d'avocat l'ait jamais intéressé. La politique, pendant de longues années, devait l'absorber bien davantage. En 1861, Fiset était nommé, par le ministère Cartier, protonotaire-conjoint de la Cour Supérieure à Québec, position qu'il occupa jusqu'à sa mort, survenue en 1898.*

« ... *Imagination charmante, au vol gracieux; poète délicat, au vers élégant.* » (HECTOR FABRE)

---

## LA CHAPELLE DE TADOUSAC

(1864)

I

Salut, ô nuit d'été ! rumeurs harmonieuses
Qui montez de la grève aux collines poudreuses
Qu'un jour Cartier foula !
Salut, humble clocher de l'antique chapelle
Qui domine les flots et dont la voix rappelle
Les fils de Loyola !

Dis-moi, tandis qu'épris des soupirs de la brise,
De la vague qui pleure et se roule et se brise
Au pied de ces talus,
Je crois ouïr au loin comme une âme qui prie
Et, montant vers le ciel, parle à ma rêverie
Des jours qui ne sont plus ;

Dis-moi, que cherchaient-ils, ces bons missionnaires
Dont les mains ont béni tes lambris séculaires ?
L'or ou la volupté ?
Au siècle où nous vivons ces dons plaisent aux hommes;
A nous le temps suffit, aveugles que nous sommes !
Eux ont l'éternité !

II

« Longtemps, pareil au lynx à l'œil faux et perfide,
« Le mal, à notre insu, nous imposa ses lois;
« Prions ! prions, enfants des bois !
« Prions ! laissons le mal aux cruels Iroquois :
« Le soleil des chrétiens nous éclaire et nous guide !

« Il donne leur arome aux fleurs,
« Il enseigne au castor à bâtir ses cabanes;
« Sa parole a séché nos pleurs,
« Sa main verse la paix autour de nos savanes.

« Plus suave qu'un soir d'été,
« A ses festins d'amour notre Dieu nous appelle.
« Pour nous, de nos maux attristés,
« Il vient chaque matin visiter sa chapelle !

« Dieu ! c'est toi qui nous soutiens
« Au fond de nos forêts, dans nos chasses lointaines:
« Qui fais tomber dans nos liens
« Et les oiseaux de l'air et le gibier des plaines.

« Toi seul, tu calmes la douleur,
« Quand la dent de la faim ronge notre poitrine !
« Souffrir ! c'est encor le bonheur !
« N'es-tu pas mort pour nous, là-bas, sur la colline ?

« Tes prêtres nous ont enseigné
« A craindre des méchants la présence funeste;
« Mais pour eux ton cœur a saigné :
« Pour nous tous, ô Jésus, que ton pardon nous reste.

« Pareils à la taupe sans yeux,
« Ils errent dans la nuit au fond de leur ornière :
« Par pitié, fais briller pour eux
« Le plus petit rayon de ta grande lumière !

« Dieu, descends sur nos coteaux !
« Viens dans ta magnificence !
« Pour t'adorer en silence,
« Les tribus, dans leurs bateaux,
« Ont franchi l'espace immense :
« Dieu, descends sur nos coteaux ! »

Plus doux que la chanson des lointaines cascades,
Qui grandit, murmure et s'enfuit,
Résonnaient les accents des naïves peuplades,
Montant sur l'aile de la nuit...

Ils s'élevaient encore; la mer impétueuse,
Aplanissant son large dos,
Vint mêler sur la plage à leur note pieuse
Le chant moins grave de ses flots...

III

Ces jours sont déjà loin dans la brume des âges
Où chantaient et priaient les peuplades sauvages
Dans l'anse au sable d'or !...
Leur trace a disparu dès longtemps de ces rives;
Mais on entend, le soir, leurs voix lentes, plaintives,
Qui s'éveillent encor.

Elles semblent pleurer le destin de leur race
Qui recule sans bruit, s'amoindrit et s'efface
Pour nous céder le pas,
Semblable à ses forêts, naguère si voisines,
Dont le feu dévorant a rongé les racines,
Qui ne renaîtront pas.

Phare du voyageur, seule au bord de la dune,
Leur chapelle a bravé la ruine commune
Et triomphe du temps !
Comme pour annoncer que l'Église de Pierre
Jusques au dernier jour bénira de la terre
Les derniers habitants !

---

# Octave Crémazie

**(1827-1879)**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Poésies *publiées, ainsi que sa* correspondance, *par l'Institut Canadien de Québec (Québec, 1882).*

*Octave Crémazie naquit à Québec, le 16 avril 1827. Devenu, au sortir de ses études, l'associé de ses deux frères, libraires rue de la Fabrique, il ne tarda pas à faire de leur boutique un établissement d'importance tout à fait exceptionnelle. « Quel est, écrit à ce sujet l'abbé Casgrain, quel est le citoyen de Québec de 1860 qui ne se rappelle la Librairie Crémazie, rue de la Fabrique, dont la vitrine, tout encombrée de livres frais arrivés de Paris, regardait la caserne des Jésuites, cette autre ruine qui, elle aussi, a disparu sous les coups d'un vandalisme que je ne veux pas qualifier? C'était le rendez-vous des plus belles intelligences d'alors : l'historien Garneau s'y coudoyait avec le penseur Étienne Parent; le baron Gauldrée-Boilleau, alors consul général de France à Québec, que j'ai revu depuis à Paris,... y donnait la main à l'abbé Ferland, pendant que Chauveau feuilletait les Samedis de Pontmartin; J.-C. Taché discourait là à bâtons rompus avec son antagoniste Cauchon; Fréchette et Lemay y venaient lire leurs premiers*

*essais; Gérin-Lajoie avec Alfred Garneau s'y attardait au sortir de la bibliothèque du parlement. Octave Crémazie, accoudé nonchalamment sur une nouvelle édition de Lamartine ou de Sainte-Beuve, tandis que son frère faisait l'article aux clients, jetait à de rares intervalles quelques réparties fines parmi les discussions qui se croisaient autour de lui... Tout au fond de sa librairie s'ouvrait un petit bureau. C'était le cénacle où il donnait ses audiences intimes. C'est alors, dans ces cercles restreints, que Crémazie s'abandonnait tout entier et qu'il livrait les trésors de son étonnante érudition. Les littératures allemande, espagnole, anglaise,italienne, lui étaient aussi familières que la littérature française; il citait avec une égale facilité Sophocle et le Ramayana, Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves. Il avait étudié jusqu'au sanscrit ! » Et, puisque c'est d'un poète qu'il s'agit, il est bien entendu aussi qu'il faisait des vers. Aucune occupation ne lui parut jamais plus digne d'intérêt et, c'est encore son biographe qui nous l'apprend, il oubliait même, à l'occasion, « d'escompter un billet à la banque pour courir après une rime qui lui échappait. » On sait le reste, et comment le public apprit un bon matin (1863) le départ précipité d'Octave Crémazie pour un but inconnu. Réfugié en France, il y serait mort mille fois de misère sans les secours qu'il recevait de ses frères, surtout sans l'active sympathie qu'il éprouva, en plus d'une rencontre, de la part d'une famille française attachée au Canada par de vieux liens, la famille Bossange. Il vécut seize années encore, dévoré de nostalgie, accablé d'angoisse, plus malheureux que les pierres. Il s'éteignit au Havre, en 1879. C'est là que fut enterré, presque en cachette, celui que beaucoup de Canadiens considèrent, encore aujourd'hui, comme « le poète national » du Canada français. — Depuis 1913, un modeste monument, élevé à la mémoire de Crémazie par ses admirateurs, français aussi bien que canadiens, marque dans le cimetière du Havre l'endroit précis de sa tombe. Crémazie a aussi un buste à Montréal, dans le square Saint-Louis.*

---

## *LE DRAPEAU DE CARILLON*
### (1858)

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux,
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encore ces jours de Carillon,
Où, sous le drapeau blanc enchaînant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours où, lâchement vendus
Par le faible Bourbon qui régnait sur la France,
Les héros canadiens, trahis, mais non vaincus,
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?

D'une grande épopée ô triste et dernier chant
Où la voix de Lévis retentissait sonore,
Plein de hautes leçons, ton souvenir touchant
Dans nos cœurs oublieux sait-il régner encore ?

Montcalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,
Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux,
Wolfe, avait rencontré la mort et la victoire.
Dans un effort suprême en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos remparts des lauriers inutiles;
Car un roi sans honneur avait livré leurs bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

De nos bords s'élevaient de longs gémissements,
Comme ceux d'un enfant qu'on arrache à sa mère;
Et le peuple attendait plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où pour la France et son nom triomphant,
Il donnerait encore et son sang et sa vie;
Car, privé des rayons de ce soleil ardent,
Il était exilé dans sa propre patrie.

Comme au doux souvenir de la sainte Sion
Israël en exil avait brisé sa lyre,
Et, du maître étranger souffrant l'oppression,
Jetait au ciel le cri d'un impuissant délire,
Tous nos fiers paysans de leurs joyeuses voix
N'éveillaient plus l'écho qui dormait sur nos rives;
Regrettant et pleurant les beaux jours d'autrefois,
Leurs chants ne trouvaient plus que des notes plaintives.

L'intrépide guerrier que l'on vit des lis d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière
On voyait dans sa main briller au premier rang.
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang,
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

Et le dimanche, après qu'aux voûtes du saint lieu
Avaient cessé les chants et l'ardente prière
Que les vieux Canadiens faisaient monter vers Dieu,
On les voyait se rendre à la pauvre chaumière,

Où, fidèle gardien, l'héroïque soldat
Cachait comme un trésor cette relique sainte.
Là, des héros tombés dans le dernier combat
On pouvait un instant s'entretenir sans crainte.

De Lévis, de Montcalm on disait les exploits,
On répétait encor leur dernière parole;
Et quand l'émotion, faisant taire les voix,
Posait sur chaque front une douce auréole,
Le soldat déployait à leurs yeux attendris
L'éclatante blancheur du drapeau de la France;
Puis chacun retournait à son humble logis,
Emportant dans son cœur la joie et l'espérance.

Un soir que, réunis autour de ce foyer,
Ces hôtes assidus écoutaient en silence
Les longs récits empreints de cet esprit guerrier
Qui seul adoucissait leur amère souffrance,
Ces récits qui semblaient à leurs cœurs désolés
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname,
Le soldat, rappelant les beaux jours envolés,
Découvrit le projet que nourrissait son âme.

« O mes vieux compagnons de gloire et de malheur,
« Vous qu'un même désir autour de moi rassemble,
« Ma bouche, répondant au vœu de votre cœur,
« Vous dit, comme autrefois: Nous saurons vaincre ensem- [ble.
« A ce grand roi pour qui nous avons combattu
« Racontant les douleurs de notre sacrifice,
« J'oserai demander le secours attendu,
« Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

« Emportant avec moi ce drapeau glorieux,
« J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
« Et lui montrant de là ce joyau radieux
« Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
« Ces enfants qui vers Dieu se tournant chaque soir
« Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
« Je trouverai peut-être un cri de désespoir
« Pour attendrir son cœur et combler votre attente. »

A quelque temps de là, se confiant aux flots,
Le soldat s'éloignait des rives du grand fleuve,
Et dans son cœur, bercé des rêves les plus beaux,
Chantait l'illusion dont tout espoir s'abreuve.

De Saint-Malo bientôt il saluait les tours
Que cherche le marin au milieu de l'orage,
Et, retrouvant l'ardeur de ses premiers beaux jours,
De la vieille patrie il touchait le rivage.

De tout ce que le cœur regarde comme cher,
Des vertus dont le ciel fit le parfum de l'âme,
Voltaire alors riait de son rire d'enfer;
Et d'un feu destructeur semant partout la flamme,
Menaçant à la fois et le trône et l'autel,
Il ébranlait le monde en son délire impie;
Et la cour avec lui, riant de l'Éternel,
N'avait plus d'autre Dieu que le dieu de l'orgie.

Quand le pauvre soldat avec son vieux drapeau
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans à cet hôte nouveau
Qui parlait de *nos gens*, de gloire, de batailles,
D'enfants abandonnés, des nobles sentiments
Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
Demandaient, en riant de ses tristes accents,
Ce qu'importaient au roi *quelques arpents de neige !*

Qu'importaient, en effet, à ce prince avili,
Ces *neiges* où pleuraient, sur les plages lointaines,
Ces fidèles enfants qu'il vouait à l'oubli !...
La DuBerry régnait : de ses honteuses chaînes
Le vieux roi subissait l'ineffaçable affront;
Lui livrant les secrets de son âme indécise,
Il voyait, sans rougir, rejaillir sur son front
Les éclats de la boue où sa main l'avait prise.

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi,
Le pauvre Canadien perdit toute espérance.
Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoy,
En pleurant avec lui, consolaient sa souffrance...
Ayant bu jusqu'au fond la coupe de douleur,
Enfin il s'éloigna de la France adorée.
Trompé dans son espoir, brisé par le malheur,
Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Du soldat, poursuivi par un destin fatal,
Le navire sombrait dans la mer en furie
Au moment où ses yeux voyaient le ciel natal.
Mais, comme à Carillon, risquant encor sa vie,

Il arrachait aux flots son drapeau vénéré,
Et bientôt retournant à sa demeure agreste,
Pleurant, il déposait cet étendard sacré,
De son espoir déçu touchant et dernier reste.

A ses vieux compagnons cachant son désespoir,
Refoulant les sanglots dont son âme était pleine,
Il disait que bientôt leurs yeux allaient revoir
Les soldats des Bourbons mettre un terme à leur peine.
De sa propre douleur il voulut souffrir seul;
Pour conserver intact le culte de la France,
Jamais sa main n'osa soulever le linceul
Où dormait pour toujours sa dernière espérance.

Pendant que ses amis, ranimés par sa voix,
Pour ce jour préparaient leurs âmes en silence
Et retrouvaient encor la valeur d'autrefois
Dans leurs cœurs altérés de gloire et de vengeance,
Disant à son foyer un éternel adieu,
Le soldat disparut, emportant sa bannière
Et vers lui revenant au sortir du saint lieu,
Ils frappèrent en vain au seuil de sa chaumière.

* * *

Sur les champs refroidis jetant son manteau blanc,
Décembre était venu. Voyageur solitaire,
Un homme s'avançait d'un pas faible et tremblant
Aux bords du lac Champlain. Sur sa figure austère
Une immense douleur avait posé sa main.
Gravissant lentement la route qui s'incline,
De Carillon bientôt il prenait le chemin,
Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là, dans le sol glacé fixant un étendard,
Il déroulait au vent les couleurs de la France.
Planant sur l'horizon, son triste et long regard
Semblait trouver des lieux chéris de son enfance.
Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
Puis à l'écho sonore envoyant ses accents,
Sa voix jeta le cri de son âme éplorée :

« O Carillon, je te revois encore,
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.

Je viens à toi, quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

« Mes compagnons, d'une vaine espérance
Berçant encor leurs cœurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : Reviendront-ils jamais ?
L'illusion consolera leur vie;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans entendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

« Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de la gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

« Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant, leur âme consolée
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous ! Apportant ma bannière
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir. »

A quelques jours de là, passant sur la colline,
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Des paysans trouvaient un cadavre glacé
Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte
Il pressait sur son cœur cette relique sainte,
Qui nous redit encor la gloire du passé.

* * *

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où marchant avec toi tout un peuple s'apprête
A célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller dans notre âme
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits d'armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

O radieux débris d'une grande épopée,
Héroïque bannière au naufrage échappée,
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière;
Et sur les jours passés répandant ta lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
Voir tous les Canadiens, unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi !
Puisse des souvenirs la tradition sainte
En régnant dans leur cœur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi !

(*Poésies*)

---

## *LES MORTS*

(1862)

(Fragment)

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts, abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons:
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce,
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle,
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher;

Quand les hôtes plaintifs de la cité dolente,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,
Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Les secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme.
Accompagnant de Job la tristesse sublime.
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots:
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc, en ce jour où l'Église pleurante
Fait entendre pour eux une plainte touchante:
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords,
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme.
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces doux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.

Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère :
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encor pour ceux dont les âmes blessées
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil;
Pour ceux qui, chaque jour, bénissant l'existence,
N'ont trouvé le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! po. ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance,
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là-haut, ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

(*Poésies*)

# Félix-Gabriel Marchand

**(1832-1900)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* Un bonheur en attire un autre, *comédie en un acte (1883);* — Les faux brillants, *comédie en trois actes (1885). — En prose :* Erreur n'est pas compte, *vaudeville en deux actes (1872);* — Le Lauréat, *opéra-comique en deux actes;* — Fatenville, *comédie en un acte.*

*Les œuvres complètes de Marchand ont été publiées sous le titre de* Mélanges poétiques et littéraires, *avec une préface de M. Alfred De-Celles (Montréal 1899).*

*Félix-Gabriel Marchand naquit à Saint-Jean d'Iberville, le 9 janvier 1832, d'un père canadien-français et d'une mère écossaise. Admis à l'exercice du notariat en 1857, il donna longtemps le plus clair de ses efforts à sa profession et n'entra que relativement tard dans la politique active. Il avait bien en effet trente-cinq ans lorsqu'il pénétra pour la première fois au parlement de Québec, où l'envoyaient siéger ses concitoyens du comté de Saint-Jean. Successivement député (1867), ministre dans le cabinet Joly (1878-79), puis président de la Chambre (1887-92), enfin premier-ministre de la Province de Québec (1897-1900), Félix-Gabriel Marchand n'a cessé de jouer dans notre politique provinciale, pendant plus de trente ans, un rôle d'importance chaque jour croissante. Il mourut le 25 septembre 1900.*

*Dans sa jeunesse, Félix-Gabriel Marchand, tout en se livrant à l'exercice de sa profession, s'était passionnément intéressé à la littérature ; il lui resta fidèle jusqu'à sa mort, à travers tous ses soucis professionnels et politiques.*

*« Marchand aimait les lettres, les cultivait avec amour et succès. Ses poésies, ses charmantes comédies, dénotent un talent peu ordinaire, des aptitudes remarquables. »* (L.-O. David, Souvenirs et Biographies *(1870-1910), p. 136*)

---

## CHARITÉ ENFANTINE

Demandez à l'enfant qui chante
Le motif de son gai refrain...
Avec une moue innocente
Il vous répond : je n'en sais rien.

Demandez à l'enfant qui pleure
D'où lui viennent ces gros sanglots...
Ses lèvres que l'angoisse effleure
Pour le dire n'ont pas de mots.

Demandez à l'enfant qui donne
Quel est ce transport généreux
Auquel son âme s'abandonne...
Sans le comprendre, il est heureux.

A l'enfant que ce don soulage
Demandez s'il peut expliquer
Le bonheur peint sur son visage...
Il ne saura vous l'indiquer.

Oui, la douce et naïve enfance,
Exempte des instincts pervers,
Sans calcul et sans méfiance
Se livre à ses penchants divers.

Faisons comme elle, et que notre âme,
Sans en rechercher les effets,
Donne au pauvre qui la réclame
Une humble part de ses bienfaits.

(*Mélanges poétiques et littéraires*)

---

# Alfred Garneau

**(1836-1904)**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Poésies *d'Alfred Garneau, publiées par son fils Hector Garneau (Montréal, Beauchemin, 1908).*

*Alfred Garneau, fils aîné de l'historien François-Xavier Garneau, naquit à Québec, le 20 décembre 1836. Après avoir passé par le Petit Séminaire de Québec, il se mit à l'étude du droit et se fit admettre au barreau (1860), ensuite de quoi il entra dans le fonctionnarisme à Ottawa. Nommé, en 1874, directeur de la traduction au Sénat, il ne devait cesser d'occuper ces fonctions qu'à sa mort, survenue le 4 mars 1904. En 1862, il avait publié une quatrième édition, revue et corrigée, de l'*Histoire du Canada *de François-Xavier Garneau.*

*« ...Voulez-vous, quelque matin d'été ou de printemps, emporter un léger livre de poésie, léger de poids, léger de rythme, léger d'inspiration un peu courte et toujours délicate, tout miroitant du brillant de la vie, de fleurs et de couleurs vaporeuses, d'âmes tendrement et honnêtement aimées?... Emportez, comme j'aime à le faire, ce compagnon charmeur qui se nomme les* Poésies *d'Alfred Garneau.*

*« Vous lirez de beaux sonnets où, malgré l'habituelle vivacité de l'auteur, s'empreint une grave tristesse...*

*« Si, dans ce recueil, vous rencontrez de temps à autre des réminiscences de Lamartine, de Hugo et surtout d'Alfred de Musset, le poète de chevet d'Alfred Garneau, ne vous en étonnez pas : ce sont ces influences françaises qui permirent à sa vive personnalité canadienne de se produire. »* (LOUIS ARNOULD, Nos Amis les Canadiens)

*« Ce que l'on peut voir et admirer dans ces strophes c'est la précision du vers, la vision nette et harmonieuse, et je ne sais quelle simplicité attique et quelle souplesse de forme qui rappellent quelques-uns des plus beaux vers de la poésie parnassienne.*

*« Garneau a dessiné ailleurs quelques petits tableaux, des morceaux de paysage qui sont des chefs-d'œuvre de grâce et de simplicité... De telles esquisses sont d'un artiste, et révèlent une âme capable de surprendre autour de soi les plus discrètes et les plus délicates manifestations du beau... Au reste, la poésie de Garneau se fonde sur l'émotion plus encore que sur la pensée ou sur les doctrines... Et l'on aura aussi remarqué le ton très doux et suave qui est l'accent ordinaire de cet artiste. C'est une poésie calme, sereine, quelquefois intense, presque jamais ambitieuse, qui s'échappe comme à son insu d'un cœur qui en déborde. Qu'importe que cette œuvre soit incomplète, inachevée, défectueuse, si, parmi tous ces fragments épars qui la composent et que l'on a rassemblés, il s'en trouve que l'on croirait détachés d'un fronton ou d'une frise de marbre grec ! »* (Abbé CAMILLE ROY, Essais sur la littérature canadienne-française)

---

## *FRANCE*

Terre d'abondance
Aux grands blés lourds, aux vignes d'or,
A l'olivier plus blond encor,
France !

Terre de plaisance
Où se chantent, les nuits d'été,
Tant d'airs d'amour et de gaîté,
France !

Terre de vaillance,
Toi, dont les preux, dès Roncevaux,
Furent si longtemps sans rivaux,
France !

Terre de science,
La plus féconde en bons labeurs,
O sainte terre des Pasteurs,
France !

Terre d'espérance.
Quand verras-tu fuir sur le Rhin
Les aigles d'ombre au bec d'airain,
France !

(*Poésies*)

---

## *DEVANT LA GRILLE D'UN CIMETIÈRE*

La tristesse des lieux sourit, l'heure est exquise.
Le couchant s'est chargé des dernières couleurs,
Et devant les tombeaux, que l'ombre idéalise,
Un grand souffle mourant soulève encor les fleurs.

Salut, vallon sacré, notre terre promise !...
Les chemins sous les ifs, que peuplent les pâleurs
Des marbres, sont muets; dans le fond, une église
Dresse son dôme sombre au milieu des rougeurs.

La lumière au-dessus plane longtemps vermeille...
Sa bêche sur l'épaule entre les arbres noirs,
Le fossoyeur repasse, il voit la croix qui veille.

Et de loin, comme il fait sans doute tous les soirs,
Cet homme la salue avec un geste immense...
Un chant très doux d'oiseaux vole dans le silence.

(*Poésies*)

---

## *VENT DU CIEL*

Pâle, elle cria : « Jean ! » du seuil de la chaumière.
Lui, chantait dans les ors lourds des épis penchants.
Midi de son haleine assoupissait les champs;
Un nuage, au lointain, montait dans la lumière,

Un grand nuage trouble aux murmures méchants...
Jean le Vieux entend-il sa femme, la fermière ?
« Ah, Jean ! » — Les sombres feux qu'elle a vus la première
Frappent ses yeux enfin; il a cessé les chants.

La faucille à son poing tombe, car la nuée
Accourt — enfer de flamme à peine atténuée...
— « Est-ce, Dieu, la ruine ? O Père, épargnez-nous ! »

Et le vent se déchaîne en fureur, et la grêle
Fouette et vanne les blés autour de l'homme frêle,
Tombé sur ses genoux.

(*Poésies*)

---

# Pamphile Lemay

**(1837-1918)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* Essais poétiques; Évangéline, etc. (*Québec, 1865*); — Poèmes couronnés (*Québec, 1870*); — Les Vengeances (*Québec, 1875*), *rééditées en 1888 sous le titre* Tonkourou; — Une Gerbe (*Québec, 1879*); — Fables canadiennes (*Québec, 1881*); — Petits Poèmes (*Québec, 1883*); — Les Gouttelettes (*Montréal, 1904*); — Les Épis (*Montréal, 1914*). — *En prose :* Le Pèlerin de Sainte-Anne, *roman, 2 vol.* (*Québec, 1877*); — Picounoc-le-Maudit, *roman, 2 vol.* (*Québec, 1878*); — Le Chien d'Or, *roman traduit de l'anglais* (*Montréal, 1884*); — L'Affaire Sougraine, *roman* (*Québec, 1884*); — Rouge et bleu, *comédie* (*Québec, 1891*); — Fêtes et Corvées (*Lévis, 1898*); — Contes vrais (*Montréal, 1907*); — Entendons-nous, *vaudeville* (*Ottawa, 1914*).

*Né à Lotbinière le 5 janvier 1837. Fit ses études secondaires au Séminaire de Québec. Se destina d'abord à la prêtrise. Étudia le droit et fut admis au barreau, à Québec, en même temps que Louis Fréchette, mais ne pratiqua jamais. Fut de 1867 à 1892 conservateur de la Bibliothèque législative, à Québec. Il cultiva les lettres jusqu'à sa mort, survenue en juin 1918.*

« *M. Le May est le plus sympathique de ceux-là de nos poètes qui vivent encore. Son inspiration est d'ordinaire plus sincère et plus profonde que celle de Fréchette. Elle jaillit plus vivement du cœur. Elle n'a pas à sa disposition la phrase grande, éloquente, de l'auteur de* la Légende d'un Peuple, *elle se présente parfois en termes négligés, mais elle dit plus suavement et plus amoureusement les choses de la vie canadienne.* » (Abbé CAMILLE ROY, Tableau de l'Histoire de la littérature canadienne-française)

« *Sans vouloir devancer le jugement de la postérité à son égard, je crois qu'il n'y a aucune témérité à prédire qu'elle lui donnera une bonne place, à côté de Crémazie et de Fréchette, sur le même pied qu'eux, et qu'elle enveloppera ces trois noms dans la même lumière et le même amour... C'est son mérite (à M. Le May), et ce sera sa gloire, d'avoir reflété notre sol, nos mœurs rustiques, nos types primitifs, nos légendes campagnardes, l'âme paysanne de chez nous, le terroir.* » (HENRI D'ARLES)

« *Souhaitons qu'après le Canada, la France réserve aux œuvres de M. Le May l'accueil très sympathique et maternel qu'elles méritent.*

*Elles en sont dignes par le beau talent qu'elles décèlent. Elles honorent notre littérature, contribuent à son éclat sur les bords du Saint-Laurent et sont un titre de gloire pour la nationalité franco-canadienne.»* (L. LEAU, *professeur à l'Université de Nancy*)

*« Il est certain que le talent de M. Le May s'est affermi pendant la durée de sa déjà longue carrière. Son meilleur poème* (des Gouttelettes) *est peut-être son dernier sonnet. Nous ne doutons pas que les anthologies canadiennes et même françaises ne réservent à cet écrivain distingué une hospitalité qu'il mérite. Que faut-il, après tout, pour être célèbre? Écrire un sonnet ou deux qui surnagent. Soulary n'est connu que pour vingt-huit vers. Tel autre pour quatorze. M. LeMay a écrit cent quatre vingts sonnets parmi lesquels il nous semble bien que l'on peut trouver l'équivalent des* Deux Berceaux *ou de* Rêves ambitieux. » (CHARLES ab der HALDEN, Nouvelles Études sur la littérature canadienne-française)

---

## *A UN VIEIL ARBRE*

Tu réveilles en moi des souvenirs confus.
Je t'ai vu, n'est-ce pas, moins triste et moins modeste;
Ta tête sous l'orage avait un noble geste,
Et l'amour se cachait dans tes rameaux touffus.

D'autres, autour de toi, comme de riches fûts,
Poussaient leurs troncs noueux vers la voûte céleste :
Ils sont tombés, et rien de leur beauté ne reste:
Et toi-même, aujourd'hui, sait-on ce que tu fus?

O vieil arbre tremblant dans ton écorce grise,
Sens-tu couler encore une sève qui grise?
Les oiseaux chantent-ils sur tes rameaux gercés?

Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine,
Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine,
J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés.

(*Les Gouttelettes*)

---

## ULTIMA VERBA

Mon rêve a ployé l'aile. En l'ombre qui s'étend,
Il est comme un oiseau que le lacet captive.
Malgré des jours nombreux, ma fin semble hâtive;
Je dis l'adieu suprême à tout ce qui m'entend.

Je suis content de vivre et je mourrai content:
La mort n'est-elle pas une peine fictive?
J'ai mieux aimé chanter que jeter l'invective.
J'ai souffert, je pardonne, et le pardon m'attend.

Que le souffle d'hiver emporte, avec la feuille,
Mes chants et mes sanglots d'un jour ! Je me recueille
Et je ferme les yeux aux ciels qui l'ont ravi.

Ai-je accompli le bien que toute vie impose?
Je ne sais. Mais l'espoir en mon âme repose,
Car je sais les bontés du Dieu que j'ai servi.

(*Les Gouttelettes*)

---

## *LES VENGEANCES*

### (Chant VIe : La Sainte Catherine)

On était en novembre. Il neigeait, les flocons,
Comme de blanches fleurs, s'accrochaient aux buissons.
Blancs étaient les sentiers et blanche l'aubépine.
C'était en ce jour-là la Sainte Catherine.
Pour savourer la *tire* et pour tromper l'ennui,
Pour chanter et danser, alors comme aujourd'hui,
Au son du violon s'assemblait la jeunesse.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Jean Lozet détela ses chevaux de bonne heure.
La propreté toujours brillait dans sa demeure ;
Mais ce soir-là, pourtant, le buffet de noyer,
La table, les carreaux, la pierre du foyer,
Tout était plus luisant. Deux chandeliers de cuivre
Faisaient de la fenêtre étinceler le givre.
La maîtresse empressée allait et revenait,
Mettant tout en son lieu. Près d'elle se tenait,
Souriant quelquefois avec mélancolie,
Comme une âme malade, une fille jolie.
Vingt printemps sur son front avaient semé des fleurs.
Les roses et les lis mariaient leurs couleurs
Sur sa lèvre timide et sur sa fraîche joue,
Et sa gorge ondulait comme l'onde qui joue
Sur les sables dorés avec le vent du soir.
Louise était son nom. Souvent son grand œil noir
Avait dans un doux trouble et dans la rêverie
Jeté les jeunes gens qui, dans l'herbe fleurie,

Au temps de la moisson, la rencontraient chantant.
Mais elle n'aimait pas. Elle écoutait pourtant
Les timides aveux qu'au milieu des soirées
Lui faisaient, en tremblant, des bouches enivrées.
Dans le fond de son âme une divine voix
Lui disait-elle donc que l'époux de son choix
Ne venait pas encore? Elle demeurait calme.
Les amoureux, en vain, se disputaient la palme.
Le plus constant de tous était François Ruzard.
Jean Lozet l'estimait, lui montrait de l'égard,
Et le menait souvent visiter son domaine.
Ruzard était actif, fourbe, d'une âme vaine :
Il savait de chacun caresser les penchants,
Se faire aimer des bons autant que des méchants.

Sur la tablette en bois, tout au-dessus de l'âtre,
Jean Lozet, souriant, prit sa pipe de plâtre,
Son briquet, de la tondre, et fit jaillir le feu :
— « Ma Louise, dit-il, songes-y donc un peu :
« Voici que je vieillis; mon front porte des rides;
« Moins fermes sont mes pieds, mes poignets, moins solides;
« Il me faudra bientôt, je suis à mon couchant,
« Des bras plus vigoureux pour cultiver mon champ.
« Tu pourras, sous ce toit, avec ta vieille mère,
« Couler des jours heureux, jouir d'un sort prospère,
« Si tu choisis enfin, Louise, un bon époux.
« François est travaillant, d'un caractère doux,
« Sévère s'il le faut, jovial, économe . . .
« Il va venir ce soir, puisque ce soir on chôme . . . »
Il ne put achever. Des chevaux hennissants
On entendit alors les fers retentissants
Retomber à la fois sur la terre gelée:
Car le vent emportait au loin la giboulée
Et devant la maison balayait le sol nu.
Jean Lozet se leva : — « Soyez le bien venu !
Dit-il au convié qui frappait à la porte.
« La Sainte Catherine aujourd'hui nous apporte
« Une bonne *bordée*. Et c'est bien mon désir,
« Mes amis, qu'elle apporte à chacun du plaisir. »
Louise aux jeunes gens offrait les chaises peintes.
Sa paupière gardait les humides empreintes
D'une larme furtive essuyée à demi.
— « Vous êtes toujours vert, mon vénérable ami,
« Comme votre orme antique; et le ciel vous protège, »
Dit au père Lozet, François Ruzard. — « La neige

« Tombe depuis longtemps, mon enfant, sur mon front.
« Nous partirons bientôt : d'autres meilleurs viendront, »
Répondit à François, lui tapant sur l'épaule,
Le père Jean Lozet. Il ajouta : « C'est drôle,
« Mais je suis en humeur : je vais mourir, je crois. »

Les convives entraient. C'était Simon Langlois
Qui se donnait du ton en tordant sa moustache;
C'était Pascal Blanchet, du haut de Saint-Eustache,
Avec sa jeune blonde, en traîneau rembourré;
C'était Joson Vidal et Suzanne Bourré,
La coquette Finon et le bedeau Péroche
Qui devait si longtemps vivre à sonner la cloche.
Jo Fanjan vint aussi de la Pointe Platon
Conduisant dans sa *traîne* Angèle Baptiston,
Une rieuse fille, à la taille bien prise.
Paton le caboteur vint de la Vieille-Église.
Avec Édouard-Pierre et Mélonne Germain.
On se disait bonjour; on se donnait la main;
On causait fort gaîment et sans gêne et sans honte.
L'érable pétillait dans le poêle de fonte,
Une douce chaleur montait sous les lambris.
Le froid avait pourpré d'un brillant coloris
Les visages riants des aimables convives.
Pendant qu'à la maison les femmes sont actives
Et disent à chacun un mot plein de bonté,
Suivi des gais garçons le père s'est hâté
De mener les chevaux à la chaude écurie
Où d'un trèfle odorant chaque crèche est remplie.

— « Louise, est-il bien vrai que tu vas prendre époux?
« Ce François, à coup sûr, fera bien des jaloux, »
Risqua, d'un ton plaisant, la joviale Angèle.
« — Te serait-il, ma chère, à ce point infidèle? »
Fut la seule réponse. Angèle aimait François;
Mais elle était sans dot; et le plus beau minois
Ne pouvait, sans argent, plaire au jeune homme avare.
Angèle répliqua : — « Chez nous il se fait rare,
« Et quand il vient me voir c'est pour parler de toi.
« Je ne m'en défends pas : je l'aimais un peu, moi ... »
— « Mais t'ai-je dit jamais, Angèle, que je l'aime? »

— « Allons! mes bons amis, il fait un froid extrême;
« Prenons un petit coup! » dit le père Lozet,
En rentrant de la grange avec son grand gilet.

« Moi je n'ai jamais vu pareil mois de novembre, —
Reprit François Ruzard en marchant dans la chambre
Parmi ses compagnons qu'il semblait dominer, —
« L'été devrait un peu plus tard se terminer. »
Louise se leva; tous les yeux lui sourirent.
Plusieurs des jeunes gens lui dirent fort galamment
Des mots assez flatteurs. Elle rougit un peu,
Baissant timidement son grand œil plein de feu,
Et sur sa lèvre rose arrêtant son haleine.
Elle étrennait alors une robe de laine
Qu'elle-même avait faite avec le plus grand soin.
Elle ouvrit le buffet reculé dans un coin,
Prit le plateau de fer, la carafe vermeille
Pleine d'un bon rhum d'or acheté de la veille,
Les vers reluisants comme des vrais cristaux,
Mit le tout sur la table avec de frais gâteaux.
— « Allons ! servez-vous bien, et sans cérémonie, —
Dit le père Lozet, — l'armoire est bien garnie;
« Ce n'est pas tout encore. » — « Après vous ! après vous !
« Ce sera notre tour, père Lozet, à nous,
« Quand vous aurez rempli vous-même votre verre :
« Les cheveux blancs d'abord ! » reprit Édouard-Pierre.
— « Allons ! c'est bien ! suivez mon exemple, il est bon. »
La carafe versa l'enivrante boisson,
Et dans un choc joyeux les verres retentirent :
Les rires éclatants, les gais propos suivirent;
Chacun à s'amuser rivalisait d'ardeur...

(*Les Vengeances*)

---

# Louis Fréchette

**(1839-1908)**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* Mes loisirs (*Québec, 1863*); — La Voix d'un Exilé (*Chicago, 1867*); — Pêle-Mêle (*1877*); — Fleurs boréales et Oiseaux de Neige (*Paris et Montréal, 1880*); — La Légende d'un Peuple (*Paris, 1887*); — Feuilles volantes (*Montréal, 1890*); — Épaves poétiques (*1908*); — Véronica, *drame* (*1900*). — *En prose :* Originaux et Détraqués (*1892*), La Noel au Canada (*1900*), *et deux drames :* Félix Poutré *et* Papineau.

*Fréchette a aussi collaboré à plusieurs journaux et revues.*

*Louis Fréchette naquit à Lévis, le 16 novembre 1839. Il fit ses études classiques au Petit Séminaire de Québec, au Collège de Sainte-Anne et au Collège de Nicolet. Entré à la Faculté de Droit de Québec en 1860, il en sortait avocat quatre ans plus tard (1864). L'année précédente (1863) avait paru son premier recueil de vers,* Mes Loisirs, *lequel passa presque complètement inaperçu. Admis au barreau, Louis Fréchette ne fut pas long à s'apercevoir que le droit ne lui rapporterait guère plus que la littérature. Pour gagner sa vie, il voulut faire du journalisme. Il fut pendant quelque temps rédacteur au* Journal de Lévis *(1865); mais ses idées libérales inquiétèrent, paraît-il, le propriétaire de cette feuille, qui ne tarda pas à le congédier. C'est alors que, déçu, aigri, découragé, il s'expatria à Chicago, où existait dès cette époque une assez forte colonie canadienne (1866). Dans ce nouveau séjour, Fréchette devait au moins se tirer d'affaire un peu mieux qu'à Québec. Il y fonda successivement deux journaux, dont le premier, il est vrai, —* l'Observateur *(1866), — n'eut qu'une existence éphémère, mais dont le second —* l'Amérique *— vécut trois ans (1868-1871). Entre-temps, des amis de notre poète avaient réussi à lui obtenir, au chemin de fer de l'Illinois-Central, un emploi très suffisamment rémunérateur. Entre-temps encore, Fréchette avait eu le loisir d'écrire et de publier, contre les gouvernants de son pays natal, cette longue série d'imprécations et de malédictions qui s'intitule* La Voix d'un Exilé *(1867) et qui aurait pu tout aussi bien s'intituler* A la manière des « Châtiments ». *Il était à peine rentré au pays (1871), qu'il se jetait à corps perdu dans la politique. Candidat dans le comté de Lévis, d'abord à la députation provinciale (1871), puis à la députation fédérale (1872), il est chaque fois battu. Élu, pourtant, deux ans plus tard, par les mêmes électeurs, il représenta pendant quatre ans le comté de Lévis à la Chambre des Communes (1874-78). Il sera, il est vrai, de nouveau malheureux aux élections de 1878, puis à celles de 1882. Il en aura, dès lors, assez de la politique, et ne vivra plus que pour la littérature. —* Pêle-Mêle *(1877) lui avait déjà apporté, de toutes parts, les appréciations les plus flatteuses; mais ce fut un véritable triomphe que lui valut, quelques années plus tard, son recueil intitulé* Fleurs boréales et Oiseaux de Neige *(1880). L'Académie française ayant couronné cet ouvrage, « ce fut dans les journaux (canadiens) de ce temps — écrit M. Camille Roy — un concert de louanges où la naïveté se mêlait à l'enthousiasme. Jamais l'hyperbole ne se prêta plus docilement à l'admiration. On applaudit, on se félicita, on se récria. On fit monter le lauréat sur le pavois; on le sacra poète national. » Ce fut, sans doute, pour se rendre plus digne encore de ce titre que Louis Fréchette, après les* Fleurs boréales, *entreprit d'écrire la* Légende d'un Peuple *(Paris, 1887).*

La Légende d'un Peuple *marqua chez nous, pour le poète, l'apogée de son succès. Les* Feuilles volantes, *qu'il donna en 1891 et qui paraissent bien être pourtant l'un de ses meilleurs recueils, ne devaient obtenir du public qu'une attention distraite. Cet échec, venant après tant de succès, fut d'autant plus sensible au poète qu'il coïncidait avec la phase la plus virulente de la campagne entreprise contre lui par certain rimeur envieux, campagne fielleuse et cruelle s'il en fut jamais. Il en conçut une tristesse et une amertume qui ne devaient guère plus le quitter. Son*

*…nier ouvrage en vers a paru en 1908, l'année de sa mort, sous le titre* Épaves poétiques. *L'auteur y a fait entrer, avec les meilleures poé-…s de ses premiers recueils, un certain nombre de poésies inédites, …si qu'un drame en vers,* Veronica (1). *Louis Fréchette mourut à Montréal, le 31 mai 1908.*

*On lira avec intérêt, sur Louis Fréchette, sa vie et son œuvre, les études … M. ab der Halden* (Études sur la littérature canadienne-française) *… de M. l'abbé Camille Roy* (Nouveaux essais sur la littérature canadienne).

---

## *LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI*

### I

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'insondables horizons.

Juin brillait ! Sur les eaux, dans l'herbe des pelouses,
Sur les sommets, au fond des profondeurs jalouses,
L'Été fécond chantait ses sauvages amours.
Du sud à l'aquilon, du couchant à l'aurore,
Toute l'immensité semblait garder encore
La majesté des premiers jours.

Travail mystérieux ! les rochers aux fronts chauves,
Les pampas, les bayous, les bois, les antres fauves,
Tout semblait tressaillir sous un souffle effréné;
On sentait palpiter les solitudes mornes,
Comme au jour où vibra, dans l'espace sans bornes,
L'hymne du monde nouveau-né.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première.
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi.
Le vieux Meschacébé, vierge encor de servage,
Déployait ses anneaux de rivage en rivage
Jusques aux golfes du midi.

---

(1) Représenté pour la première fois au Théâtre des Nouveautés, à Montréal, 1903.

Écharpe de Titan sur le globe enroulée,
Le grand fleuve épanchait sa nappe immaculée,
Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion,
Baignant le steppe aride et les bosquets d'orange,
Et mariant ainsi dans un hymen étrange
L'équateur au septentrion.

Fier de sa liberté, fier de ses flots sans nombre,
Fier des bois ténébreux qui lui versent leur ombre,
Le Roi-des-eaux n'avait encore, en aucun lieu
Où l'avait promené sa course vagabonde,
Déposé le tribut de sa vague profonde
Que devant le soleil et Dieu !...

II

Jolliet ! Jolliet ! quel spectacle féerique
Dut frapper ton regard, quand ta nef historique
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu !
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre !
Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre !
Dut resplendir sur ton front nu !

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète,
L'œil tout illuminé d'audace satisfaite,
La main tendue au loin vers l'Occident bronzé,
Prendre possession de ce domaine immense
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,
Et du monde civilisé !

Puis, bercé par la houle, et bercé par ses rêves,
L'oreille ouverte aux bruits harmonieux des grèves,
Humant l'âcre parfum des grands bois odorants,
Rasant les flots verts et les dunes d'opale,
De méandre en méandre, au fil de l'onde pâle,
Suivre le cours des flots errants !

A son aspect, du sein des flottantes ramures,
Montait comme un concert de chants et de murmures;
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,
S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle
Dans le pli lumineux des eaux.

Et, pendant [illegible] allait voguant à la dérive,
On aurait dit qu'au loin les arbres de la rive,
En arceaux parfumés penchés sur son chemin,
Saluaient le héros dont l'énergique audace
Venait d'inscrire encor le nom de notre race
Aux fastes de l'esprit humain !

## III

O grand Meschacébé ! — voyageur taciturne,
Bien des fois, au rayon de l'étoile nocturne,
Sur tes bords endormis je suis venu m'asseoir;
Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands ormes,
J'ai souvent du regard suivi d'étranges formes
Glissant dans les brumes du soir.

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,
Du fatal De Soto passer les cavalcades
En jetant au désert un défi solennel;
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,
Impatient d'offrir un monde à sa patrie,
Et des âmes à l'Éternel.

Parfois, sous les taillis, ma prunelle trompée
Croyait voir de La Salle étinceler l'épée,
Et parfois, groupe informe allant je ne sais où,
Devant une humble croix — ô puissance magique ! —
De farouches guerriers à l'œil sombre et tragique
Passer en pliant le genou !

Et puis, berçant mon âme aux rêves des poètes,
J'entrevoyais aussi de blanches silhouettes,
Doux fantômes flottant dans le vague des nuits :
Atala, Gabriel, Chactas, Évangéline,
Et l'ombre de René, debout sur la colline,
Pleurant ses immortels ennuis.

Et j'endormais ainsi mes souvenirs moroses...
Mais de ces visions poétiques et roses
Celle qui plus souvent venait frapper mon œil,
C'était, passant au loin dans un reflet de gloire,
Ce hardi pionnier dont notre jeune histoire
Redit le nom avec orgueil.

IV

Jolliet ! Jolliet ! deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas d'un seul trait sur la carte du monde
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain !

Deux siècles sont passés depuis que ton génie
Nous fraya le chemin de la terre bénie
Que Dieu fit avec tant de prodigalité.
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe,
Pour les déshérités de tous les points du globe,
Du pain avec la liberté !

Oui, deux siècles ont fui ! La solitude vierge
N'est plus là ! Du progrès le flot montant submerge
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.
Où le désert dormait grandit la métropole;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piles de granit !

Plus de forêts sans fin : la vapeur les sillonne !
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne;
L'enfant de la nature est évangélisé;
Le soc du laboureur fertilise la plaine;
Et le surplus doré de sa gerbe trop pleine
Nourrit le vieux monde épuisé !

V

Des plus purs dévoûments merveilleuse semence !
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense,
O Jolliet, et vous, apôtres ingénus,
Vaillants soldats de Dieu, sans orgueil et sans crainte,
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte
Dans ces parages inconnus ?

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,
Vous fûtes les jalons qui rendent plus faciles
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité...
Gloire à vous tous ! du Temps franchissant les abîmes,
Vos noms environnés d'auréoles sublimes
Iront à l'immortalité !

Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien, que j'aime avec idolâtrie,
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,
Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,
J'ai foi dans tes destins nouveaux !

*(Les Fleurs boréales)*

---

## *RENOUVEAU*

Il faisait froid. J'étais dans la lande déserte,
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup, au détour du sentier, sous les branches
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches
Tourbillonnaient encor sous la bise d'hiver.

Je m'en souvins : — c'était le nid d'une linotte
Que j'avais, un matin du mois de mai dernier,
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note
Dans les airs tout remplis d'arome printanier.

Ce jour-là, tout riait; la lande ensoleillée
S'enveloppait au loin de reflets radieux;
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée
Entendait bourdonner des bruits mélodieux.

Le soleil était chaud, la brise caressante;
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds...
La linotte chantait sa gamme éblouissante
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours.

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses,
Qu'a remplacés l'automne avec son ciel marbré,
Mon cœur, — j'ai quelquefois de ces heures moroses, —
Mon cœur s'émut devant ce vieux nid délabré.

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums,
A mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Car quelle âme ici-bas n'eut sa flore nouvelle,
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons —
Épanouissement du cœur qui se révèle !
Des naïves amours mystiques floraisons !

O jeunesse ! tu fuis comme un songe d'aurore ..
Et que retrouve-t-on, quand ton rêve est fini ?
Quelques plumes, hélas ! qui frissonnent encore
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

Et je revins chez moi, ce soir-là, sombre et triste...
Mais, quand la douce nuit m'eut versé son sommeil,
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,
Je vis renaître au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande, ranimée,
Étaler au soleil son prisme aux cent couleurs;
Des vents harmonieux jasaient dans la ramée,
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs !

La nature avait mis sa robe des dimanches...
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,
Qui tapissaient leur nid avec des plumes blanches
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver.

O temps ! courant fatal où vont nos destinées,
De nos plus chers espoirs aveugle destructeur,
Sois bénis ! car, par toi, nos amours moissonnées
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur !

Dans l'épreuve, par toi, l'espérance nous reste ..
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons;
Et tu verses toujours quelque baume céleste
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes :
Après les jours de froid viennent les jours de mai;
Et c'est souvent avec ses illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé !

(*Les Fleurs boréales*)

## *LA NUIT*

*(Traduit de l'anglais de Mme M. H. Gates.)*

(1908)

Je suis la Nuit ! Non pas la nuit des temps présents;
Mais l'obscurité morne, insondable et livide,
Qui, bien avant les jours, et bien avant les ans,
Planait sur le grand Tout, et remplissait le vide.
Mon règne n'apparaît sur aucuns parchemins;
Nul vestige, enfoui sous les monts ou la plaine,
N'a jamais révélé, pour les regards humains,
Les ténébreux secrets dont ma mémoire est pleine !

Je suis la noire Nuit, dont le point de départ
Se perd dans les dessous de l'énigme première.
Je fus, dès le principe, un mythe, un être à part,
Qui n'existait que par l'absence de lumière.
J'habitai du Chaos le gouffre originel;
J'ai vu s'accumuler atomes sur atomes;
Jusqu'au moment où l'Ordre, en accord fraternel,
Fit des Lois à venir s'embrasser les fantômes.

Je suis la pâle Nuit, dont l'âme vit toujours,
Bien qu'on m'ait pris moitié de mon empire sombre;
Car une heure apparut où, sous l'éclat des jours,
Le noir rideau du ciel dut replier son ombre.
Au dessus, au dessous, autour de moi, partout,
Glissèrent des rayons et des lueurs dorées;
Puis la tempête vint qui, bouleversant tout,
Dispersa par lambeaux les brumes effarées.

Je suis la Nuit profonde ! et l'œil qui veut compter,
Au fond de l'Infini, le troupeau des étoiles,
Doit attendre qu'il ait vu mon vol remonter
Vers les splendeurs d'en-haut pour en ouvrir les voiles.
Dans l'espace muet et vaste des Éthers,
Sans moi, le jour venu, dites-moi ce qui reste !
La lumière nous montre et la terre et les mers,
Moi, j'ouvre aux yeux de tous l'immensité céleste.

Je suis l'obscure Nuit ! Tout droit je vais marchant,
Sans que l'aube jamais ne devance mon heure;
Et jamais le soleil, dans les ors du Couchant,
N'attendit un instant au seuil de sa demeure.

Les ombres sont à moi; toutes sont mes témoins;
J'étends mes droits sur toute existence charnelle;
Et la peine et la joie, et le plus ou le moins,
Dans la paix du sommeil ne font qu'un sous mon aile.

Je suis la Nuit !... A moi tous les torrents sans freins
Dont les flots, sous le sol, tourbillonnent sans trêve !
A moi les antres sourds et les lacs souterrains
A l'horizon desquels nul matin ne se lève !
Je règne sous les rocs primitifs où le Temps
Ne m'atteint plus; et, dans ma tragique indolence,
Comme la Parque, au fond des cavernes, j'attends
— Trio fatal — avec la Mort et le Silence.

Je suis la Nuit ! Sans cesse au service de Dieu,
Je vais traînant partout ma robe de ténèbre.
Par son ordre, c'est moi, quand vient le triste adieu,
Qui veille sur ses morts dans leur repos funèbre.
Quel sort m'attend ?... Un jour me faudra-t-il périr
Dans l'éternel néant à jamais balayée ?...
Suis-je enfin destinée à sombrer et mourir
[illegible] des flots de clarté fulgurante noyée ?

---

# Basile Routhier

(1839)

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* Les Échos (*Québec, 1882*). — *En prose :* Les causeries du dimanche (*Montréal, 1871*); — Portraits et pastels littéraires (*Québec, 1873*); — En canot (*Québec,* [illegible]); — A travers l'Europe, *2 volumes* (*Québec, 1881-83*); — A travers l'Espagne (*Québec, 1889*); — Les grands drames, *2 volumes* (*Montréal, 1889*); — Conférences et discours, *2 volumes, 1ère série* (*Montréal, 1889*); — De Québec à Victoria (*Québec, 1893*); — L'Institut canadien (*Québec, 1893*); — La reine Victoria et son jubilé (*Québec, 1898*), — Conférences et discours, *2e série* (*Montréal, 1905*); — Le Centurion, *roman* (*Lille-Paris, 1908*); — Essai d'apologétique (*Lille, 1913*), — Paulina, *roman* (*Québec, 1918*); — Montcalm et Lévis, *drame* (*Québec, 1918*).

*Né le 8 mai 1839, à Saint-Placide des Deux-Montagnes. Étudia au Collège de Sainte-Thérèse, puis à l'Université Laval. Admis au barreau en 1861 et nommé peu après professeur de droit international. Nommé Juge à la Cour supérieure du Québec en 1873 et président de la Cour de l'Amirauté en 1904. Grand'Croix de Saint-Grégoire le Grand. Knight Bachelor depuis 1911.*

*M. Routhier aura été un voyageur infatigable, ses livres en font foi. Son roman* Le Centurion, *souvenir d'un pèlerinage en Palestine, est traduit en cinq langues. Auteur de l'hymne national canadien-français,* O Canada !

---

## *CHANT NATIONAL*

O Canada ! terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux,
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait porter la croix.
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits;
Et ta valeur, de foi trempée,
Protégera nos foyers et nos droits.

Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant,
Le Canadien grandit en espérant.
Il est né d'une race fière;
Béni fut son berceau.
Le ciel a marqué sa carrière
Dans ce monde nouveau :
Toujours guidé par sa lumière,
Il gardera l'honneur de son drapeau.

Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos cœurs de ton souffle immortel.
Parmi les races étrangères
Notre guide est la loi;
Sachons être un peuple de frères
Sous le joug de la Loi ;
Et répétons, comme nos pères,
Le cri vainqueur : Pour le Christ et le Roi !

(*Les Échos*)

---

## *AU COLISÉE*

On dit que le boa, le grand serpent d'Afrique,
Quand il est bien repu de chair vive et de sang,
Se recourbe et s'endort d'un sommeil léthargique
En serrant les anneaux de son orbe puissant.

Quand je te vois, gisant sur ton lit de poussière,
Immense Colisée aux arceaux surannés,
Je me dis que sans doute, ô grand monstre de pierre,
Tu cuves les festins que César t'a donnés !

Hélas ! il t'a servi tant de chair virginale,
Versé tant de sang pur pour apaiser ta faim,
Que tu n'as pu survivre à l'orgie infernale,
Et que ton lourd sommeil n'aura jamais de fin !

Éternel monument de haine et de luxure,
Je suis à ton aspect tenté de t'exécrer;
Mais le sang des martyrs a lavé ta souillure,
Et quand je viens à toi c'est pour te vénérer !

Je le baise en pleurant, ton marbre séculaire,
Et tremblant de respect, d'amour et de terreur,
Je pétrirais mon pain de ta sainte poussière,
Sûr d'y puiser un sang qui me rendrait meilleur !

(*Les Échos*)

# Napoléon Legendre

**(1841-1907)**

*BIBLIOGRAPHIE.* — *En vers :* Les Perce-Neige (*Québec, 1886*). — *En prose :* Albani (Emma Lajeunesse) (*Québec, 1874*); — A mes enfants (*Québec, 1875*); — Échos de Québec (*Québec, 1877*); — Notre constitution et nos institutions (*Montréal, 1878*); — Nos écoles (*Québec, 1890*); — A propos de notre littérature nationale (*Ottawa, 1895*). — Annibal (*Lévis, 1898*). — *Prose et vers :* Mélanges (*Québec, 1891*).

*Il a collaboré à grand nombre de journaux et revues.*

*Napoléon Legendre naquit à Nicolet, en 1841. Fonctionnaire provincial à Québec pendant plus de trente ans, il fit du journalisme en amateur à peu près toute sa vie, se consacrant de préférence à la chronique. « Esprit alerte, il a promené sur tout, et sans assez d'efforts, ses faciles réflexions ».* (Abbé CAMILLE ROY) *Il mourut à Québec, en 1907.*

## *BÉBÉ DORT*

Il est midi. La chambre est sombre:
A la fenêtre on a cloué,
Pour donner du frais et de l'ombre,
Un grand châle à carreaux, troué.

Dans un coin, la paupière close,
Sur son oreiller de duvet
Le bébé doucement repose,
Et le chien dort à son chevet.

Alentour, tout se fait tranquille,
On n'entend que le vieux coucou,
Balançant sa tige mobile,
Accroché là-bas à son clou.

A travers les trous du vieux châle
Que son poids fait partout plisser,
Un rayon de lumière pâle
De temps en temps vient se glisser.

Dans l'autre chambre, le potage
Se met sur la table, fumant;
Le père rentre de l'ouvrage,
Joyeux. Mystérieusement,

La mère, le doigt sur la bouche,
Par la porte ouverte à demi
Lui montre, dans un coin, la couche
Où Bébé repose endormi.

Un bras replié sur la tête
Colle au front ses cheveux mouillés;
De la couverture indiscrète,
On voit sortir deux petits pieds.

Eux se regardent en silence,
Tout émus, la main dans la main,
Pendant qu'à part soi, chacun pense :
Il aura six mois demain !

(*Les Perce-Neige*)

---

# Benjamin Sulte

**(1841- )**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* Les Laurentiennes (*Montréal, Eusèbe Sénécal, 1870*); — Les Chants nouveaux (*Ottawa, 1890*). *En prose :* Histoire des Trois-Rivières, *ouvrage de plus de 1,500 pages dont une première partie seulement fut mise en volume* (*Mont-

*réal, Eusèbe Sénécal, 1870), le reste ayant paru dans différents périodiques;* — Expédition militaire du Manitoba (*Montréal, La Revue canadienne, 1871*); — Le Canada en Europe (*Montréal, La Revue Canadienne, 1873*); — Mélanges d'histoire et de littérature (*Ottawa, Joseph Bureau, 1876*); — Le Coin du Feu (*Québec, Blumhart & Cie, 1877*); — Chronique trifluvienne (*Montréal, La Revue Canadienne, 1879*); — Album de l'Histoire des Trois-Rivières (*Montréal, G. E. Desbarats, 1881*); — Joseph Montferrand (*Montréal, 1883*); — Histoire des Canadiens-Français, *8 volumes*, (*Montréal, Wilson & Cie, 1882*); — La langue française au Canada (*Montréal, La Minerve, 1885*); — Histoire de Saint-François-du-Lac (*Montréal, La Revue Canadienne 1887*); — Pages d'Histoire du Canada (*Montréal, Granger Frères, 1891*); — Causons du pays (*Montréal, Granger Frères, 1891*); — Histoire de la milice canadienne (*Montréal, Desbarats & Cie, 1897*); — La Bataille de Chateauguay (*Québec, Raoul Renault, 1899*); — « History of the Province of Quebec » (*Montréal,* « Canada History Company », *1908*).

En cours de publication : Mélanges historiques, *compilés, annotés et publiés par Gérard Malchelosse; chez Ducharme, à Montréal (cinq volumes parus, sur une soixantaine à paraître).*

En préparation : *Un volume de vers.*

*M. Benjamin Sulte a collaboré à plusieurs ouvrages considérables sur des sujets historiques. Il a en outre publié, dans différents journaux et revues, des études qui formeraient aisément la matière de plusieurs volumes.*

*M. Benjamin Sulte naquit à Trois-Rivières, le 17 septembre 1841. Dès l'âge de dix ans (1851), son père, caboteur, ayant péri corps et biens avec sa goélette, on le plaçait commis dans un magasin de nouveautés, puis dans une épicerie. Il sera plus tard petit marchand, puis de nouveau commis, puis teneur de livres à bord d'un vapeur qui faisait en ce temps-là le service entre Montréal et Trois-Rivières; puis, toujours à Trois-Rivières, aide-comptable chez Gouin, marchand de bois.*

*Comme volontaire dans la milice canadienne (compagnie de Trois-Rivières), il prit part à la défense du Canada contre l'invasion fénienne (1866).*

*Tour à tour rédacteur en chef du* Canada *d'Ottawa (1866), puis traducteur aux Communes (1867), M. Benjamin Sulte devenait, en 1870, fonctionnaire au ministère de la Milice, position qu'il quitta en 1903 pour prendre sa retraite.*

*M. Sulte est essentiellement un autodidacte. Travailleur infatigable, il a, comme il le dit lui-même, fait un peu tous les métiers, mais il est surtout connu pour les services qu'il a rendus à l'histoire. Comme son* Histoire des Canadiens-Français, *ses* Mélanges historiques *sont une mine inépuisable de documents. « Il considère les groupes locaux, la famille, comme la base élémentaire, le molécule de l'histoire, système original par lequel on étudie les sociétés humaines comme le font les*

*chimistes pour les métaux, en observant la force et la forme des cristaux atomiques qui les composent.* » (RAMEAU DE SAINT-PÈRE)

*Quant aux vers de M. Sulte, nul n'en parle plus modestement que l'auteur lui-même : « Il y a peut-être de la poésie là-dedans, dit-il, mais si modeste, si peu tapageuse, que le grand public n'y croit pas... C'est un vrai plaisir pour moi que de rimer un couplet. Si je n'avais pas tant de travaux d'histoire en main, je ferais bien plus de vers, je vous assure.* »

---

## *LES BÛCHERONS*

Frappez d'estoc ! frappez de taille !
Les troncs aux flancs retentissants !
La forêt vous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants
Des défis toujours renaissants.

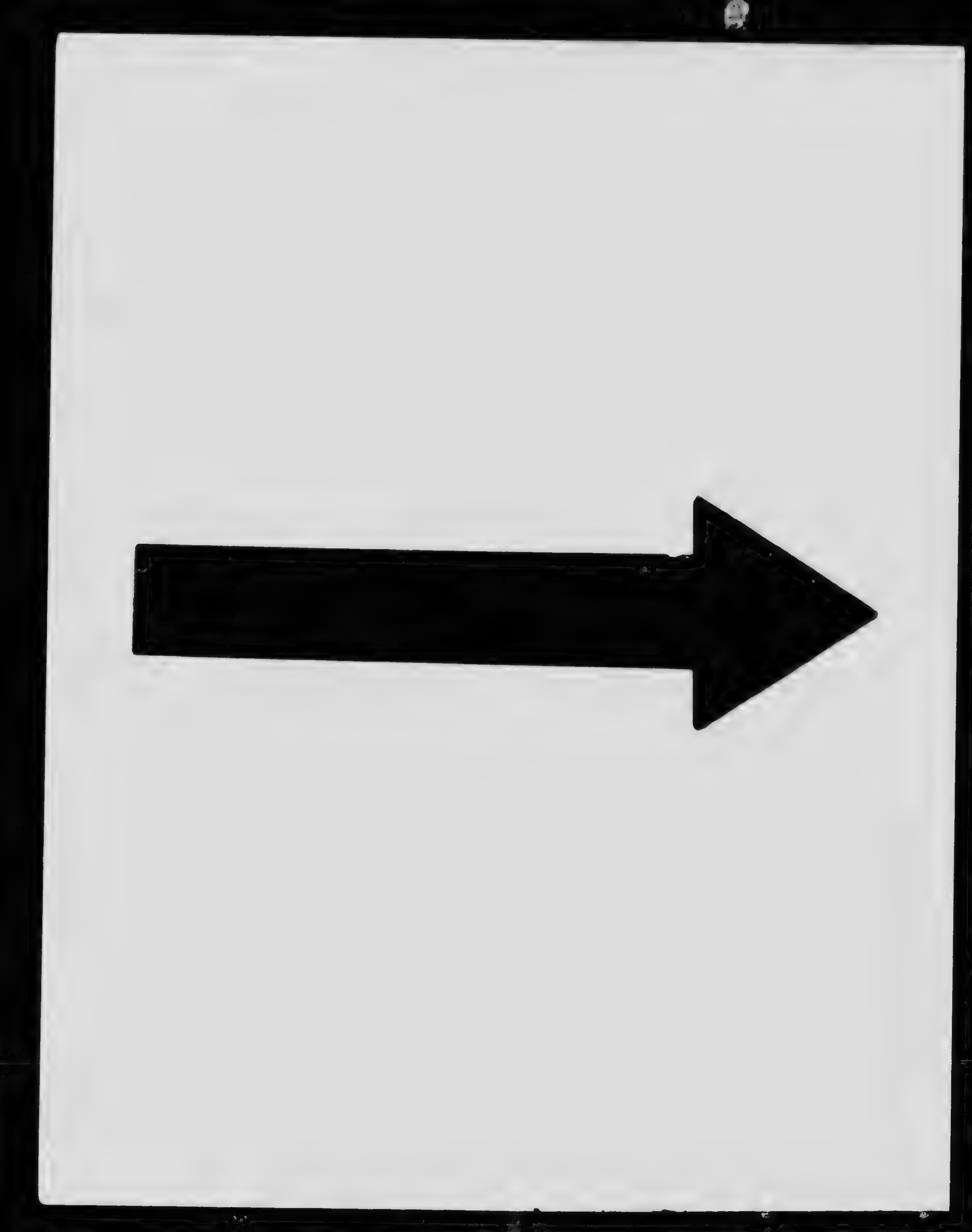
Pauvres gens partis de la ville
Au point du jour, par les grands froids,
Leur tâche ingrate est difficile
Durant l'hiver au fond des bois !
Mais la joyeuse insouciance
Ne les quitte pas un instant.
Leur devise est : Dieu ! confiance !
La hache au dos, causant, marchant,
La fatigue amène le chant.

Frappez d'estoc ! etc.

Sous les grands pins, dans les clairières,
Ou sur les lacs des environs,
Par les montagnes, les rivières,
Ils sont partout, nos bûcherons.
Le cœur léger d'inquiétudes,
Ravageurs comme l'ouragan,
Ils parcourent les solitudes
Jusqu'aux mers du soleil couchant,
Toujours luttant, toujours cherchant.

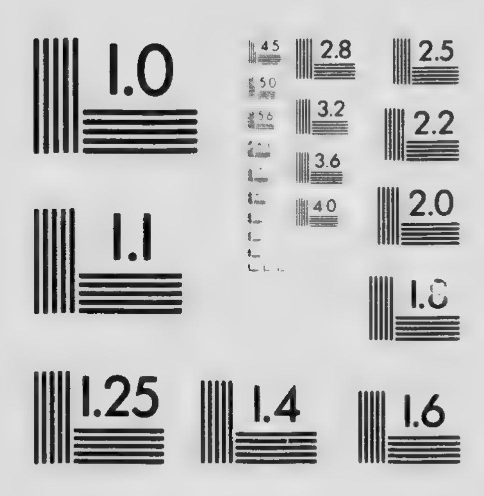
Frappez d'estoc ! etc.

Conquérants du territoire,
La phalange des travailleurs
Ouvre des pages à l'histoire
Au prix des plus rudes labeurs.

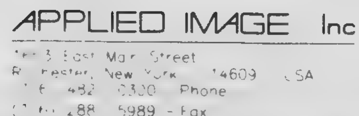


MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Les coups pleuvent drus en cadence,
Sur le pied des arbres géants
Qui, traçant une courbe immense,
S'affaissent en rebondissant
Dans les flots d'un tourbillon blanc.

Frappez d'estoc ! etc.

La nuit les surprend à l'ouvrage,
Tel qu'un visiteur importun.
La tempête souffle avec rage :
« Gagnons le rendez-vous commun. »
A la veillée, un ancien conte
Des histoires de revenants.
Les loups-garous ont sur leur compte
Des faits merveilleux et galants
Dont les témoins sont tous absents.

Frappez d'estoc ! etc.

Pour bannir les regrets d'absence,
L'amoureux chante une chanson
Que chacun écoute en silence
Comme un écho de la maison.
Puis, quand vient la fonte des neiges,
Quels transports ! quels ravissements !
Les écoliers de vingt collèges,
Pour s'envoler, sont moins pressants
Que ne le sont nos *hivernants.*

Frappez d'estoc ! etc.

(*Les Laurentiennes*)

---

## *DUO*

Il est au bord des flots dormants,
Sous ces fleurs que le vent balance
en silence,
un doux sentier où deux amants
se consolent des jours d'absence.

L'oiseau module un chant d'amour
qui rase comme une prière
la rivière.

La tiède nuit succède au jour
et couvre la nature entière.

C'est l'heure aux tendres rendez-vous.
Écoutez donc sous les ramures
ces murmures,
ce gazouillis de mots si doux,
de voix tremblantes et si pures !

Ils s'en vont, la main dans la main,
ne songeant qu'à l'heure présente
trop peu lente !
et poursuivant par le chemin
tout rêve aimé qui se présente.

Passons vite auprès de ce lieu !
Chaque instant qui vient et s'envole
les console...
Trop tôt viendra ce morne adieu
qui les sépare et les désole !...

(*Les Laurentiennes*)

---

# Alfred Morisset

**(1843-1896)**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Ce qu'il a chanté (*Ottawa, Imprimerie de la* Justice, *1914*).

*Alfred-Emmanuel Morisset naquit à Québec, le 25 décembre 1843, d'un père canadien-français et d'une mère irlandaise. Il fit ses études partie au Petit Séminaire de Québec — où il eut pour condisciple Louis Fréchette — et partie au Petit Séminaire de Nicolet. Admis à l'exercice de la médecine par l'Université Laval de Québec, en 1865, il se fixait la même année à Québec, puis, l'année suivante, à Sainte-Hénédine (comté de Dorchester). Victime, à l'âge de trente-six ans (1879), d'un accident qui devait le laisser partiellement impotent le reste de sa vie, il se rejeta, pour tromper son malheur, vers les muses consolatrices. De là ces feuillets modestes où le poète avait noté au jour le jour ses impressions, sans d'ailleurs aucune ambition d'auteur, et qui dormaient au fond de ses cartons lorsque ses fils s'avisèrent en 1914 de les livrer à la publicité. Alfred Morisset mourut à Sainte-Hénédine, le 23 septembre 1896.*

*« Ces pages sont bien à lui, de fond comme de forme. Avant de les écrire, il les avait vécues... Au lieu de puiser ses inspirations à des sources fort recommandables, si l'on veut, mais qui ont été fréquentées et exploitées de toutes façons depuis des siècles, sources que tout le monde connaît et n'entend plus guère mentionner qu'avec une certaine lassitude, il préférait aller rêver dans le petit bocage avoisinant son habitation ou près du mince filet d'argent qui coupait sa prairie... »* (ÉPHREM CHOUINARD.)

---

## *LA JAMBE DE LIÈGE*

(Légende traduite de l'anglais)

Je vais vous raconter une vieille légende.

Au Pays-Bas vivait le vieux Mynheer von Clam,
Qui se disait tout bas en buvant son hollande :
Je suis le plus cossu marchand de Rotterdam !

Un jour qu'il était plein, plein comme un œuf de poule,
Un pauvre mendiant sous son toit se glissa :
Clam le chassa du pied, comme on fait d'une boule;
Mais en le frappant, crac ! sa jambe se cassa.

Un fameux chirurgien, doyen d'académie,
Fut mandé près du vieux en consultation;
Ayant besoin d'un membre en son anatomie,
Il opina, tout court, pour l'amputation.

« Docteur, votre couteau brise un peu ma fourchette,
S'écria l'amputé ! Faudra voir à cela !
De béquilles jamais je ne ferai l'emplette :
Une jambe de liège est ce qu'il me faut, là ! »

Dans Rotterdam vivait un savant machiniste,
Qui s'engagea de suite à faire l'appareil.
A partir du genou, l'habile orthopédiste
Fait poser un ressort qui va jusqu'à l'orteil.

En peu de temps. la jambe est très bien fagotée
Et fixée au tronçon; l'ouvrage est garanti...
Mynheer Clam sent alors son âme transportée,
Remonte le ressort, et le voilà parti !

La machine au début se conduit comme un charme,
Sur ceux du pied voisin règle ses mouvements;
Mais voilà que bientôt notre homme est dans l'alarme,
Le ressort agissant beaucoup trop par moments.

La course devient folle à donner le vertige !
Devant les magasins, il fuit comme le vent :
On dirait Phaéton dirigeant son quadrige.
Il veut s'arrêter, mais toujours file en avant !

L'épouvante et l'horreur suintent sur son visage;
On croit Clam possédé d'un infernal esprit.
Il saisit les poteaux et tout sur son passage;
Mais la jambe toujours saute et court sans répit.

On l'entend s'écrier en toute conscience :
« Arrêtez-là, la gueuse ! Ah ! je suis morfondu ! »
En entendant ces mots, vers von Clam on s'élance,
Mais, comme plume au vent, il s'envole éperdu !

Il gravit les coteaux, il traverse les plaines,
Sans pouvoir reposer ses os presque moulus.
Von Clam se jette à bas ! mais espérances vaines :
La jambe se relève et va de plus en plus.

Il courut jour et nuit durant une vingtaine,
Et de l'Europe entière il fit deux fois le tour.
Clam mourut à la fin, sans doute à bout d'haleine :
La jambe se démène ainsi qu'au premier jour !

(*Ce qu'il a chanté*)

---

# L'abbé Apollinaire Gingras

**(1847-** )

*BIBLIOGRAPHIE.* — Au foyer de mon presbytère, *poèmes et chansons (1881);* — L'Emballement, *poème politique anti-impérialiste (Québec, 1920).* — *En prose :* Le Bas-Canada entre le moyen-âge et l'âge moderne (*Québec. Imprimerie du* Canadien, *1880*).

*Apollinaire Gingras est né à Saint-Antoine-de-Tilly, le 8 mars 1847. Il fut ordonné prêtre en 1873. Il occupa successivement diverses cures à Saint-Fulgence du Saguenay, à Saint-Édouard de Lotbinière, à Sainte-Claire et, en dernier lieu, à Château-Richer. A cause de son grand âge, il a renoncé à exercer son ministère et s'est retiré à l'Hospice Saint-Joseph de Lévis.*

---

## *FEU DE JOIE AU CIMETIÈRE*

(1880)

Voyez : déjà l'automne empourpre nos érables.
Les beaux jours ont pâli : dans ses chaudes étables
Le laboureur déjà fait rentrer chaque soir
Son grand troupeau beuglant, roux, cendré, blanc et noir.
Ces foins verts, ces blés d'or, qu'ont surveillés les anges,
Vont sur des chars plaintifs s'abriter dans les granges;
La faux du moissonneur a bien passé partout...
Un champ seul par oubli semble rester debout :
Un pré jaune, et taillé dans l'ombre de l'église,
Ondule encore et jase au souffle de la brise.
C'est un étrange enclos : il y pousse à la fois
De sauvages rosiers, des foins hauts et des croix.
Quelque matin, le prêtre, au sortir de sa messe,
Dit au bedeau : « Remi, coupe ce foin qui presse. »
Et le bedeau s'en va couper ces foins épais
Que la grange, pourtant, n'abritera jamais.
Ce foin reste au saint lieu : l'agneau, le bœuf et l'âne
Ont le pied trop vulgaire et la dent trop profane
Pour broyer sans respect, dans leurs repas hideux,
Le foin sacré qui pousse au-dessus des aïeux !
Dans un coin retiré de l'humble cimetière,
Un feu, le soir venu, s'élève avec mystère.
Les villageois bientôt arrivent chapeau bas.
On prie, on se regarde, on ne se parle pas,
Mais l'on semble écouter : dans l'ombre et le silence,
Le mystique brasier parle avec éloquence.
Ils viennent des tombeaux, ces foins longtemps discrets,
Et la tombe chrétienne a de si doux secrets !
Chaque brin qui pétille ou se tord dans la flamme
Semble rire ou pleurer comme ferait une âme.
Il semble que ce soir, sur les ailes du feu,
Les amis disparus montent vers le ciel bleu.
C'est pour nous consoler par ces aimables rêves,
Doux brasier, que dans l'air tu brilles et t'élèves !

Voilà pourquoi surtout, doré de ton reflet,
Le vieux prêtre te fait flamber avec respect.
Il sait que ce qui brûle est sorti d'une terre
Fécondée avant tout par l'Église en prière.
Ces foins perdus, poussés sur le champ de la mort,
Ces rosiers, ces glaïeuls, cette ronce qui mord,
Ont germé dans un sol imprégné d'eau bénite
Et sont purs comme sont les cheveux d'un lévite.
Le pasteur veut qu'ici, dans le calme et l'amour,
Les cendres du bûcher restent jusqu'au grand jour !
Car tout ce qui nourrit cette flamme sereine
A poussé dans un sol fait de poussière humaine.
Cette moisson de deuil, ces foins, ces arbrisseaux,
Tout cela prit racine au sein des noirs tombeaux.
Aux jours les plus dorés de l'été, quand la brise
Passait sur cet enclos comme une hymne d'église,
Elle semblait tout bas, en frôlant le gazon,
Dire un *De profundis* qui donnait le frisson.
Et quand le vent, la nuit, secouait la crinière
Des vieux saules, des ifs, de la haute bruyère,
Le passant s'arrêtait, collait l'oreille au mur,
Et disait : « Les défunts parlent ce soir, bien sûr ! »
Dans cet enclos fermé, les enfants du village
Ne cueillaient ni les fleurs, ni la mûre sauvage :
Seuls, dans ces doux gazons, les oiseaux du bon Dieu
Becquetaient sans clameurs les fraises du saint lieu.
Et le bedeau lui-même (un brave chrétien, certes !)
Avait fauché ce pré la tête découverte.

Frères ! le feu se meurt : gardons comme un trésor
Le doux enseignement qui s'en dégage encor :
C'est que la sainte Église, oubliant leurs misères,
Honore ses enfants jusque dans leurs poussières !

(*Au foyer de mon presbytère*)

# Remi Tremblay

**(1847- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — *En vers :* Caprices poétiques et Chansons satiriques (*1883*); — Coups d'ailes et Coups de bec (*1888*); — Boutades et Rêveries (*Fall-River, 1893*); — Vers l'Idéal (*Ottawa, La Compagnie d'Imprimerie Commerciale, 1912*). — *En prose :* Un Revenant, *roman* (*1884*).

*Parmi les nombreux journaux auxquels M. Tremblay a collaboré, citons seulement :* la Minerve *(1877, 1878 et 1881); — les* Laurentides *de Saint-Lin (1877); — la* Gazette de Joliette *(1877); —* Le Courrier de Montréal *(1879, 1882 et 1883); — le* Nouveau-Monde *(1881); — le* Canard *(1881); — la* Presse *(1884); — l'*Indépendant, *de Fall-River (1885 et 1893); — la* Justice *de Québec (1888); — la* Patrie *(1889 et 1892); — l'*Opinion Publique *de Worcester (1894-95).*

*Outre tous les articles qu'il a fournis aux journaux en collaboration régulière, M. Remi Tremblay a donné beaucoup d'études sur différents sujets, notamment trois séries d'impressions de voyages publiées respectivement dans la* Presse *(1889-90), le* Canada *(1905) et la* Justice *d'Ottawa (1912).*

*M. Remi Tremblay naquit à Saint-Barnabé (comté de Saint-Hyacinthe), le 2 avril 1847. Il n'avait que douze ans (1859) lorsque sa famille, emportée comme tant d'autres par la vague d'émigration qui passait à ce moment sur le Bas-Canada, l'emmena vivre à Woonsocket, dans le Rhode-Island. Quatre ans plus tard, âgé de seize ans à peine, nous le retrouverons soldat dans l'armée nordiste, avec laquelle il fera toute la campagne du Potomac (1864). Revenu au Canada après la guerre pour y prendre un brevet à l'Ecole militaire, il fera encore, en 1866, toute la campagne contre les Féniens.*

*Sans renoncer complètement au métier militaire (en 1876, il était nommé capitaine au 53e bataillon), M. Remi Tremblay, à dater de cette époque, s'est adonné plutôt aux arts de la paix. C'est ainsi qu'il fit tour à tour du commerce, de l'agriculture, de l'enseignement — et surtout du journalisme. Cette carrière-ci, de fait, devait l'absorber presque uniquement pendant près de vingt ans (à dater de 1877). Quand il y renonça enfin, ce fut pour devenir traducteur français à la Chambre des Communes (1896), position qu'il occupe encore aujourd'hui.*

*« ... Autodidacte infatigable, n'ayant reçu comme base d'études qu'une excellente instruction élémentaire, il (M. Tremblay) a constamment travaillé à élargir le cercle de ses connaissances et il emploie encore à étudier tous les loisirs que lui laissent ses fonctions de traducteur. Il a étudié le latin avec le curé de Stoke. Il a appris sans professeur, suffisamment pour les traduire avec facilité, le portugais, l'espagnol, l'italien, l'allemand et l'espéranto. Il étudie maintenant l'hébreu et ne désespère pas d'apprendre un jour le sanscrit. »* (ALEXANDRE BELISLE, Histoire de la Presse franco-américaine, *Worcester, 1911*)

---

## *LA SESSION FÉDÉRALE*

Air : *Versez donc, mes amis, versez.*

Députés, le gouvernement
A grand besoin de vos lumières.
Il convoque le parlement
Qui s'assemble près des Chaudières.

Partez donc, chers élus, partez,
Plantez là vos autres affaires,
Partez donc, chers élus, partez,
Rassemblez-vous et discutez.

Parbleu ! c'est un triste pays
Qu'un pays où le mandataire
Ne parle pas sur le maïs,
Le sucre et les pommes de terre.
Parlez donc, discoureurs, parlez,
Vous est-il permis de vous taire ?
Parlez donc, discoureurs, parlez,
Un peu moins, si vous le voulez.

Rouges, dites sur tous les tons
Que les Bleus sont des mercenaires :
Ils vous traiteront d'avortons,
D'incapables, de doctrinaires.
Luttez donc, grands joûteurs, luttez,
Épuisez les vocabulaires
Luttez donc, grands joûteurs, luttez,
A bon droit vous vous emportez.

Allez-y, piquez-vous au jeu,
Prodiguez les calinotades.
Si vos chefs vous mènent au feu,
Défendez bien leurs incartades.
Votez donc, partisans, votez
En dépit des rodomontades,
Votez donc, partisans, votez
Contre ceux que vous combattez.

Il faudra que le Gouverneur
De ses durs travaux se délasse :
A ses bals, vous aurez l'honneur
D'être invités. Avec audace,
Dansez donc, vieux barbons, dansez :
*Il faut que jeunesse se passe*,
Dansez donc, vieux barbons, dansez,
Pouvez-vous sautiller assez ?

(*Coups d'ailes et coups de bec*)

## *LE POÈTE ET LES DEUX CRITIQUES*

(Fable)

Certain rimailleur famélique,
Sur son Pégase ayant longtemps trotté,
Se reposait après avoir chanté
Les empereurs, les rois, la République,
Les jeux, les ris, l'amour, la liberté —
Vastes champs où plus d'un âne a brouté.

Dans un pays atteint de fièvre politique,
On ne lit pas les vers : on les critique
Sans trop savoir pourquoi.
Notre homme dit : « Ma foi,
Avant que ma Muse agonise,
En attendant que la postérité
Me statufie ou me panthéonise,
Je veux savoir un peu si mon livre est goûté. »

Aussitôt le rimeur se rend chez un intime
Et, sans pitié pour sa victime,
Il lui lit les écrits qu'il a le mieux troussés.
L'autre dit : « Ce sont là sujets bien ressassés.
Si tu veux réussir, il faudra que tu chantes
Des chansons du pays, allègres ou méchantes,
Quelque chose qui sente à plein nez le terroir. »

Le poète écrivit une pièce à tiroir
Qui sentait trop la plèbe et ne fut pas jouée.

Désireux de s'ouvrir, dans l'ombre, une trouée,
Il consacra sa lyre aux chants régionaux.
On lui dit : « Vos écrits sont fort originaux,
Mais ils sont resserrés dans d'étroites limites.
Qu'importe ce qui bout dans vos vieilles marmites ?
Il faudrait entonner quelque chant magistral
D'un intérêt plus général. »

Dans notre beau pays le poète a beau faire,
Il ne peut contenter tout le monde et son père.

(*Vers l'Idéal*)

## *LES CANADIENS DES VIEUX PAYS*

Loin de notre rive fleurie
Qu'un sang généreux féconda,
Quand vous reverrez la patrie
Chère aux Français du Canada,
Vous direz à Jacques Bonhomme,
Au nez des badauds ébahis,
Que Jean-Baptiste le surnomme
« Le Canadien des Vieux Pays. »

L'idée a bien cinq ou six lustres.
Elle eut pour père un député.
Nous en avons, des plus illustres,
Dont chaque mot est répété.
Je n'invente rien; mais j'admire
Ces cinq mots qui, du cœur jaillis,
Feront rêver, s'ils font sourire,
Les Canadiens des Vieux Pays.

A vos frères, qui sont les nôtres,
Dites que, loin de pactiser
Avec le clan des faux apôtres
Qui voudraient nous défranciser,
Nous résistons comme un seul homme,
Peuple cédé, mais non conquis,
Parlant encor le français comme
Les Canadiens des Vieux Pays.

Dites-leur que l'âme française
Survit près du fleuve géant;
Qu'elle s'épanouit à l'aise
Dans le bassin du Saint-Laurent;
Que nous avons, honneur insigne,
Cent fois par le Destin trahis,
Fait preuve d'un courage digne
Des Canadiens des Vieux Pays.

Nous regretterons votre absence.
Nous voudrions suivre vos pas,
Revoir le beau pays de France
Dont le souvenir ne meurt pas.

A nos séances fraternelles
Vous reviendrez, comme jadis,
Et nous donnerez des nouvelles
Des Canadiens des Vieux Pays.

(*Vers l'Idéal*)

---

# Adolphe Poisson

(1849- )

*BIBLIOGRAPHIE.* — Chants canadiens (*Québec, P.-G. Delisle, 1880*), *épuisé;* — Heures perdues (*Québec, A. Coté, 1894*); — Sous les Pins (*Montréal, Beauchemin, 1902*).

*Né à Gentilly (Nicolet) le 14 mars 1849, vit à Arthabaska depuis l'âge de deux ans. Fit ses études secondaires au Petit Séminaire de Québec. Admis au barreau en 1874, il était la même année nommé receveur de l'enregistrement dans le comté d'Arthabaska. Depuis 1890 il s'est, par intervalles, livré aux affaires, mais sans jamais négliger la poésie, qui fut la passion de toute sa vie. On dit qu'il a encore dans ses cartons la matière de quatre ou cinq volumes, tant en prose qu'en vers, que seule « l'indifférence du public pour les travaux de l'esprit » — comme il dit — l'empêche de livrer aux imprimeurs.*

*« Le nouveau volume de M. Poisson* (Sous les pins) *est frais et gracieux. La grâce, c'est ce qui caractérise surtout à notre avis, le genre du poète d'Arthabaska. Non pas que nous lui refusions l'inspiration et le souffle lyrique... Mais il nous semble que M. Poisson cultive avec une inclination spéciale la poésie intime, qu'il aime à chanter surtout la famille et ses émotions saintes, les joies de l'amitié, la nature et ses aspects. »* (THOMAS CHAPAIS, *dans l'*Événement *du 24 décembre 1902*)

---

## *NOBLESSE ET ROTURE*

Un roi lâche, oubliant nos luttes centenaires,
Un jour laissa tomber de glorieux enfants,
Abandonnés ainsi que de vils mercenaires
Qu'on livre sans remords aux soldats triomphants.

Quand le sang de nos preux féconde l'Amérique
Des bords de l'Orégon aux monts du Labrador,
Ce roi, pour rajeunir sa vieillesse lubrique,
Du sang de ses sujets emplit ses coupes d'or !

Quand le jeu des tambours et le bruit des batailles
Dans nos champs étonnés promènent leurs concerts,
L'orgie épouvantable, enivrant tout Versailles,
Trouble de ses clameurs l'écho du Parc-aux-Cerfs.

Malgré cet abandon, la lutte fut superbe;
Sur l'héroïsme enfin le nombre l'emporta
Et le peuple martyr, moissonné comme l'herbe,
Connut comme le Christ les pleurs du Golgotha !

Alors ceux qui craignaient la verge tyrannique
Des vainqueurs insolents s'enfuirent par milliers;
Alors on vit partir la noblesse héroïque,
Les comtes, les barons et les hauts chevaliers.

On les vit s'embarquer sur les flottes anglaises,
Pour aller loin d'ici redorer leur blason,
Et, fuyant l'ouragan, hôte de nos falaises,
Chercher un ciel plus doux, un moins sombre horizon.

Les malheureux fuyaient les champs pleins de leur gloire;
Fatigués et vaincus, ils voulaient le repos...
La Révolution, méprisant leur histoire
Survint, versa leur sang et dispersa leurs os !

Sur ces rives du moins ils combattaient en braves,
Héros, on les voyait combattre des héros,
Tandis que sans honneur, de l'anarchie esclaves,
Leur tête a rencontré la hache des bourreaux.

Mais lorsqu'ils nous laissaient, ces nobles fils de France,
Pour éviter le joug des Anglais détestés,
Prêts à combattre encor, forts contre la souffrance,
Les humbles, les obscurs vaillamment sont restés.

Nous sommes tous restés, nous fils de la roture,
Pour cultiver ces champs noblement défendus,
Pour donner à nos morts la sainte sépulture
Et recueillir partout nos vieux drapeaux perdus.

Oui, nous sommes restés pour démontrer au monde
Qu'une blessure au cœur peut se cicatriser,
Que notre sang est pur, que le sol qu'il féconde
Peut enfanter des preux sans jamais s'épuiser.

Oui, nous sommes restés, braves entre les braves,
Oui, nous avons subi la morgue du vainqueur,
Et nous avons brisé de puissantes entraves,
Une fois l'arme au bras, toujours l'espoir au cœur.

Nous nous sommes groupés tous autour de nos prêtres,
Ces fidèles gardiens de la foi des aïeux,
Qui savaient affronter nos despotiques maîtres,
La croix sur la poitrine et la paix dans les yeux.

Aussi voilà pourquoi la superbe Angleterre,
Voyant des Canadiens le sang se ranimer,
A voulu laisser croître en paix sur cette terre
Des bras pour la défendre et des cœurs pour l'aimer.

Voilà pourquoi la France à travers les orages
Salue avec orgueil ce rejeton béni,
Et reconnaît enfin sur ces lointains rivages
Le Franc régénéré, le Gaulois rajeuni.

(*Chants canadiens*)

---

## *JACQUES CARTIER*

Marin, grande est ton œuvre et sans tache est ta gloire.
Aussi l'écho puissant d'un siècle qui finit
Aux descendants des preux rappelle ta mémoire
Et, fils d'un grand passé, le présent te bénit.

Pourtant nul marbre ici ne redit ton histoire;
Mon regard cherche en vain ton nom sur le granit.
Rien ne reste de toi sur ce haut promontoire
Où par surprise, un jour, l'aigle anglais fit son nid !

Console-toi, le temps, de sa puissante griffe
Attaquant sans remords le marbre pur, y biffe
Les grands noms qu'y grava le ciseau du sculpteur.

Mais dans nos cœurs tu peux des ans braver l'outrage.
Jusqu'aux bornes du temps, sans souci du naufrage,
Laisse voguer ta nef, ô grand navigateur !

(*Heures perdues*)

# William Chapman

**(1850-1917)**

*BIBLIOGRAPHIE — En vers:* Les Québecquoises *(1876); —* Les Feuilles d'Érable *(1890); —* Les Aspirations, *ouvrage couronné par l'Académie française (Paris, Librairie-Imprimerie Réunies, 1903); —* Les Rayons du Nord, *ouvrage couronné par l'Académie française (Paris,* La Revue des Poètes, *1909); —* Les Fleurs de givre *(Paris,* La Revue des Poètes, *1912). — En prose :* Les mines d'or de la Beauce *(1878); —* Le Lauréat *(1894); —* Les deux copains *(1894) —* Nos immortels *(1896).*

*Chapman est aussi l'auteur d'un ouvrage mi-prose mi-vers :* A propos de la guerre hispano-américaine *(1897).*

OUVRAGE INACHEVÉ, RESTÉ MANUSCRIT. — L'Épopée Canadienne, *poésies.*

*M. Chapman a collaboré à l'*Opinion publique, *à la* Patrie, *à la* Minerve, *à la* Presse, *à la* Revue Canadienne, *à la* Revue Franco-Américaine, *etc., de Montréal; — au* Canadien, *au* Courrier du Canada, *à la* Vérité, *à l'*Événement, *à l'*Avant-Garde, *etc., de Québec; — au* Vieux Corsaire, *de Saint-Malo; — à la* Revue des Poètes, *de Paris; — à la* Revue du Languedoc, *etc.*

*M. William Chapman naquit à Saint-François de Beauce, en 1850, d'un père anglais et d'une mère canadienne-française. Son ancêtre maternel, Simon Lefebvre, sieur Angers, né à Tracey-le-Val, en Picardie, était venu au Canada en qualité de secrétaire particulier du marquis de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France. Bizarrerie du sort, son ancêtre paternel vint au Canada en qualité de secrétaire d'un gouverneur anglais. — sir George Prévost. Le père du poète, George-William Chapman, était négociant. Sa mère, Caroline Angers, fille de François Angers, cultivateur de la Pointe-aux-Trembles, dans le comté de Portneuf, était la sœur de François-Réal Angers, fameux en son temps et en son pays.*

*M. Chapman fit ses études classiques au Collège de Lévis, d'où il passa à l'Université Laval de Québec, s'étant juré d'être avocat. Il le fut en effet, mais de bonne heure jeta la toge aux orties pour se donner tout entier au journalisme et à la littérature.*

*Tour à tour rédacteur à la* Patrie *(1883), puis à la* Minerve *(1884), M. Chapman entrait par la suite dans l'administration provinciale (1890). Nommé, en 1891, secrétaire du cabinet du Procureur général, puis destitué de cette fonction, en 1896, pour participation ouverte aux luttes politiques, on le retrouvera deux ans plus tard libraire à Ottawa (1898). En 1903,* il devenait traducteur au Sénat. Décédé en 1917.

*Le mérite poétique de Chapman, reconnu officiellement en France, a été très contesté au Canada, surtout par la jeune école. Il avait eu lui-même des démêlés retentissants avec son contemporain et rival, Louis Fréchette. Comme celui-ci, il passait pour avoir l'humeur atrabilaire.*

## A LA BRETAGNE

Je n'ai jamais foulé tes falaises hautaines,
Je n'ai pas vu tes pins verser leurs larmes d'or,
Je n'ai pas vu tes nefs balancer leurs antennes;
Pourtant je te chéris, vieux pays de l'Armor.

Je t'aime d'un amour fort comme tes grands chênes,
Vers lesquels bien souvent mon cœur prend son essor.
Car sur nos bords, vois-tu, nous conservons encor
Le sang pur qui toujours gonfle si bien tes veines.

Oui, je t'adore avec tous tes vieux souvenirs,
Tes bruyères, tes joncs, ton granit, tes menhirs,
Ton rivage farouche et peuplé de légendes.

Et lorsque Floréal revient tout embaumer.
Dans la brise de l'est je crois, le soir, humer
Comme un vague parfum qui viendrait de tes landes.

(*Les Aspirations*)

---

## LE LABOUREUR

Derrière deux grands bœufs ou deux lourds percherons
L'homme marche courbé, dans le pré solitaire,
Ses poignets musculeux rivés aux mancherons
De la charrue ouvrant le ventre de la terre.

Au pied d'un coteau vert noyé dans les rayons,
Les yeux toujours fixés sur la glèbe si chère,
Grisé du lourd parfum qu'exale la jachère,
Avec calme et lenteur il trace ses sillons.

Et rêveur quelquefois il ébauche un sourire :
Son oreille déjà croit entendre bruire
Une mer d'épis d'or sous un soleil de feu.

Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange,
Il songe que ses pas sont comptés par un ange
Et que le laboureur collabore avec Dieu.

(*Les Aspirations*)

## NOTRE LANGUE

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois.
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères,
Et, faite pour chanter les gloires d'autrefois,
Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a le charme exquis du timbre des Latins,
Le séduisant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des émaux florentins,
Le diaphane et frais poli des porcelaines.

Elle a les sons moelleux du luth éolien,
Le doux babil du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'azur, l'éclair olympien,
Les soupirs du ramier, l'envergure des aigles.

Elle chante partout pour louer Jéhova,
Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
Elle est la messagère immortelle qui va
Porter de la lumière aux limites du globe.

La première, elle dit le nom de l'Éternel
Sous les bois canadiens noyés dans le mystère.
La première, elle fit monter vers notre ciel
Les hymnes de l'amour, l'élan de la prière.

La première, elle fit tout à coup frissonner
Du grand Meschacébé la forêt infinie,
Et l'arbre du rivage a paru s'incliner
En entendant vibrer cette langue bénie.

Langue de feu, qui luit comme un divin flambeau,
Elle éclaire les arts et guide la science;
Elle jette, en servant le vrai, le bien, le beau,
A l'horizon du siècle une lueur immense.

Un jour, d'âpres marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes,
Et nos mères nous ont bercé sur leurs genoux
Aux vieux refrains dolents des ballades normandes.

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises,
Et, bien que par moments on le crût subjugué,
Il est encore vainqueur sous les couleurs anglaises.

Et nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace.
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer,
Parce qu'il doit durer autant que notre race.

Essayer d'arrêter son élan, c'est vouloir
Empêcher les bourgeons et les roses d'éclore;
Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'abolir les rayons de l'aurore.

Brille donc à jamais sous le regard de Dieu,
O langue des anciens ! Combats et civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise !

(*Les Aspirations*)

# Nérée Beauchemin

**(1850- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Floraisons matutinales, *poésies (Trois-Rivières, 1897).*

EN PRÉPARATION. — Patrie intime, *poésies.*

*M. Nérée Beauchemin naquit à Yamachiche, le 20 février 1850. Ses ancêtres, du côté paternel, venaient de La Rochelle, et, du côté maternel, de La Flèche, en Anjou. (Sa mère était justement une Laflèche.) Médecin de son état, il a toujours pratiqué sa profession dans sa paroisse natale, sans jamais rechercher la notoriété.*

*Plusieurs critiques, tant français que canadiens, ont fait tour à tour l'éloge de ce poète. Citons seulement : M. Albert Sorel, qui a écrit du poème* La Cloche de Louisbourg *que c'était « la perle de l'anthologie canadienne » ; — M. Charles* ab der *Halden (« Nérée Beauchemin, peut-être le plus remarquable artisan de vers qu'il y ait au Canada. . . » ; — M. Auguste Dorchain (« Il n'a publié qu'un livre, —* Floraisons matutinales, *— frais bouquet qu'il semble avoir cueilli dans la rosée pendant ses courses. . . » — « Nérée Beauchemin peut s'élancer plus haut que la grâce, puisqu'il a écrit* La Cloche de Louisbourg, *petit poème qui touche à la grandeur ») ; — M. Olivar Asselin (« C'est le moins barnum de nos poètes canadiens ») ; — M. l'abbé Degagné, du Séminaire de Chicoutimi (« Talent vigoureux et neuf ») ; — Le R. P. Eugène Seers (« Puissance évocatrice servie par une langue neuve, vivante, et parfaitement sûre d'elle-même ») ; — Louis Fréchette (« Nul n'est plus artiste que lui ») ; — enfin M. l'abbé Camille Roy (« Le lyrisme de M. Beauchemin est fort délicat, un peu précieux quelquefois, et révèle une âme sensible »).*

*Citons encore, pour terminer, ce jugement de l'*Encyclopedia Britannica : « Beauchemin shows true poetic genius, a fine sense of rythm and verbal melody, a curiosa felicitas of epithet and phrase, and so sure an eye for local colour that a stranger could choose no better guide to the imaginative life of Canada. » — *Voir également l'*University Magazine *de Toronto, livraison d'avril 1910.*

*Le chef-d'œuvre de M. Nérée Beauchemin est incontestablement cette* Cloche de Louisbourg *que nous donnons ci-après.*

---

## *LA CLOCHE DE LOUISBOURG*

Cette vieille cloche d'église,
Qu'une gloire en larmes encor
Blasonne, brode et fleurdelise,
Rutile à nos yeux comme l'or.

On lit le nom de la marraine,
En traits fleuronnés, sur l'airain,
Un nom de sainte, un nom de reine,
Et puis le prénom du parrain.

C'est une pieuse relique :
On peut la baiser à genoux;
Elle est française et catholique
Comme les cloches de chez nous.

Jadis ses pures sonneries
Ont mené les processions,
Les cortèges, les théories
Des premières communions.

Bien des fois pendant la nuitée,
Par les grands coups du vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pêcheurs en péril.

A présent, le soir, sur les vagues,
Le marin qui rôde par là
Croit ouïr des carillons vagues
Tinter l'*Ave maris stella.*

Elle fut bénite. Elle est ointe.
Souvent, dans l'antique beffroi,
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe
Au canon des vaisseaux du Roy.

Les boulets l'ont égratignée,
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont pour jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estocs.

Oh ! c'était le cœur de la France,
Qui battait à grands coups alors
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords !

O cloche, c'est l'écho sonore
Des sombres âges glorieux
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux !

En nos cœurs tes branles magiques,
Dolents et rêveurs, font vibrer
Des souvenances nostalgiques,
Douces à nous faire pleurer.

(*Floraisons matutinales*)

---

## *FLEURS D'AURORE*

Comme au printemps de l'autre année,
Au mois des fleurs, après les froids,
Par quelque belle matinée,
Nous irons encore sous bois.

Nous y verrons les mêmes choses,
Le même glorieux réveil,
Et les mêmes métamorphoses
De tout ce qui vit au soleil.

Nous y verrons les grands squelettes
Des arbres gris ressusciter,
Et les yeux clos des violettes
A la lumière palpiter.

Sous le clair feuillage vert tendre,
Les tourterelles des buissons,
Ce jour-là, nous feront entendre
Leurs lentes et nobles chansons.

Ensemble nous irons encore
Cueillir dans les prés, au matin,
De ces bouquets couleur d'aurore
Qui fleurent la rose et le thym.

Nous y boirons l'odeur subtile,
Les capiteux aromes blonds
Que, dans l'air tiède et pur, distille
La flore chaude des vallons.

Radieux, secouant le givre
Et les frimas de l'an dernier,
Nos chers espoirs pourront revivre
Au bon vieux soleil printanier.

En attendant que tout renaisse,
Que tout aime et revive un jour,
Laisse nos rêves, ô jeunesse
S'envoler vers tes bois d'amour !

Chère idylle, tes primevères
Éclosent en toute saison;
Elles narguent les froids sévères
Et percent la neige à foison.

Éternel renouveau, tès sèves
Montent même aux cœurs refroidis
Et tes capiteuses fleurs brèves
Nous grisent comme au temps jadis.

Oh ! oui, nous cueillerons encore,
Aussi frais que l'autre matin,
Ces fins bouquets couleur d'aurore
Qui fleurent la rose et le thym.

(*Floraisons matutinales*)

---

# Eudore Evanturel

**(1854-1919)**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Premières poésies, *avec une préface de Joseph Marmette (Québec, Augustin Côté & Cie, 1878).*

*M. Évanturel a collaboré en prose à plusieurs revues et journaux.*

*M. Eudore Évanturel naquit à Québec, au mois de septembre 1854. (Son père, ministre dans le cabinet McDonald-Sicotte, avait joué, sous l'Union, un rôle politique assez important.) Il fit ses études, partie au Petit Séminaire de Québec, et partie sous la direction de précepteurs. Nommé, en 1878, à un emploi au Conseil législatif, sous Napoléon Legendre et Faucher de Saint-Maurice, puis destitué peu de temps après, à la chute du ministère Joly, il partit pour les États-Unis, où il fut pendant deux ans, à Boston, le secrétaire de l'illustre historien Parkman (1878-80). Nous le retrouvons, par la suite, tour à tour rédacteur-propriétaire d'un journal français de Lowell, le* Journal du Commerce; *délégué de la Province de Québec aux archives de Boston, avec mission d'y établir la collation des* Manuscrits relatifs à la Nouvelle-France; *délégué de la Province de Québec aux archives de Washington. Rappelé enfin à Québec en 1887, il fut depuis cette date jusqu'à sa mort, survenue le 16 mai 1919, archiviste à la Secrétairerie provinciale.*

*Après* Premières poésies *(1878), M. Evanturel, pris tout entier par ses chères archives, ne donna que de rares pièces par-ci par-là.*

---

## *SOUVENIR*

Un soir du dernier carnaval,
— Un froid de loup, je me rappelle, —
Nous revenions tous deux du bal,
Bien tard, bien tard, mademoiselle.

Je m'en souviens. O vrai bonheur !
Des airs joués à l'ouverture,
Les battements de votre cœur
Gardaient encore la mesure.

— Si vous m'aimiez ? — Je n'en sais rien.
Toujours est-il que la dernière
Vous songeâtes que votre main
Tenait la mienne prisonnière.

Pourquoi marchions-nous lentement,
Par un de ces froids de Norvège,
Malgré le vent qui par moments
Fouettait nos fronts, malgré la neige ?

C'est que, vois-tu, nous nous aimions
Déjà beaucoup, je me rappelle,
Le soir que seuls nous revenions
Bien tard, bien tard, mademoiselle.

(*Premières poésies*)

## LES CLOCHES DE LA BASILIQUE

J'écoutais dans la paix du soir,
Sous la pâleur du ciel mystique,
Les sons pieux que laissaient choir
Les cloches de la basilique.

Et j'évoquais au loin leur voix,
A la fois grave et triomphale,
Quand elles sonnaient autrefois
Les angélus de cathédrale,

Au temps heureux, trois fois béni,
Où, dès l'aube, souvent ma mère
Me retrouvait au pied du lit,
Agenouillé sous leur prière.

Combien leur appel familier
Charmait alors mon âme éprise,
Lorsque j'allais, jeune écolier,
M'asseoir à l'ombre de l'église,

Et que, captif de leur doux son,
J'attendais que leur voix se taise,
Pour suivre au loin, à l'horizon,
L'écho de leur chanson française !

C'est qu'en ce temps déjà lointain,
Cloches témoins de tant de choses,
Vous me parliez, soir et matin,
D'un long passé d'apothéoses,

Et du regret que vous aviez
D'un temps de gloire et de conquêtes,
Quand, de par le Roy, vous sonniez
Vos carillons des jours de fêtes,

Et que gaiement, sur le rocher,
Au printemps des jours d'espérance,
Vous annonciez du vieux clocher,
Le retour des vaisseaux de France.

(Cité par le *Terroir* de Québec, janvier 1920)

# Ephrem Chouinard

**(1854- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* Un incident au palais de justice de Québec, *poème badin (Québec, Dussault & Proulx, 1907)*; — Petite histoire des grands rois d'Angleterre, *poème humoristique (Québec, Laflamme & Proulx, 1910)*.

*M. Ephrem Chouinard a collaboré à la* Justice, *à l'*Électeur, *à l'*Union libérale, *à la* Semaine commerciale, *à la* Gazette de Québec, *au* Soleil, *etc.*

*M. Éphrem Chouinard est né le 5 avril 1854, à Lévis. En 1868, après des études commerciales et trois années de latin au collège classique de l'endroit, il entra chez Abraham Hamel & Frères, marchands en gros, à Québec. Tour à tour comptable, directeur des achats à l'étranger (fonctions qui lui permirent de faire plusieurs voyages en Europe), puis directeur général, il resta trente-cinq ans à l'emploi de cette maison, qu'il quittait en 1904 pour entrer dans l'administration provinciale du Québec en qualité de sous-directeur de comptabilité.*

*A compter de 1877, M. Chouinard publia dans les journaux, sur des sujets politiques et autres, un grand nombre d'articles, qui furent très remarqués. Il a aussi donné, de temps en temps, des pièces rimées dont plusieurs ont eu du succès.*

*« J'aurais peut-être pu vous dire encore, sans mentir — nous écrivait dernièrement M. Chouinard, — que, dans mon jeune âge, j'ai toujours été très studieux et n'ai guère employé mes loisirs qu'à tâcher de lier connaissance avec les classiques français et surtout anglais; mais à quoi bon? Mon bagage littéraire est si pauvre que ce serait, ma foi, rabaisser mes moyens que d'en faire le rapprochement avec le résultat de mes efforts. » M. Chouinard est trop modeste : son bagage littéraire est mince peut-être de volume, mais à coup sûr il n'est pas si pauvre que notre auteur semble se l'imaginer. On en jugera par la charmante fantaisie que nous reproduisons ci-après.*

---

## *MES SOIXANTE ANS*

(1913)

Dans quelques mois j'aurai mes soixante ans...
Mais de ce fait à quoi bon vous instruire?
Mes cheveux blancs sont là pour vous le dire :
Dans quelques mois j'aurai mes soixante ans.
Vouloir nier, bah ! vous ferait sourire,
Sans effacer un seul jour de mon « temps »...
Dans quelques mois j'aurai mes soixante ans.
Mais de ce fait à quoi bon vous instruire ?

Comment j'ai fait pour en arriver là ?...
De vous conter je ne puis entreprendre
Ni ne voudrais, franchement, vous apprendre
Comment j'ai fait pour en arriver là.
Cette chanson, très difficile à rendre,
Nécessitant de subtils tralala,
Comment j'ai fait pour en arriver là
De vous conter je ne puis entreprendre.

De jours heureux j'eus sans doute ma part
Comme chacun, et n'ai guère à me plaindre;
Et puis, d'ailleurs, — je vous le dis sans feindre, —
De jours heureux j'eus sans doute ma part.
Que j'en eus moins que d'autres, c'est à craindre,
Mais l'ignorer est le comble de l'art ;
De jours heureux j'eus sans doute ma part
Comme chacun, et n'ai guère à me plaindre.

Si quelquefois j'ai ri de mes amis,
Bien plus souvent ai-je ri de moi-même;
Mais c'est toujours avec plaisir extrême
Si quelquefois j'ai ri de mes amis.
Ceci, du moins, conjure tout blasphème,
Et mon péché doit [illegible] m'être remis:
Si quelquefois j'ai ri de mes amis,
Bien plus souvent ai-je ri de moi-même.

Sans doute aussi faut-il parfois pleurer;
Car à quoi bon si jamais l'on ne pleure ?...
Pour chaque ris qui notre lèvre effleure,
Sans doute aussi faut-il parfois pleurer.
Hélas ! pour moi l'un et l'autre eut son heure...
Mais — sur ce point n'allez pas vous leurrer ! —
Sans doute aussi faut-il parfois pleurer,
Car à quoi bon si jamais l'on ne pleure ?

Ai-je dansé ?... N'ai-je jamais chanté ?...
Je ne sais pas; peut-être bien, en rêve,
Avec quelque ombre ou sylphe sur la grève
Ai-je dansé, parfois ai-je chanté.
Dès qu'il m'en vient un souvenir, il crève,
Et je me dis, le cœur désenchanté :
Ai-je dansé ?... N'ai-je jamais chanté ?...
Je ne sais pas; peut-être bien, en rêve.

Mais j'ai toujours filé mes soixante ans,
Et cela seul semble un bel avantage.
Je n'ai bâti ni Rome ni Carthage,
Mais... j'ai toujours filé mes soixante ans.
De moi peut-on exiger davantage?
Je n'ai rien fait, c'est vrai, pendant ce temps;
Mais j'ai toujours filé mes soixante ans,
Et cela seul semble un bel avantage.

# Jean-Baptiste Caouette

(**1854** )

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* Les Voix intimes *(Québec, Demers & Frère, 1892). — En prose :* Le Vieux Muet, *roman (Québec, Imprimerie du Soleil, 1901).*

*M. J.-B. Caouette est né à Québec, le 29 juillet 1854. Il étudia dans sa jeunesse au Petit Séminaire de Québec, puis sous des précepteurs. Il a fait du journalisme et a participé activement à tous les mouvements patriotiques qui ont pris naissance à Québec depuis une trentaine d'années. Quand la Société Saint-Jean-Baptiste de cette ville célébra ses noces d'or, en 1892, avec l'éclat que nous savons, M. Caouette en était le président général. C'est lui qui fut le promoteur du superbe monument érigé à la mémoire de Samuel de Champlain, sur la terrasse Dufferin.*

*Depuis un grand nombre d'années M. Caouette est fonctionnaire. Il a été sous-directeur puis inspecteur en chef de la poste à Québec. En 1911, ayant pris sa retraite, il posa sa candidature à la députation fédérale dans le comté de Québec, à la demande de M. Laurier; il ne fut défait que par une quarantaine de voix. Peu apte à la vie publique, il n'a pas pleuré sur sa défaite. Il est maintenant conservateur des archives judiciaires à Québec. Il consacre tous ses loisirs à la littérature. Il est comme le poète officiel de toutes les grandes fêtes québecquoises. Il est lauréat de l'Académie des Muses Santones, de Rouen (France).*

*M. Caouette épousa, en 1884, Mademoiselle Marie-Delphine, sœur de S. G. Mgr Mathieu, évêque de Regina.*

## *LA VIEILLE HORLOGE*

J'ai soixante ans, et quand je vins au monde,
L'horloge avait plus d'un siècle, je crois,
Et cependant, sous la lumière blonde,
Elle paraît jeune comme autrefois.

Le temps sur elle a fait œuvre gentille
En polissant sa boîte au teint marron,
Et le cadran plus que jamais scintille,
Sans laisser voir de rides sur son front.

Son timbre d'or, que chaque heure fait vivre,
Module encore un son pur et puissant,
Et le tic tac du balancier de cuivre
Bat la mesure avec un art charmant.

Comme une reine, elle trône et domine.
Coquette un peu, mais digne et de bon ton.
Elle a souci de sa noble origine,
Car elle vient du vieux pays breton.

A mon foyer, son intime présence
Charme à la fois et notre âme et nos yeux:
Dans sa voix vibre un accent de la France,
Et notre cœur en tressaille, joyeux.

Dans la famille, elle est un héritage
Que l'on reçoit toujours avec bonheur,
Tel un symbole, auquel on rend hommage,
De jours lointains discret évocateur.

Oh ! que de fois elle a vibré, l'horloge,
Depuis le temps qu'elle orne mon logis !...
Quand du regard, pensif, je l'interroge,
Je crois ouïr ces mots que je traduis :

« Avec bonheur j'ai chanté la naissance
« De chaque enfant que le ciel vous donna,
« Et j'ai sonné le glas de la souffrance
« Lorsque la mort dans vos rangs moissonna...

« Tous les matins, à l'heure convenable,
« Je vous appelle au labeur âpre ou doux.
« Trois fois le jour, je vous rassemble à table
« Pour savourer le bon pain de chez nous.

« Et chaque soir, sous la lampe qui brille,
« Je vous convoque aux pieds du Roi des cieux,
« Pour le prier de bénir la famille
« Et d'exaucer sa demande et ses vœux.

« Puis le dimanche, avec l'airain qui chante,
« J'aime à remplir mon rôle de sonneur;
« Je vous redis la parole touchante :
« Allez au temple adorer le Seigneur !

« Je suis la voix qui soupire ou qui pleure
« En harmonie avec vos sentiments.
« C'est moi, la nuit, qui veille en la demeure :
« Dormez en paix; oubliez les tourments... »

* * *

O vieille horloge, aimable conseillère,
Dont le langage est fait pour nous ravir,
Et qui nous montre, en ce lieu de misère,
L'art de bien vivre et l'art de bien mourir !

Merci ! merci !... Vénérable relique,
Je veux te voir jusqu'à mon dernier jour !
Et d'ici là, que ta voix angélique
Chante la foi, l'espérance et l'amour !

---

# Prendergast, James

**(1858- )**

*A publié, en 1881, dans les* Nouvelles Soirées Canadiennes, *un long poème intitulé* Soir d'automne, *dans lequel, à l'exemple de Musset, il fait discourir le Poète et la Muse.*

*James-Émile-Pierre Prendergast naquit en 1858, à Québec. Étudia au Petit Séminaire puis à la Faculté de Droit de Québec. Reçu avocat en 1881, il allait peu après s'établir dans le Manitoba, alors récemment ouvert à la colonisation. Il représenta tour à tour à l'Assemblée législative de cette province La Vérendrye (1885-88), Woodlands (1889) et Saint-Boniface (1892-96). Secrétaire de la province en 1889, dans le cabinet Greenway. Juge au Banc du Roi ou Cour d'Appel du Manitoba depuis 1910, après avoir été juge de comté à Winnipeg de 1897 à 1902 et juge à la Cour Suprême des Territoires du Nord-Ouest en 1902.*

*D'éducation française, M Prendergast arriva sur la scène politique manitobaine au moment où le français subissait de ce côté les premiers assauts de politiciens ignorants et brutaux comme il en pullule dans les nouvelles sociétés anglo-saxonnes. Quand il fut élevé à la magistrature en 1897, il était profondément dégoûté de ses co-partisans, notamment du nommé Greenway. Lui qui avait pratiqué le droit, comme la politi-*

*que, sans passion, pour ne pas dire sans vocation, il remplit ses fonctions judiciaires avec une probité et une compétence auxquelles tous s'accordent à rendre hommage. Il consacre ses loisirs aux lettres. Nous le citons ici à cause des grandes espérances qu'il donna aux lettres canadiennes dans sa jeunesse.*

---

## *TEMPÊTE*

(1882)

Noir démon de la nuit, ô Tempête, je t'aime !
Ta voix stridente et forte en mon cœur vient vibrer.
Ton effort orageux me révèle à moi-même,
Je respire ton souffle et me prends à pleurer.

Emporte-moi bien loin dans les vents et la brume.
Ce front triste et brûlant, peux-tu le rafraîchir ?
Fais tomber dans mon cœur tes torrents, ton écume,
Et, dis-moi, peux-tu le remplir ?

Escalade des monts l'inabordable crête;
Donne, comme à la mer, des vagues au glacier;
Ravage, emporte, brise, et que rien ne t'arrête !
Mais lorsque tout s'abat sous ton souffle, ô Tempête,
Ah ! ne crois pas pouvoir me briser tout entier.

Toi qui veux le néant, que peux-tu sur mon âme ?
Quand tes eaux ont rempli les ravines d'horreur,
Tes torrents sauraient-ils éteindre cette flamme
Qu'avec la vie un jour m'insuffla le Seigneur ?

Si je suis ton jouet, je suis aussi ton maître.
Tes vents s'apaiseront : moi, je ne peux mourir.
Tu peux bien me briser, tu ne détruis pas l'être;
Ton effort impuissant m'apprend à me connaître,
Tu ne peux pas m'anéantir!

Puis au delà de la tourmente
Les cieux sont toujours étoilés.
Plus haut que ta rage impuissante
Mon âme plane triomphante:
Mugissez, aquilons, soufflez !

# L'Abbé Alfred Tremblay

**(1861- )**

*Toutes les œuvres poétiques de M. l'abbé Tremblay ont paru, sous le pseudonyme de « Derfla », dans l'*Oiseau-Mouche *et l'*Alma Mater *deux petits journaux publiés aux Petit et Grand Séminaire de Chicoutimi, et dans le* Terroir *de Québec.*

*M. l'abbé Alfred Tremblay est né à la Baie des Ha-Ha, dans la région de Chicoutimi, aux alentours de 1861, d'une famille d'habitants. Après avoir étudié au Petit et au Grand Séminaire de Chicoutimi, il passa quatre ans au Collège Canadien de Rome. Il enseigne la théologie à Chicoutimi. Il cultive la poésie par passe-temps. La pièce que nous publions de lui a paru en 1920 dans le* Terroir *de Québec. Le directeur de cette revue, M. Damase Potvin, n'a pas hésité à dire : « Dans notre humble opinion et sans exagération, c'est la plus belle, la plus émotionnante qui ait encore été écrite dans notre Canada français.» M. Potvin est lui-même originaire de Chicoutimi.*

---

## *LE LAC*

(1920)

Il est un lac, au flanc des hautes Laurentides,
Qui m'a bercé souvent sur ses ondes limpides
Et qu'avant de mourir je voudrais bien revoir.
Dans sa coupe profonde où dorment des abîmes :
Aux flots harmonieux que lui versent les cimes
J'ai trop mêlé mon âme, hélas ! sans le savoir.

Combien de fois,pour voir plus belle mon image,
Sur son chaste miroir j'ai penché mon visage
Dont il faisait un astre au milieu du ciel pur !
Que de fois, quand l'amour m'infusait ses ivresses,
D'un gracieux élan provoquant mes caresses,
Il m'a baisé la main de sa lèvre d'azur !

Quand sur ses fraîches eaux tombait la nuit sereine,
J'aspirais longuement sa bienfaisante haleine,
M'apportant les parfums des bois mystérieux:
Et, tandis que la nuit épaississait ses voiles,
Je regardais en lui, tour à tour, les étoiles
Des constellations ressusciter les feux.

Il me souvient d'un soir d'indicible fortune,
Où dans son pur cristal, souriante, la lune
Jetait à pleins rayons sa lumière d'argent;
J'étais là, haletant, sentant brûler mon âme,
Toujours inassouvi de ce rêve de flamme
Qu'on devait m'envier du fond du firmament.

Certains jours, tout était divinement sonore.
Ces jours-là, sur les flots je devançais l'aurore,
Pêchant la truite rouge, agaçant les échos;
Et le soir, affamé de rythme et d'harmonie,
Invoquant en mon cœur la musique infinie,
J'allais, courant, m'asseoir au milieu des roseaux.

Toute chose aussitôt devinant mon délire,
Avec les monts, les bois, les oiseaux et ma lyre,
J'organisais soudain pour moi seul un concert;
Et jamais aucun roi, pour fêter sa naissance,
Ne put goûter chez lui la pure jouissance
Dont je me délectais, au fond de mon désert.

Parfois, tout doucement, sur la scène liquide
Se glissait le huard, virtuose splendide,
Que tous les alentours s'empressaient d'applaudir;
Des légions d'échos étaient à son service,
Et longtemps dans la nuit, au gré de son caprice,
Il les faisait chanter, rire aux éclats, gémir.

O mon lac ! quand l'hiver au foyer nous confine,
Il m'a toujours semblé porter sur ma poitrine
Le lourd manteau glacé qui t'impose sa loi;
Et sitôt de l'été la brise revenue,
Avec autant d'ardeur que l'aigle vers la nue,
Pour te revoir enfin je m'élançais vers toi.

Mais maintenant, hélas ! sans que ce soit ta faute,
Je trouve, à chaque fois, la montagne plus haute
Qui dans son noble flanc a caché ta beauté;
Et déjà j'entrevois que l'année est prochaine,
Où je ne pourrai plus dominer cette plaine
Que des hauteurs du rêve, ou de l'éternité.

# Gonzalve Desaulniers

(1863- )

*BIBLIOGRAPHIE. — Poésies diverses, parues dans les journaux.* — Pour la France, *poème patriotique (édition de luxe, 10 pages de 9 pouces x 6, Montréal, 1918).*

EN PRÉPARATION. — Le Golfe, *poème descriptif.*

*M. Desaulniers a aussi collaboré en prose à plusieurs journaux et revues.*

*M. Gonzalve Desaulniers naquit à Saint-Guillaume d'Upton, le 24 juin 1863, d'une vieille famille qui pendant longtemps identifia son nom avec l'histoire de la vallée du Saint-Maurice. De sa profession avocat, il a fait ses études secondaires chez les Jésuites, à Montréal, et ses études de droit à l'Université Laval. Joua dans sa jeunesse un rôle politique actif comme propriétaire et rédacteur du* National, *de Montréal, auquel collaboraient les jeunes libéraux canadiens-français dits avancés. Cette feuille, fondée en 1889, vécut sept années. Tenu à l'écart par les partis à cause de ses vues politiques, M. Desaulniers a depuis une trentaine d'années consacré presque uniquement à la littérature les loisirs que lui laisse une pratique professionnelle très active. Élu président du Cercle montréalais de l'Alliance française en 1909, il a été depuis réélu chaque année à ces fonctions, qu'il remplit avec une compétence et un tact parfaits. Il a été pendant deux ans président du Club Saint-Denis, un des principaux cercles mondains de Montréal. Au barreau, il s'est fait une spécialité des affaires de presse comme avocat des idées libérales.*

*Dans la* Revue des Deux-Mondes, *M. Gustave Lanson a dit beaucoup de bien du poème* Pour la France, *écrit « à la mémoire de nos morts ».*

---

## *LA FILLE DES BOIS*

(1892)

Et son cœur fut pris par un guerrier blanc !
Quand la bise mord le bouleau tremblant,
Quand la forêt mue,
La fille des bois, dans les grands sentiers
Toute seule, va, de longs jours entiers,
Par son rêve émue.

Ce fut dans la plaine, au ciel attiédi,
Quand la flambe d'or descend du midi,
Que lui vint ce rêve.
Près de son ruisseau le guerrier passa,
Et de loin son œil longtemps caressa
Ses pas sur la grève.

Que lui donna-t-elle, au guerrier vaillant ?
Les bois pleins de bruits, le flot babillant,
Pourraient nous le dire;
Mais le doux secret lui sera gardé,
Car les bois aux flots ont recommandé
De ne pas médire.

Des bruissements d'aile et de chansons
Se sont envolés, rieurs, des buissons
Dont l'âme voltige;
Et comme le daim, las de s'abrevoir,
Le guerrier s'en fut, sans souci d'avoir
Coupé cette tige.

Les mois et les ans ont passé depuis,
Et la fleur des bois qui n'a plus d'appuis,
Dont l'avenir sombre,
Sourit aux oiseaux, dans l'attente encor
De la vision qui manque au décor
De sa forêt sombre.

Dans les matins blonds, dans les soirs tombés,
Dans le vent qui fait les joncs recourbés
Et l'arbre farouche,
On la voit pensive au bord des chemins,
Et le lendemain sur les lendemains
Lentement se couche.

De décembre morne à juin triomphant,
Quand la sève monte ou l'écorce fend
Au souffle du pôle,
Elle dit sa peine aux grands horizons
Et marche, oubliant bouvreuils ou bisons,
Son arc sur l'épaule.

Et pourtant, plus d'un chasseur donnerait
Ses plus belles peaux d'élan sans regret
Pour un baiser d'elle.
Mais la fière enfant, toute à son passé,
Au vieux souvenir jamais effacé
Veut rester fidèle.

Car son cœur fut pris par un guerrier blanc !
Quand la bise mord le bouleau tremblant,
Quand la forêt mue,
La fille des bois, dans les grands sentiers
Toute seule, va, de longs jours entiers,
Par son rêve émue.

---

## *DANS LE GOLFE*

(1901)

(*Fragment*)

Je lui dis : « Descendons sur la grève, le vent,
Dont le golfe apaisé s'effarouche souvent,
Ce soir nous vient du large avec des voix plus douces
Que les chuchotements des ruisseaux sur les mousses.
Viens ! l'horizon là-bas se pare de reflets
Versés, par le soleil qui meurt, sur les galets.
Une heure, une heure encore, et la nuit qui charroie
Les astres accrochés à sa blanche courroie
De nouveau confondra sous nos yeux l'infini
Du bleu du ciel avec l'or du sable jauni. »

Et tous les deux, la main dans la main, nous allâmes
Écouter la chanson caressante des lames.

Le flot montait, couvrant les récifs, enlaçant
De ses varechs le pied des falaises, poussant
Dans son ascension très lente les gabares
Dont les flancs endormis roulaient sur leurs amarres;
Les côtes peu à peu s'effaçaient comme si,
Affluant vers les bords du golfe rétréci,
Lasse d'avoir depuis l'aurore autour du globe
Ourlé sur tous les caps les pans verts de sa robe,
Sur nos plages sans fin que son poids fait gémir,
La mer, la vaste mer, s'allongeait pour dormir.

Nous nous assîmes sur la berge, l'âme prise
Par les clartés, par les senteurs et par la brise.
Les alanguissements du flot passaient en nous.
Une lueur de rêve au fond de ses yeux doux
Tremblait et la faisait muette, et ses paupières
Par instants s'abaissaient sous le jeu des lumières.
Tant de calme venu des monts silencieux,
Des îles, des rochers, des forêts et des cieux,
L'enveloppait; tant de paix sereine et profonde
Tombait du firmament, — comme d'une rotonde,
Quand le jour dans les ors des verrières se fond,
Tombe un rayonnement mélancolique et blond, —
Que cédant au frisson mystérieux des choses,
Mêlant ses cheveux noirs aux ambiances roses,
Elle pencha son front sur mon épaule. Au loin,
De son dos velouté, quelque énorme marsouin,
Rayant d'un trait d'argent la ligne grise et bleue,
Éclaboussait l'azur du revers de sa queue
Puis replongeait dans les tranquilles profondeurs.
Les goémons grisaient de leurs âcres odeurs
L'air tiède qu'embrumait déjà la nuit prochaine
Effleurant les sommets de son aile incertaine.
Plus loin encor, vers les horizons reculés
Où vont éperdûment les flots immaculés,
Les mourantes blancheurs se fondaient, et si drues
Maintenant, que notre œil, dans les ombres accrues,
Ne pouvait distinguer sur le grand gouffre amer
L'aile des goélands des trois mâts d'un steamer.

Plus loin, plus loin toujours, c'était l'espace immense
Où l'océan finit lorsque le ciel commence.

Alors, ses yeux ravis s'en furent au-delà
Des lourds escarpements de la nue, et voilà
Que tout-à-coup. l'oreille ouverte aux rythmes vagues,
J'entendis que chantaient tout près de moi les vagues.
Chacune me jetait en déferlant son mot
Dans ce colloque étroit de la terre et du flot.

Oh ! qui pourra jamais en traits ineffaçables,
Sur la page mouvante et fragile des sables
Fixer les rimes d'or du poème éternel
Que dit le vent, qu'écrit la mer, que fait le ciel !

Toutes les voix du golfe un moment revenues,
Celle qui sort des rocs ou qui descend des nues,
Celle qui passe, au gré des matins et des soirs,
Sur les flots bleus, sur les flots gris, sur les flots noirs,
Dont les inflexions sonores ou voilées
Font les esprits sereins ou les âmes troublées;
La voix qui glisse au ras des ondes doucement,
Ou qui galope au bout des voiles brusquement,
Sur les mers en délire ou les mers en ivresse;
Celle qui gronde ainsi que celle qui caresse;
La voix qui vient du fond des temps irrésolus,
Faite de tous les bruits des siècles révolus;
Toutes, toutes courant sur l'énorme estuaire,
Dans le fléchissement du jour crépusculaire,
Comme des sons de lyre éclatèrent.
Longtemps
Je les ouïs chanter dans les échos flottants...

---

## *LES MOUETTES*

(1914)

Mouettes, qui liez la grâce de vos ailes,
Lorsque la nuit descend, à la courbe des flots;
Mouettes, que les mers, quand vous courez vers elles,
Jettent comme un espoir à tous les matelots;

Mouettes, qui semblez des petites croix blanches;
Qui palpitez au bout des vagues follement
Et qui, dans les embruns roulés en avalanches.
Tombez et retombez sans cesse, éperdûment;

Mouettes, qui ce soir, du haut de nos falaises,
Découpant sur le ciel un nimbe éblouissant,
Lancez vos cris joyeux aux flottilles anglaises
Comme si vous vouliez les bénir en passant;

O mouettes, venez de partout plus légères,
Venez du nord, venez du midi, bercez-vous
Sur la côte normande où vont pleurer les mères,
Sur la plaine d'Alsace où meurent les époux...

Survolez, survolez les frontières anciennes,
Car nous sentons déjà vos ailes nous porter
Sur les rives du Rhin, où viennent se heurter
Les mouettes de France aux cigognes prussiennes.

---

# Joseph-Hormisdas Roy

**(1865- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Voix étranges (*Lowell, Imprimerie de l'Étoile, 1902*).

EN MANUSCRIT. — *Trois volumes de vers :* Au fil de la vie. — Silles. — En vieillissant.

*M. J.-H. Roy, à qui nous avions demandé des notes biographiques pour ce recueil, a bien voulu nous écrire les quelques lignes suivantes, qui suffiraient à elles seules à prouver, s'il en était besoin, qu'il est encore de par le monde des poètes modestes :*

*« Vous me demandez des notes biographiques : rien ne ressemble plus à ma vie que la vie de Monsieur Tout-le-Monde. Ma date de naissance : 10 mars 1865. Enfance pauvre et assez misérable, chez des parents* habitants *rien moins qu'à l'aise, dans la pourtant florissante paroisse de Dorval. Mis au collège, bien malgré moi, à l'âge de onze ans, je fis, au Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, des études à la diable et tronquées. Je menai, pendant les cinq ans qui suivirent, une vie plus que triste... C'est alors que, me ressaisissant, je songeai à adopter une profession libérale à défaut d'un métier, qui m'aurait probablement mieux convenu... Entré à l'Université de Montréal en 1890, j'y recevais en 1893 mon diplôme de docteur en médecine, après trois années d'un travail très ardu. (J'avais en effet, en ce temps-là, outre l'effort intellectuel, à pourvoir au* matériel *de mes trois repas par jour, et ce n'était pas toujours drôle ! Je m'en rapporterais volontiers là-dessus à mon compagnon de disette de ce temps-là, Lapalisse, qui avait coutume de dire, dans son langage bien à lui : « Heureusement que nous ne pouvons pas prendre moins qu'un repas par jour ! » Le pauvre garçon est mort depuis, non d'indigestion, je le présume. Quel joyeux compagnon d'infortune ! Que la terre lui soit aussi légère qu'était alors notre bourse !... ) En 1894, je transportais mon mince bagage à Lowell, dans le Massachusetts, où j'ai toujours vécu depuis, menant une vie sans relief, plate et routinière comme une journée de facteur. Mammon — pour parler comme l'Écriture — m'a toujours gardé rigueur, ce qui ne m'empêche pas de m'appliquer de mon mieux, avec mon excellente femme, à élever les neuf enfants qui rayonnent autour de notre table...*

*« Outre* Voix étranges, *qui est le fruit de ma jeunesse, j'ai en manuscrit trois volumes :* Au fil de la vie, — Silles, — En vieillissant, — *dont j'ai toujours remis la publication faute de ressources, et aussi par*

*crainte de leur peu de valeur.* Au fil de la vie, *continuation de* Voix étranges, *contient des poèmes écrits peu après la publication de ce volume et sur le même thème.* Silles *renferme deux cent cinquante sonnets à l'allure satirique, à la vérité peu mordante.* En vieillissant *laisse voir une muse plus assagie, ou qui se croit telle. Je crains bien que cela n'est qu'illusion, et qu'en réalité ce sont ses ailes qui s'écourtent* »

*Plusieurs critiques ont fait des vers de M. Roy les plus grands éloges. Citons seulement quelques témoignages pris au hasard :*

*« Montréal, 28 octobre 1902. — Je viens de parcourir avec plaisir et souvent avec émotion vos* Voix étranges. *Vous êtes un vrai poète, puisqu'à vous lire on ressent la tristesse qui a coulé de vous en vos poésies... Vos vers sont vraiment l'expression de votre être intime : on le sent. »* (ALBERT LOZEAU)

*« Le volume que M. Roy vient de livrer à la publicité et qu'il a intitulé* Voix étranges *s'élève beaucoup au-dessus de l'effort ordinaire d'un débutant. Il révèle une grande intensité d'impression, une vision très personnelle des choses, et — ce qui est encore plus rare — un instinct artistique qui s'écarte à la fois des banalités poncives et d'un modernisme poseur... M. Roy promet donc aux lettres canadiennes une acquisition précieuse. »* (LOUIS FRÉCHETTE)

---

## *LE TERME*

(*Lied*)

Ame, douce âme, d'où viens-tu?

Sous la grande nue étoilée,
Libre je m'étais envolée
Sur les ailes de la Vertu,
Et j'en reviens plus esseulée.

Ame, pauvre âme, d'où viens-tu?

Je reviens, à grande volée,
De cette plage désolée
Où maint courage est abattu;
J'en reviens toute dépouillée.

Ame, ô blanche âme, où t'en vas-tu?

Vers la région reculée,
Plus loin que la nue étoilée,
Où l'ange est de rayons vêtu,
Où l'âme enfin est consolée.

(*Voix étranges*)

## *LE GUEUX*

C'est l'automne. Il s'en va par les chemins boueux,
Lamentablement triste et souffrant, le maroufle;
Le chien le mord de la dent, le froid de son souffle;
Il s'en va flageolant sur son bâton noueux.

Sa peau blême paraît sous ses haillons de gueux;
Son pied difforme et noir a crevé la pantoufle;
Son œil rougi larmoie; à tout instant il souffle
Pour réchauffer un peu ses doigts transis et bleus.

Va, sombre vagabond, va devant toi, sans trêve,
Erre le long des bois, des chemins et des grèves !
Va, pauvre loqueteux, vers ton repos : la mort.

Chemine lentement, sans but, à l'aventure,
L'âme et le corps rongés par la faim, le remords,
Et par l'âpre vermine, ô vivante pâture !

(*Voix étranges*)

---

## *ÉPILOGUE*

En dévidant mes jours, tout au fil de la vie,
Je marquai, dans le soir, mes rêves en relief,
Doucement, simplement, sans fiel et sans envie,
Pour les perpétuer en souvenir brief.

D'aucuns y trouveront fol caprice ou mechef,
Fallacieux prétexte où le vrai se dévie;
Mais en vain le railleur au silence convie,
Le pieux sortilège y surgit derechef...

— « Que l'oubli, jour à jour, tisse ses noires trames
Au sillage que fait la galère où tu rames:
Tout rêve est dérisoire ! » — Hélas ! remarques-tu

Que l'insecte a brisé la trame qui l'enlace,
Qu'un nom, évocateur d'une antique vertu
Sur l'urne cinéraire, y tient très peu de place?

(*Au fil de la vie*)

### LA LAMPE FIDÈLE

La route n'est point sûre où vont mes pas dans l'ombre,
L'ornière en est profonde et profonde est la nuit.
Oh ! qui me donnera d'atteindre sans encombre
La chambre illuminée où la route conduit !

Une horloge au lointain sonne, lente, et dénombre
Cette heure fatidique où s'efface minuit.
Et la route, toujours moins certaine et plus sombre,
Demande grand effort au pied lourd qui la suit.

Est-ce en vain que je lutte et que je m'ingénie
A conjurer le sort et mon mauvais génie ?...
Je marcherai quand même, assuré qu'au détour

Je verrai luire au loin, très douce, hospitalière,
Dans mon asile clair, au bord de la clairière,
Ma lampe qui m'attend et guide mon retour.

(*En vieillissant*)

# Edouard Massicotte

**(1867- )**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers : pièces fugitives publiées dans les journaux. — En prose :* Cent fleurs de mon herbier (*Montréal, Beauchemin, 1901*); — Conteurs canadiens-français du XIXe siècle (*Montréal, Beauchemin, 1902*); — La famille Massicotte : *généalogie* (*Montréal, 1903*); — Athlètes canadiens-français (*Montréal, Beauchemin, 1909*); — Les familles Descary, Descarries et Décarie : *généalogie* (*Montréal, 1910*); — Anecdotes canadiennes (*Montréal, Beauchemin, 1913*).

*M. Massicotte a collaboré principalement au* Monde Illustré, *au* Samedi, *à la* Revue Populaire, *au* Bulletin des Recherches Historiques *et au* « Canadian Antiquarian ». *Il fut un des collaborateurs des* Soirées du Château de Ramezay, *publiées en 1900 par l'École littéraire de Montréal.*

*M. Édouard-Zotique Massicotte naquit à Montréal, le 24 décembre 1867. Après avoir fait du journalisme pendant vingt-cinq ans bien comptés (1886-1911), il abandonna cette profession pour devenir conservateur des archives provinciales à Montréal, position qu'il occupe encore aujourd'hui et où il a rendu d'inappréciables services.*

*Depuis plusieurs années, M. Massicotte s'est exclusivement adonné aux études historiques. On lui doit en particulier de remarquables découvertes sur plusieurs points des annales montréalaises. A citer notamment ses articles sur* La cartographie de Montréal; Le successeur de Maisonneuve; Les premiers instituteurs laïques de Montréal; Dollard des Ormeaux; Les Compagnons de Dollard; etc.

---

## *CHOISIS*

Si tu veux être mon idole,
Devant toi je m'abaisserai.
De mes baisers une auréole
Je te ferai.

Si tu désires que ton âme
Exulte et n'ignore aucun bien,
Puis ne devienne qu'une flamme,
Aime-moi bien !

Et si tu veux que notre vie
Soit un voyage des plus doux
Dont tu seras toute ravie,
Vite, aimons-nous !

(*Les Soirées du Château de Ramezay*)

---

## *TIMIDIT*

Rondel

Par un sentier très écarté,
Nous allâmes — quelle imprudence ! —
Rêver ensemble un soir d'été...
Nos cœurs chantaient la délivrance.

La lune à la blonde clarté
Nous regardait avec clémence.
Par un sentier très écarté,
Nous allâmes... quelle imprudence !

Pourquoi n'ai-je donc point osé
— Elle avait tant de nonchalance —
Cueillir sur sa lèvre un baiser ?
Las ! je suis triste quand je pense
A ce sentier très écarté.

(*Les Soirées du Château de Ramezay*)

# Rodolphe Chevrier

**(1868- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Tendres choses, *poésies* (*Montréal, 1892*).

*Né en 1868, à Ottawa, de Marie Fairbanks et d'Alphonse Chevrier. M. Rodolphe Chevrier, médecin de son état, a fait ses études primaires chez les Frères des Écoles chrétiennes, ses études secondaires au Collège Bourget, à Rigaud, ses études professionnelles à l'Université Laval (à Montréal), et complété ses études médicales à Paris. S'est autrefois occupé de littérature assez activement. Fort mêlé, dans sa sphère d'activité, à tous les mouvements politiques, sociaux ou patriotiques. Depuis quelques années il concentre son attention et ses efforts dans la pratique de la spécialité professionnelle qu'il s'est choisie et qu'il exerce avec succès. Il est gynécologiste de l'Hôpital général d'Ottawa. Il est aussi président du Conseil médical du même hôpital. Il jouit à bon droit d'une belle réputation comme chirurgien.*

---

## *SPLEEN*

Clopin-clopant, voici l'heure
Sombre et lente de la nuit,
Et j'entends à ma demeure
Quelqu'un frapper : c'est l'ennui.

Dehors on entend la bise,
Pleine de longs sifflements,
Soulever la neige grise
En tourbillons alarmants.

Quand, dans sa lueur blafarde,
Tombant lourdement des cieux,
La nuit enveloppe et garde
Les chemins silencieux.

Rien ne fait du bien à l'âme,
Rien ne fait peur au souci
Comme jaser à la flamme
Du foyer qui jase aussi.

Seul et transi dans sa chambre,
Le cœur rêvant un aveu,
Qu'un soir est long en décembre
Sans causer, sans rire un peu !

Jeune fille, dont l'œil tendre
Garde un reflet de pitié,
Venez remuer la cendre
Du feu de mon amitié.

Je vous dirai mon histoire
Et mon cœur, de fiel rempli,
Dans vos regards croira boire
Le bonheur avec l'oubli.

Nous aurons les fines trames
De rêves d'or à filer,
Et nous laisserons nos âmes
Sur nos lèvres se mêler.

Il est si doux, l'âme en fête,
De bâtir plans et projets,
Et cueillir en tête-à-tête
Des fleurs au temps des cyprès !

(*Tendres choses*)

---

# Louis Dantin

**(1870- )**

*Louis Dantin a publié quelques pièces de vers et des contes en prose dans les* Débats *et* l'Avenir, *aux alentours de 1900. Il a écrit, pour l'œuvre de Nelligan, une préface très remarquable. Fut sous le nom de Serge Usène, un des principaux collaborateurs d'un recueil de poésies religieuses paru aux environs de 1900 à Montréal; sous le nom de* Franges d'Autel.

*Louis Dantin est le nom imaginaire d'une personnalité qui veut rester mystérieuse. Celui qui le porte est un Canadien authentique, né à vingt milles de Montréal (vers 1870), quoique trois races diverses aient mêlé en lui leurs empreintes et leurs influences; comme chacun de nous il est surtout Français, et finalement il n'est que cela. Il a vécu un peu chez nous, davantage en France, en Belgique, en Italie, au cours d'une existence à la fois renfermée et nomade. Il est maintenant aux États-Unis : peut-être demain nous le reverra-t-il. Ses aventures ont été surtout intellectuelles, et n'ont guère eu pour témoins que son âme et sa conscience. Il avait pour les lettres une vocation bien déterminée qu'il n'a pas suivie, mais qui s'est fait jour malgré tout à de rares époques.*

## NOËL INTIME

(Décembre 1900)

Oh ! qu'ils furent heureux, les pâtres de Judée
Éveillés au buccin de l'Ange triomphant,
Et la troupe des Rois par l'étoile guidée
Vers le chaume mystique où s'abritait l'Enfant !

Tous ceux qui, dans la paix de cette nuit agreste,
Trouvèrent le Promis, le Christ enfin venu;
Et ceux même, ignorants de l'Envoyé céleste,
Qui L'avaient repoussé, mais du moins L'avaient vu !

La Mère, s'enivrant d'extase virginale,
Joseph, pour qui tout le mystère enfin a lui,
Et l'étable, et la crèche, et la bise hivernale
Par les vieux ais disjoints se glissant jusqu'à Lui !

Tout ce qui Le toucha dans sa chair ou son âme,
Tout ce que son rayon commença d'éblouir,
Princes savants, bergers pieux, Hérode infâme,
Tout ce qui crut en Lui, fût-ce pour le haïr !

Oh ! qu'ils furent heureux. Moi, dans l'ombre muette,
Je m'asseois, pasteur morne et blême de soucis,
Et jamais un archange à ma veille inquiète
Ne vient jeter le *Gloria in Excelsis.*

Je scrute le reflet de toutes les étoiles,
Mage pensif, avec un désir surhumain;
Mais leur front radieux pour moi n'a que des voiles,
Et pas une du doigt ne me montre un chemin.

Et mon âme est la Vierge attendant la promesse.
Mais que ne touche point le souffle de l'Esprit;
Ou le vieillard en pleurs qu'un sombre doute oppresse
Et qui n'a jamais su d'où venait Jésus-Christ.

Je suis l'étable offrant en vain son sol aride
Au Roi toujours lointain et toujours attendu;
Et dans mon cœur voici la crèche, berceau vide,
Où le vent froid gémit comme un espoir perdu.

## SAGESSE

Elle m'a dit : « Soyons amis, mais sans excès,
Sans rien de ces horreurs que l'amour autorise.
Passe pour l'amitié, moins sujette aux excès,
Qui sait garder les tons dans une teinte grise.

« Je veux des sentiments paisibles et discrets,
Rien que tremper sa lèvre à la coupe qui grise,
Frôler la passion, sans fièvres ni secrets,
Et surtout observer la mesure précise. »

Je croyais écouter la déesse Pallas,
Et, disciple forcé, j'admirais en silence.
Cette raison si haute, et si rigide, hélas !

Mais, sur la borne étroite où leur pied se balance,
Je voyais, étourdis de ces sages accents,
L'Amour et l'Amitié bouder en même temps.

---

# Germain Beaulieu

**(1870- )**

*M. Germain Beaulieu a collaboré, soit en prose soit en vers, à nombre de journaux et revues. Il figure dans les* Soirées du Château de Ramezay. *Ses meilleures poésies ont paru dans le* Terroir de Montréal, *en 1909.*

*M. Germain Beaulieu naquit en 1870, de parents très pauvres, à Rivière-Blanche, près Matane. Orphelin de bonne heure, adopté par une famille de Montréal, il fréquenta en cette ville l'école primaire puis l'École normale Jacques-Cartier, mais il s'instruisit surtout seul. Diplômé de la Faculté de Droit de Laval (à Montréal), il fait partie du barreau depuis 1894. Il a repris en 1918, à Montréal, l'étude de sa profession, après avoir été, entre autres choses, secrétaire général de la Société des Artisans Canadiens-Français et attaché au service entomologique de la station agronomique fédérale d'Ottawa. Il a aussi donné un cours de littérature française à l'école primaire supérieure du Plateau, à Montréal.*

*M. Beaulieu consacre tous ses loisirs aux choses intellectuelles. Il fut un des fondateurs et le premier président de l'École littéraire de Montréal, à laquelle il n'a cessé de s'intéresser. Naturaliste de valeur, il a pris une part active à la constitution du Musée entomologique*

*fédéral. Partisan de l'école obligatoire, de la gratuité et de l'uniformité des manuels scolaires, il a soutenu en matière pédagogique des polémiques très vives, qui lui ont valu, à certains moments, l'hostilité active du clergé. Il fait aujourd'hui partie de l'étude légale Bérard, Beaulieu & Sénécal. Il est conseiller juridique de Ville Saint-Pierre.*

*« Naturaliste érudit, Beaulieu n'est plus le néophyte timide qui n'ose approfondir et se contente de célébrer des spectacles futiles et simples, comme Poisson et LeMay, élégants et recherchés, comme Beauchemin et Desaulniers, ou pittoresques et colorés, comme Ferland. Son culte pour la Nature, plus intense et plus profond, parce qu'il repose sur les bases mêmes d'une science que le poète possède en ses moindres détails, est celui du lévite nourri, dès sa plus tendre enfance, des mystères de sa religion. Qu'il la surprenne en ses manifestations les plus menues, ou qu'il la contemple dans le majestueux éclat de ses splendeurs, qu'il poursuive « la frêle libellule » ou qu'il entonne « l'hymne au soleil », la nature n'a point de secrets pour lui. Il connaît toutes les particularités de la flore et de la faune de son pays. Rien ne lui est inconnu des lois qui président à la formation primitive et aux transformations successives des êtres; il les suit méthodiquement dans leurs progressifs développements et relate les moindres de leurs mœurs et de leurs habitudes, innovant ainsi, sur des sujets qu'on se plaît à considérer d'ordinaire comme arides et purement scientifiques, une poésie solide et réelle qui, bien qu'un peu sèche, apporte à l'œuvre canadienne sa note toute particulière, témoin cette gente* Libellule... » — PAUL MAINFREY, *dans une conférence sur la littérature canadienne, faite à Paris, le 2 avril 1911.*

---

## *SONNET D'AUTOMNE*

(1906)

Une vague langueur a pénétré les choses :
Le ciel est gris, la terre est grise, tout est gris,
Et l'automne, ennemi des brillants coloris,
Voile le vert des prés et la blancheur des roses.

Les nids sont désertés et les portes sont closes;
Les sentiers sont couverts de multiples débris ;
Les brouillards, par milliers, sur les champs assombris,
Planent, semant la rouille et les métamorphoses.

Les jours sont des vieillards qui geignent, en passant,
Frileux; et le soleil, jadis resplendissant,
Par un chemin plus court fuit, maintenant, livide.

Et devant les splendeurs mortes qu'il adorait,
Le poète a rêvé de chanter son regret,
Mais son cœur s'est perdu dans une chanson vide.

## *LENTEMENT*

(1907)

Lentement, lentement, sans bruit,
Tombe la folle neige blanche;
Elle s'égrène dans la nuit,
Lentement, lentement, sans bruit.
Combien nombreux sur chaque branche
Les pétales de neige blanche,
Que la brise aussitôt détruit
Lentement, lentement, sans bruit !

Lentement, lentement s'envole
L'essaim des rêves caressés;
Éclos du printemps, le frivole
Lentement, lentement s'envole.
Combien de cœurs désabusés,
Pleins d'amours trop vite brisés,
D'où la même triste parole
Lentement, lentement s'envole !

---

## *DANS QUELQUES JOURS*

(1909)

Dans quelques jours, les hirondelles,
A leurs vieux nids, toujours fidèles,
S'en reviendront;
Toutes, l'une poursuivant l'une
Depuis l'aube jusqu'à la brune,
Sous le soleil ou sous la lune,
Gazouilleront.

Dans quelques jours, tous les brins d'herbe
Se grouperont en frêle gerbe.
Pour leur festin
Ils auront la claire rosée
Qui, sur leur tige harassée,
Tombera par goutte irisée,
Chaque matin.

Dans quelques jours, toutes les branches,
Sous les feuilles en avalanches
Se courberont;

Et de sa base jusqu'au faîte,
Chaque arbre, avec un air de fête,
Se repeuplera de fauvettes
Et de pinsons.

Tous les ruisseaux, de leurs voix grêles,
Pour les trèfles et pour les prêles
Diront glou-glou.
La libellule audacieuse,
Toujours légère et gracieuse,
Ira furetant, curieuse,
Un peu partout.

Et la brise, sur toutes choses,
Égrenant les métamorphoses
A larges mains,
Par la montagne et par la plaine,
Embaumera de son haleine
L'aubépine, la marjolaine
Et les jasmins.

Ce sera la saison trop brève,
Celle qui passe comme un rêve,
Comme un baiser;
Celle qui, tendrement déploie
L'étendard vermeil de la joie
Et que Dieu, chaque année, envoie
Pour nous bercer;

Ce sera le printemps qui donne
A l'insecte, pour qu'il bourdonne,
Des ailes d'or,
Au mendiant, pour qu'il chemine
Plus droit, de matine à matine,
Sur la route qui le fascine,
L'espoir encor.

Ce sera le printemps qui jette
Dans tous les cœurs un peu de fête,
Beaucoup d'amour,
La seule saison qu'on regrette,
Car elle effleure notre tête
Sans la blanchir, — et l'on en guette
Chaque retour.

# Amédée Denault

**(1870- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Lueurs d'aurore (*Montréal, Maison de la Bonne Presse, 1895*).

*Né le 14 septembre 1870, à Saint-Timothée, dans le comté de Beauharnois. Élève d'abord des Clercs de Saint-Viateur, puis du Collège de Montréal. Collabora à plusieurs journaux et revues. Fut sous-rédacteur à la* Minerve, *puis directeur du* Monde Illustré. *Fonda tour à tour le* Glaneur, *bi-mensuel, l'*Écrin Littéraire, *hebdomadaire, et enfin la* Croix *de Montréal.*

*En 1902, avec le concours d'un mutualiste entreprenant, M. Robillard, et l'appui moral de M. Henri Bourassa, il installait à Montréal, comme journal du dimanche, le* Pionnier, *qui jusque-là avait paru à Sherbrooke. Ce journal disparaissait une ou deux années plus tard, après une fin de carrière plutôt mouvementée, non sans avoir cependant contribué à la cristallisation du nationalisme politico-religieux qui devait dans la suite revivre au* Devoir. *M. Denault est depuis quelques années attaché à l'Action sociale de Québec, dont les diverses œuvres de presse le comptent parmi leurs collaborateurs.*

*Un poème de M. Denault, intitulé* Crois en Dieu, *fut couronné au grand concours de l'Académie littéraire et musicale de France.*

---

## *AUTOMNALE*

La blonde moisson à peine est coupée,
Et l'on voit jaunir le dôme des bois,
De brumes la terre est enveloppée;
La blonde moisson à peine est coupée.
De concerts d'adieu, triste mélopée !
L'on n'entend partout que mourantes voix.
La blonde moisson à peine est coupée,
Et l'on voit jaunir le dôme des bois.

La treille s'agite au vent, dépouillée,
Les petits oiseaux y sont grelottants.
Ils l'ont, en partie, eux-mêmes pillée;
La treille s'agite au vent, dépouillée,
Les gais bataillons de la gent ailée
Voleront tantôt vers d'autres printemps.
La treille s'agite au vent, dépouillée,
Les petits oiseaux y sont grelottants.

Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille
De feux moins ardents au front des hivers,
Et lorsque à l'automne encore il scintille !
Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille !
Sous les berceaux nus, plus de jeune fille;
L'homme est mieux à vous, en ces deuils divers...
Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille
De feux moins ardents au front des hivers !

(*Lueurs d'aurore*)

---

# Gaston de Montigny

**(1870-1914)**

*Gaston de Montigny a collaboré, tour à tour en prose et en vers, à nombre de journaux et revues, notamment le* Journal *(de Montréal), les* Débats, *le* Pionnier, *le* Nationaliste. *Ses écrits n'ont malheureusement pas été réunis.*

*Gaston de Montigny, frère aîné de Louvigny, naquit à Saint-Jérôme de Terrebonne, le 27 mai 1870. « Après des études tronquées chez les Jésuites de Montréal et au Petit Séminaire de Joliette — nous écrit quelqu'un qui l'a bien connu, — il a couru l'Amérique, l'Europe et l'Afrique, littéralement, faisant de tout et ne faisant rien. Son tempérament, vous le connaissez aussi bien que moi; artiste jusqu'au bout des ongles, poète, musicien, peintre, botaniste, astrologue, chimiste, bref, une espèce de Cyrano. »*

*Gaston de Montigny brilla dans le conte humoristique. Excellent latiniste, connaissant le français à fond, il brillait également dans la critique grammaticale. Fin 1899 et commencement 1900, pendant que Louis Fréchette, fort de sa grande réputation, publiait des rectifications lexicographiques et grammaticales dans la presse quotidienne sous le titre de* Corrigeons-nous, *de Montigny publia parallèlement dans les* Débats *une série de* Corrigeons Fréchette.

*Quand il ne faisait pas la bohème, de Montigny courait l'aventure. De là que, si remarquablement doué, il ait produit relativement si peu. Cela explique aussi sa mort prématurée, survenue en 1914, à Montréal.*

*La date des vers que nous citons de lui nous est fournie par M. Albert Laberge, rédacteur à la* Presse, *qui l'a bien connu sur la fin de sa vie.*

## NOËL DU PASTOUREAU

(1912)

En ce temps-là, trois rois mages
Sont venus de l'Orient
Présenter féaux hommages
A Notre Dame et son enfant.

Dans la nuit et dans la neige
Une étoile ès firmament
Les dirige et les protège
Ah ! c'est miracle, assurément.

Leur liesse fut si grande
De trouver ces doulces gens,
Que céans firent offrande
De myrrhe, d'or et puis d'encens.

Pour moi qui n'étions point mage,
Ains rien qu'un pauvre pastour,
A tous deux j'offre en hommage
Et ma complainte et mon amour.

---

## SAIS-TU POURQUOI?

(*Chanson*)

(1912)

Lorsque l'automne vient tacher de mordorures
Les ormes et les pins, les buissons et les bois;
Que les oiseaux frileux désertent nos ramures
Et cherchent, vers le sud, des ciels qui sont moins froids;

*Refrain*

Rose, sais-tu pourquoi
Tu souris ou soupires;
Rose, sais-tu pourquoi?
D'où viennent tes sourires
Et tes heures d'émoi,
Rose, sais-tu pourquoi?

Lorsque, dans nos buissons, refleurissent les roses,
Que les oiseaux émus rebâtissent leurs nids,
Que le printemps revient ranimer toutes choses,
Et les pins et les lys et les ormes brunis;

*Refrain*

Lorsque tout près de toi mon cœur doucement chante
L'hymne infiniment doux des amours éternels,
Que mon regard ému, sur ta bouche charmante
Rêve de voir frémir des serments solennels;

*Refrain*

---

# Charles Gill

**(1871-1918)**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Le Cap Éternité, *poème descriptif et lyrique, suivi des* Étoiles filantes *et de traductions d'Horace* (*Montréal, 1919*).

*M. Charles Gill a collaboré aux* Débats, *au* Nationaliste *et à divers autres journaux, en prose et en vers.*

*M. Charles Gill naquit à Sorel, le 21 octobre 1871. Il fit ses études au Collège Saint-Laurent (près Montréal). A dix-neuf ans, il partait pour Paris, où il demeura cinq ans (1890-95), étudiant la peinture à l'École des Beaux-Arts, atelier Gérôme. Pendant son séjour dans la grande ville, il fréquenta beaucoup les cénacles littéraires de la Rive Gauche. Le Café Procope, où trônait le général Verlaine, l'attirait particulièrement. C'est là que, attentif aux remarques du maître et aux interminables discussions entre les disciples, il puisa le secret de l'art des vers. M. Charles Gill, que ses tableaux ont classé dans le groupe de tête des artistes canadiens, n'écrivait qu'à ses moments de loisir. Ses œuvres ont été réunies et publiées par les soins pieux de sa sœur, Mademoiselle Marie Gill, après sa mort, survenue en 1918, à Montréal.*

*Gill fut pendant plusieurs années professeur de dessin à l'École normale Jacques-Cartier, à Montréal.*

*Au physique, Gill avait la taille, la prestance et la tête d'un dieu. Son visage olivâtre, encadré dans la chevelure et la barbe d'Alphonse Daudet, et au fond duquel brûlaient deux yeux sombres et doux à la fois, était de ceux qui se gravent dans la mémoire dès la première rencontre.*

*Edmond de Nevers écrivait le 3 mai 1902, dans la* Patrie : *« . . . Chacun reconnaîtra, par les extraits que j'ai cités, que, différent en cela de presque tous nos autres poètes et écrivains canadiens, dont les*

*œuvres sont exclusivement le produit de leurs lectures et où ne se manifeste aucune personnalité, Charles Gill est bien lui-même; que son inspiration n'emprunte rien à qui que ce soit; qu'il a cette distinction, encore inconnue chez nous, d'être original... Son talent est délicat, gracieux, et d'une inspiration presque vertigineuse... Gill s'éprend de tout ce qui souffre, surtout des souffrances pour lesquelles notre société hypocrite n'a que du mépris et qui sont souvent les plus fatales. Et ses opinions à ce sujet, il les a affirmées en des pages exquises, sans se soucier de la critique possible des repus.* »

*Quelques années plus tard, le 22 octobre 1908, la* Presse *disait, en note éditoriale :*

« *...Charles Gill est un poète de haute envolée. Pour que son talent donne toute sa mesure, il lui faut le libre espace. Son inspiration se maintient jusqu'au dernier vers de ses pièces de longue haleine; c'est alors qu'il excelle à scander les alexandrins sonores et à lier les strophes berceuses. Il plane à l'aise dans les hauteurs de la pensée. Ce magnifique poète possède trois qualités qui se rencontrent bien rarement ensemble chez un même homme : l'originalité, l'inspiration élevée et la forme impeccable.* »

---

## *LE CAP ÉTERNITÉ*

### Chant IIe

#### *LA CLOCHE DE TADOUSSAC*

J'errais seul, à minuit, près de la pauvre église.
A la lueur de mon flambeau, je pouvais voir
Les bords de l'estuaire où dansait le flot noir,
Et le petit clocher que le temps solennise.

Le Sorouet déchaîné grondait dans les bouleaux,
Geignait le long des murs du temple séculaire,
Et, fraternel, entre les croix du cimetière,
Sur les tombes sans nom égrenait des sanglots.

O fière nation sur qui la terre pèse,
Où sont tes dignes chefs et tes guerriers sans peur !
Hélas ! devant leurs croix le pèlerin songeur
Peut se dire : — Ici gît la race Montagnaise !

Elle est là tout entière : en voici le cercueil.
C'était une alliée à la France fidèle.
Que les tendres bouleaux pleurent en paix sur elle,
Et que les sapins noirs portent longtemps son deuil !

« Dongne ! » entendit soudain mon oreille inquiète.
Le solitaire airain, que rien ne troublait plus
Dans l'évocation des saints jours révolus,
Avait jeté ce cri sonore à la tempête.

Sans doute il se souvient, le bronze abandonné;
Il dort, et son printemps regretté se prolonge
Dans les vibrations berceuses d'un beau songe,
Et la chanson de sa jeunesse a résonné.

Après les temps troublés, quand vient la paix amie,
Les choses, comme nous, ont leur rêve éternel,
Pensais-je en écoutant s'envoler vers le ciel
Le rêve harmonieux de la cloche endormie.

Mais non ! sur son appui rustique elle oscillait.
Un invisible bras réglait donc cette plainte.
Une douleur humaine inspirait la voix sainte :
Ce n'est pas en rêvant que le bronze parlait.

Lors, j'ai crié : — Quel Montagnais dans l'ombre pleure
Le regret d'autrefois au clocher des aïeux ?
J'irai te voir sonner, sonneur mystérieux,
Et je saurai pourquoi tu sonnes à cette heure !

J'hésitai sur le seuil du monument sacré
Par les rayons du Ciel et par ceux de l'Histoire;
Mais la porte en grinçant démasqua la nef noire,
Démasqua la nef noire en grinçant... et j'entrai.

Vainement par trois fois j'appelai. Rien ! Personne !
Le silence gardait les secrets du passé.
Épris de l'invisible, inquiet, j'avançai
Dans la terreur muette où l'inconnu frissonne.

Devant l'autel, par la veilleuse abandonné,
Veille dans son cercueil l'humble missionnaire;
Son ombre plaît au Christ autant qu'une lumière.
Sur ce grand souvenir je me suis incliné.

Était-ce lui, l'apôtre intrépide au cœur tendre,
Qui, réveillant la cloche au fond des vieux oublis,
Venait renouveler pour les ensevelis
« Le plaisir nompareil qu'ils prenoient à l'entendre » ?

Au charme évocateur et magique des sons,
Un peuple mort s'est réveillé dans ma pensée:
Mon cœur a pris le deuil de sa gloire passée,
Que par notre silence ingrat nous offensons.

La cloche fit chanter l'écho des murs antiques,
Et les chœurs endormis depuis le temps jadis,
Fervents ainsi qu'aux jours des nobles fleurs de lys,
Dans l'église déserte ont redit leurs cantiques.

Je t'évoquais, cloche des deuils et des adieux,
Et cloche des fiertés, joyeusement sonore,
Saluant, par ton chant virginal, dans l'aurore,
Le chef Tacouérima toujours victorieux !

Je t'entendais frémir d'allégresse au baptême,
Saluer le secret profond de l'Ostensoir,
Convier les croyants à l'oraison du soir,
Et sur les trépassés gémir l'adieu suprême.

Je t'évoquais sonnant bien loin dans l'autrefois,
Pour le retour du brave à la plage natale,
Pour le pêcheur perdu dans la brume automnale
Et qui revient au port, appelé par ta voix.

Je revoyais aussi les sveltes sauvagesses,
Au frôlement silencieux de leurs souliers
S'avancer vers l'autel avec les fiers guerriers,
En inclinant leur front orné de noires tresses.

Je t'entendais encor dominant tout le bruit
De la bourgade en feu, quand ton bronze tragique,
Parmi les hurlements de la folle panique,
Jeta les sons affreux du tocsin dans la nuit.

J'évoquais tes Noëls perdus... Mais la rafale,
S'engouffrant dans la nef, éteignit mon flambeau;
La Nuit m'enveloppa d'horreur près du tombeau,
Et l'aile de la Mort effleura mon front pâle.

« Dongue don ! dongue don ! » gémit l'airain plus bas,
Dans l'épouvantement des profondes ténèbres;
Un frisson glacial parcourut mes vertèbres,
Car j'avais reconnu le rythme lent du glas.

Comment suis-je sorti vivant de cette tombe !
Je ne sais quels esprits m'ont entraîné dehors,
Mais, après tant de jours écoulés depuis lors,
Le tintement fatal dans ma mémoire tombe.

Le souffle furibond de l'ouragan s'accrut;
La plainte résonna, plus lugubre et plus longue :
« Dongue! dongue, dongdon! daïngne don, dogne dongue! »
Puis l'ouragan fit trève et la cloche se tut.

L'âme de Nelligan m'a prêté son génie,
Pour clamer : — Qui soupire ici des désespoirs !
*Cloche des âges morts sonnant à timbres noirs,*
Dis-moi quelle douleur vibre en ton harmonie !

Un affreux tourbillon fit rugir la forêt
Et les flots fracassés sur la rive écumante...
Alors, je crus entendre, au sein de la tourmente,
Une voix tristement humaine qui criait :

« — Je suis l'âme qui pleure au pied de la montagne,
Le roi du fleuve noir, le vieillard du passé;
Devant l'oubli fatal mon fantôme est dressé,
Et le suprême adieu du destin m'accompagne. »

Et j'ai dit : « — Descends donc à mon entendement;
Ton verbe aérien loin de mon cœur s'envole,
Car je ne comprends pas si profonde parole. »
Alors, tout près de moi, j'entendis clairement :

« — Je suis Tacouérima que le chagrin emporte,
Sur les ailes du vent, au pays montagnais;
Je viens du souvenir où je veille à jamais,
Et j'ai sonné le glas de ma nation morte. »

---

## *LE CAP ÉTERNITÉ*

### Chant VIIIe

#### *LE CAP TRINITÉ*

Ce rocher qui de Dieu montre la majesté,
Qui dresse sur le ciel ses trois gradins énormes,
Et verticalement divise en trois ses formes,
Il mérite trois fois son nom de Trinité !

Son flanc vertigineux, creusé de cicatrices,
Et plein d'âpres reliefs qu'effleure le soleil,
Aux grimoires sacrés de l'Égypte est pareil,
Quand l'ombre et la lumière y mêlent leurs caprices.

Les bruns, les gris, les ors, les tendres violets,
A ces signes précis joignent des traits plus vagues;
Et le céleste azur y flotte au gré des vagues
Qui dans les plis profonds dardent leurs gais reflets.

Est-ce quelque Titan, est-ce plutôt la foudre,
Qui voulut imprimer ici le mot « toujours »?
Quel sens recèlent donc ces étranges contours?
Pour la postérité quel problème à résoudre !

O cap ! en confiant au vertige des cieux
Notre globe éperdu dans la nuit séculaire,
Le Seigneur s'est penché sur ta page de pierre
Digne de relater des faits prodigieux.

Il a mis sur ton front l'obscur secret des causes,
Les lois de la nature et ses frémissements,
Pendant qu'elle assignait leur forme aux éléments
Dans l'infini creuset de ses métamorphoses.

Et scellant à jamais les arrêts du destin
Avec l'ardent burin de la foudre qui gronde,
Il a, dans ton granit, gravé le sort du monde,
En symboles trop grands pour le génie humain,

En signes trop profonds pour que notre œil pénètre
La simple vérité des terrestres secrets,
Pendant que nous osons forger des mots abstraits
Et sonder le mystère insondable de l'être.

La Nature nous parle, et nous l'interrompons!
Aveugles aux rayons de la sainte lumière,
Sourds aux enseignements antiques de la terre,
Nous ne connaissons pas le sol où nous rampons.

Nous n'avons pas assez contemplé les aurores,
Nous n'avons pas assez frémi devant la nuit,
Mornes vivants dont l'âme est en proie aux vains bruits
Des savantes erreurs et des longs mots sonores.

En vain la vérité s'offre à notre compas,
Et la création ouvre pour nous son livre;
Avides des secrets radieux qu'il nous livre,
Nous les cherchons ailleurs, et ne les trouvons pas.

Nous n'avons pas appris le langage des cimes;
Nous ne comprenons pas ce que clament leurs voix,
Quand les cris de l'enfer et du ciel à la fois
Semblent venir à nous dans l'écho des abîmes.

Et l'ange qui régit l'or, le rose et le bleu,
Pour nos yeux sans regard n'écarte pas ses voiles,
Quand le roi des rochers et le roi des étoiles
Nous parlent à midi dans le style de Dieu.

---

## *LA CONFÉRENCE INTERROMPUE*

A Marcel Dugas

Avant que la sublime aurore de l'histoire
Auréole leurs fronts par la Muse ennoblis,
Nos aèdes en vain luttent dans la nuit noire
Dont le morne linceul les couvre de ses plis.

Merci d'avoir, au seuil des injustes oublis,
Pieusement tressé, pour honorer leur gloire,
Le laurier solennel, les roses et les lys
Sur l'emblème sacré de la lyre d'ivoire !

Bon jardinier d'Athène, avec ces rares fleurs
Vous tendiez en hommage aux discrètes douleurs
La douce pâquerette et la divine sauge...

Mais voilà que, grognant, s'éveillèrent soudain
Ceux qui dorment si mal au fond du cœur humain,
Car vous aviez jeté des perles dans leur auge.

(Publié avec le *Cap Éternité*)

## *CHANSON*

Les aigles ont des ailes
Pour enivrer d'azur leurs libres majestés;
Pour mettre plus de feu céleste en leurs prunelles,
Et pour régner en paix dans les immensités,
Les aigles ont des ailes.

Les anges ont des ailes
Pour planer au chevet des enfants endormis;
Pour apporter, du fond des splendeurs éternelles,
Des auréoles d'or à leurs petits amis,
Les anges ont des ailes.

Les âmes ont des ailes
Dans l'essor infini, pour immortaliser
L'éphémère frisson de nos amours mortelles;
Après l'adieu suprême et le dernier baiser,
Les âmes ont des ailes.

(Publié avec le *Cap Éternité*)

---

## *ODE A DELLIUS*

(Traduction d'Horace)

Souviens-toi, Dellius, dans l'épreuve et la peine,
Dans les félicités que le sort peut offrir,
De conserver une âme également sereine,
Car il te faut mourir;

Soit que ton cœur, sans trêve, ait langui de tristesse,
Soit que, loin des tracas, tu te sois réjoui,
Buvant, couché sur l'herbe en des jours de liesse,
Le falerne vieilli.

A l'ombre hospitalière où frémit la ramure
Du peuplier d'argent et du pin orgueilleux,
Au bord de ce ruisseau fugitif qui murmure
Dans son lit sinueux,

Ordonne d'apporter les parfums et l'amphore,
Et du riant rosier les éphémères fleurs,
Heureux vivant ! tandis que le permet encore
Le noir fil des trois Sœurs.

Il faudra le quitter, ton domaine splendide.
Ta villa que le Tibre arrose de flots d'or,
Il faudra la quitter ! Un héritier avide
Comptera ton trésor.

Qu'importe que tu sois issu de race infime
Ou riche et descendant de l'antique Inachus,
Ou bien sans autre toit que l'azur, ô victime
De l'implacable Orcus !

Nous sommes tous poussés au même précipice;
Car, de l'urne sorti, notre destin mortel
Nous jette tôt ou tard dans la barque qui glisse
Vers l'exil éternel.

(Publié avec le *Cap Éternité.*)

---

## *STANCES AUX ÉTOILES*

Étoiles ! tourbillon de poussière sublime
Qu'un vent mystique emporte au fond du ciel désert,
A vouloir vous compter, notre calcul se perd
Dans le vertigineux mystère de l'abîme.

Étoiles, tourbillon de poussière sublime !

Le puissant télescope ouvre son œil en vain.
Vous n'avez pas livré le secret de votre être,
Et nous vous admirons sans pouvoir vous connaître,
Quand descend dans le soir votre rêve divin.

Le puissant télescope ouvre son œil en vain !

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées,
Des peuples ont sombré dans le fatal remous
Avant que vos rayons égarés jusqu'à nous
Aient franchi la distance en des milliers d'années.

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées !

Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli,
Le temps emporte tout, le siècle comme l'heure;
Tout se perd, tout s'écroule... et votre aspect demeure
Tel qu'il le fut jadis pour maint enseveli.

Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli !

Vous hantez le silence altier des solitudes.
O points d'or qui veillez en des gouffres muets
Où les clameurs d'en bas ne bourdonnent jamais,
Vous ignorez le cri des viles multitudes.

Vous hantez le silence altier des solitudes !

Vous brillez dans mon cœur autant que dans la nuit.
— O merveille des cieux, tu tiens là tout entière ! —
J'y garde vos reflets comme en un sanctuaire,
Et plus d'un noir chagrin devant eux s'est enfui.

Vous brillez dans mon cœur autant que dans la nuit !

Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme !
Votre immense problème atteint l'Éternité;
Vous me révélez Dieu par votre majesté :
Je vois luire son nom dans vos disques de flamme.

Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme !

Oh ! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu ?
Mon esprit, délivré du fardeau périssable,
S'engloutira peut-être en l'ombre irrévocable,
Ignorant de sa route après l'ultime adieu:

Oh ! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu ?

Je t'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre !
Élevant ma pensée à ton niveau géant,
J'ai vu l'âme immortelle et nié le néant,
Car, à te contempler, j'ai grandi dans mon ombre !...

Je t'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre !

(Publié avec le *Cap Éternité.*)

---

# Albert Ferland

**(1872- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Mélodies poétiques (*Montréal, 1893*); — Femmes rêvées (*1899*); — Le Canada chanté, *poème en quatre livres comprenant :* Les Horizons (*1908*), Le Terroir (*1909*), L'âme des bois (*1909*) *et* La fête du Christ à Ville-Marie (*1910*).

EN PRÉPARATION — Les heures mystiques (*petit livre de poésies religieuses*); — Poèmes du pays de Canard-blanc (*souvenirs d'enfance*); — La terre de Kitchi-Manitou, *poèmes (évocations du Canada primitif et de la préhistoire)*; — Poèmes en prose ; — Le Canada chanté, *édition revue et augmentée de nombreux poèmes.*

*M. Albert Ferland a collaboré aux* Soirées du Château de Ramesay *(1900), ainsi qu'à plusieurs journaux et revues.*

*M. Albert Ferland naquit à Montréal, le 23 août 1872. Poète et dessinateur de talent, il est l'un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal, dont il fut successivement secrétaire (1900-03) et président (1904). Malgré certaines qualités de facture, ses premiers recueils* (Mélodies poétiques, Femmes rêvées) *n'offrent qu'un intérêt secondaire; M. Ferland à cette époque n'avait pas encore trouvé sa voie. On peut dire qu'il s'est vraiment révélé à lui-même et au public avec les* Horizons *(1908), que devaient bientôt suivre* le Terroir *(1909) et* l'Ame des bois *(même année).*

*M. Auguste Dorchain disait en 1908, dans un article consacré à l'auteur des* Horizons : *« C'est un hymne au Canada qu'il chante, d'un bout à l'autre du recueil, — hymne à ses bois, à ses villes, à ses horizons, à toute l'âme de son terroir »; et en 1912 dans les* Annales, *à propos de la suite du* Canada chanté : *« C'est toujours, avec un art qui s'est affiné encore, la même inspiration fervente et pure. Avec lui, nous respirons un air vierge, à la lisière des vieilles forêts dont les arbres, que la cognée du bûcheron commence seulement à atteindre, ont vu passer les derniers chasseurs iroquois et les premiers pionniers de la Nouvelle-France.» M. Ferland aime surtout à chanter les arbres. « Souvent il agite sous l'œil du lecteur la feuille écarlate, sombre ou pâle de ces grands arbres de la forêt canadienne, et presque toujours il éveille les plus agréables sensations. M. Ferland fait aimer nos bois parce que tout le premier il a saisi le langage mystérieux, les voix murmurantes qui s'échappent et montent des puissantes ramures.»* (Abbé CAMILLE ROY) *Mais qu'il chante les bois ou les champs, les avoines ou les bouleaux,* « toujours la vision des Aïeux lui revient *et il dit les Anciens* qu'un rêve auguste faisait forts, les laboureurs martyrs *immolant leur vie au sein des terres neuves*, les croyants qui semaient où chantent des cités, *la terre de l'érable et sa beauté, les pins géants profilés sur le ciel, les clochers aux appels lointains, et aussi la prière* au Dieu des solitudes.» (M. ADJUTOR RIVARD)

*Les quatre livres du* Canada chanté *forment autant de plaquettes illustrées par l'auteur de fort intéressants dessins à la plume.*

*M. Ferland figure dans deux anthologies des poètes français contemporains, dont l'une, intitulée* Toutes les lyres, *et publiée par Gastein-Serge, à Paris, en 1914, a reproduit trois pièces du* Canada chanté — Soir de juin à Longueuil, Terre canadienne *et* Terre nouvelle — *avec une flatteuse notice biographique.*

*M. Ferland est depuis plusieurs années fonctionnaire à la poste de Montréal.*

## SOIR DE JUIN A LONGUEUIL

Longueuil au chant menu des grenouilles s'endort.
La gloire des prés verts s'éteint dans l'ombre grise.
L'azur meurt. S'effilant, le clocher de l'église,
Au trouble crépuscule, a perdu son coq d'or.

Les toits sont bruns. Déjà, vers l'ouest, se devine
Une étroite lueur, au delà des pignons.
Et l'on songe qu'au loin, touchant les flots profonds,
Montréal dans la nuit montante s'illumine.

C'est l'heure où l'air venu des jardins assombris
Essaime des parfums sur le passant qui rêve;
La brise fête ceux qui marchent vers la grève
Laissant leur âme errer sur les pruniers fleuris.

Veilleur, c'est l'instant cher !... Que le chemin te mène
Où la nuit brusquement s'étoile de fanaux,
Où, par delà les quais, la danse des canots,
S'aperçoit le profil de la cité prochaine.

Là, dans le décor féerique des soirs d'été,
La ville que jadis rêva De Maisonneuve,
Lumineuse, rayant de longs reflets le fleuve,
Au lointain regardeur révèle sa beauté.

Ses feux tissent dans l'ombre une dentelle claire
Dont chaque point d'argent sur l'eau vacille et luit;
D'éclatants nénuphars semblent peupler la nuit,
Berçant au sein des flots leurs tiges de lumière.

(*Les Horizons*)

---

## POÉSIE DES FEUILLES

Splendeur des bois de mon pays,
Vous toutes, les feuilles que j'aime
Et dont le Nord clôt le poème,
Lorsque sont mûrs les blonds maïs,
Combien nombreuses, les jours gris,
Dans les sentiers le vent vous sème,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Splendeur des bois de mon pays !

Vous n'êtes plus l'orgueil des chênes,
Des érables et des bouleaux
Qui chantèrent le long des eaux
Et dans le clair lointain des plaines.
Mon âme, ô feuilles, sent vos peines
Et suit vos deuils sur les coteaux,
Pleurant la grâce des bouleaux
Et le hautain regret des chênes.

Vous étiez la gloire de juin,
Le frais manteau des forêts vertes...
O feuilles qui tombez inertes
Comme un oiseau blessé soudain,
Vos tons de rouille et de tanin
Affligent les routes désertes,
Manteau souillé des forêts vertes,
Feuilles mortes, gloire de juin !

(*Les Horizons*)

---

## *TERRE NOUVELLE*

Le sol s'étend grisâtre où l'on fera
des gerbes.—HECTOR DEMERS

Lorsque le blanc Hiver, aux jours tièdes mêlé,
Recule vers le Nord de montagne en montagne,
La gaîté du semeur envahit la campagne,
Et du sein des greniers renaît l'âme du blé.

Ennui de mars, espoir d'avril, attente et rêve !
C'est, avant les bourgeons et les proches labours,
L'inquiétude exquise et sourde des amours,
C'est dans l'arbre vivant la marche de la sève.

C'est ton œuvre, soleil, créateur des matins,
Semeur de jours, passant du souverain abîme,
Toi qui, majestueux, vas ton chemin sublime,
Jetant un printemps neuf sur nos printemps éteints.

C'est pour t'aimer, soleil, et vivre ta lumière,
Que le semeur ainsi t'accueille à l'horizon,
Que le blé, prisonnier dans sa blanche maison,
Dès les aubes d'avril redemande la terre !

(*Les Horizons*)

## *BERCEUSE ATŒNA*

Le vent souffle sur le fleuve
Youkon, et mon époux poursuit
le renne sur les mont Koyoukon.
Xami, Xami, dors mon petit !

[ *Ballade des Atænas* (*Alaska*) ]

En rafales l'Hiver déchaîne
Ses vents hurleurs sur le Youkon,
Et, seul dans la forêt lointaine
Qui longe les monts Koyoukon,
Mon cher époux chasse le renne.

Xami, Xami, dors doucement;
Xami, Xami, dors, mon enfant !

J'ai brisé ma hache de pierre;
Bientôt je n'aurai plus de bois.
Les jours gris traînent leur lumière.
L'arbre se fend sous les cieux froids.
J'ai brisé ma hache de pierre...

Xami, Xami, dors doucement
Xami, Xami, dors, mon enfant !

Ah ! le soleil a fui la terre !
Et nous disons, hommes du Nord,
Que sa chaleur est prisonnière
Dans la loge du grand Castor.
Ah ! le soleil a fui la terre !

Xami, Xami, dors doucement !
Xami, Xami, dors, mon enfant !

Depuis longtemps la cache est vide.
Mes yeux, tournés vers les buissons,
Ne voient plus les corbeaux avides
Couvrir l'échafaud aux poissons.
Depuis longtemps la cache est vide.

Xami, Xami, dors doucement !
Xami, Xami, dors, mon enfant !

Mon petit, j'ai le cœur en peine !
Que fait-il donc si loin de nous,
Kouskokrala, chasseur de rennes?
Ah ! qu'il est longtemps, mon époux !...
Mon petit, j'ai le cœur en peine !

Xami, Xami, dors doucement !
Xami, Xami, dors, mon enfant !

En rafales l'Hiver déchaîne
Ses vents hurleurs sur le Youkon,
Et, seul, dans la forêt lointaine
Qui longe les monts Koyoukon,
Mon cher époux chasse le renne.

Xami, Xami, dors doucement !
Xami, Xami, dors, mon enfant !

(*Le Terroir*)

---

## *LA PATRIE AU POÈTE*

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain,
Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie ;
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain !

Pour toi mes paysans ne sèment pas la terre.
Quand tu presses l'Été de blondir leurs moissons,
Généreux, daignent-ils honorer tes chansons?
Poète, le semeur ne se dit pas ton frère.

Au bercement des vers, Poète, endors ta faim.
Que la gloire du Rêve ennoblisse ta vie,
Proclame qu'elle est belle et grande, ta Patrie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain !

Rêveur, pourquoi m'aimer comme on aime une femme?
Tes yeux se sont mouillés d'avoir vu ma beauté;
Pour comprendre ton cœur et vivre ta fierté,
Poète, mon enfant, il me faudrait une âme !

Les noms des fiers Aïeux dont l'honneur et la foi
Font pensif l'Étranger qui traverse mes plaines,
Chante-les, plein d'orgueil, dans tes strophes hautaines ;
Poète, ces grands Morts ne revivent qu'en toi.

Va, Barde primitif des vierges Laurentides,
Va-t-en pleurer ton cœur comme un fou dans les bois,
Fidèle au souvenir des héros d'autrefois,
Tandis que l'or vainqueur fait les hommes avides !

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.
Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie ;
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain !

(*Le Terroir*)

---

## *ENNUI D'AUTOMNE*

Comme on vous voit mourir dans l'épaisseur de l'eau,
Pénétrez dans mes yeux, rayons mourants d'automne,
Entrez, rayons, dans mon cerveau,
Pour que mon âme soit bonne;
Pénétrez dans mes yeux, rayons mourants d'automne.

Venez me rappeler l'ardeur du cher Été,
Sur moi soyez ainsi que sur la feuille morte;
Semez en moi votre bonté
Pour que mon âme soit forte.
Sur moi soyez ainsi que sur la feuille morte.

Il m'est doux de vous voir, dans les matins mouillés,
Accrocher votre gloire aux bouleaux de la route,
Car je vivrai les jours brouillés
Où la pluie aux frimas s'ajoute...
Accrochez votre gloire aux bouleaux de la route.

Soyez lents à pâlir sur les choses d'en bas;
Glissez dans les chemins par où nous vient la Vie.
Rayons, rayons, ne mourez pas
Sur les penchants de ma patrie !
Éclairez les chemins où nous pleurons la Vie.

(*L'Âme des Bois*)

# Louis-Joseph Doucet

(1874- )

*BIBLIOGRAPHIE.* — *En vers* : La Chanson du passant (*Montréal, 1908*); — La Jonchée nouvelle (*Montréal, 1910*); — Ode au Christ (*Montréal, 1910*); — Sur les remparts (*Québec, 1911*) : — Les Palais chimériques (*Québec, 1912*),— Les Grimoires (*Québec, 1913*); — Près de la Source (*Québec, 1914*); — Les Sépulcres blanchis (*Québec, 1915*);—Palais d'argile (*Québec, 1916*);—Au vent qui passe (*Québec, 1917*) — Idylles symboliques (*Québec, 1918*); — Vers les heures passées (*Québec, 1918*). — *En prose* : Contes du Vieux Temps (*Montréal, 1910*); — Pages d'histoire (*Québec, 1914*); — Moïse Joessin (*Québec, 1918*); — Les Campagnards de La Noraye (*Québec, 1918*).—*En prose et vers* : Au bord de la Clairière (*Québec, 1916*)

EN PRÉPARATION. — Les Aubes mortes, *poésies.*

*M. Louis-Joseph Doucet est né à Lanoraie, le 30 octobre 1874. Ses premières études furent plutôt courtes; élevé à la campagne par des parents rien moins qu'à l'aise, il ne connut guère l'école et, tout enfant, s'employa beaucoup plus aux travaux des champs qu'à l'étude de l'alphabet ou des quatre règles. A l'âge de quinze ans, cependant, l'ambition lui étant venue de s'instruire, il résolut de quitter le toit paternel pour aller au loin gagner le prix de ses études. Lui-même nous rappelait dernièrement, dans un court billet, cette période de sa vie :*

*« Après avoir aidé mon père au labourage de la terre, je commençais à quinze ans à naviguer sur le Saint-Laurent. A ce métier, je gagnai, la première année :*

| | |
|---|---|
| *8 mois à $5 par mois, ci* | *$ 40* |
| *La deuxième année :* | |
| *8 mois à $10, ci* | *80* |
| *La troisième année :* | |
| *8 mois à $15, ci* | *120* |
| *Joignez à cela les 100 piastres de l'héritage paternel, ci* | *100* |
| *Et vous arrivez au total imposant de* | *$340* |

*« C'est vous dire que les jours de ce temps-là étaient durs, et vraiment je ne désirerais pas les recommencer de la même manière...*

*« Voyons maintenant la puissance de l'argent en aussi grande quantité. Ces trois cent quarante piastres me permirent de faire, au Petit Séminaire de Joliette, des études plus ou moins complètes (il n'est que bon d'ajouter que j'avais pu arrondir encore un petit peu ma fortune en me refaisant durant les vacances navigateur). Enfin, voilà, que voulez-vous que je vous dise encore ? Depuis ma sortie du collège, faisant encore toute espèce de métiers de chien, j'ai été trois ans sans*

*ouvrir un livre... J'ai été longtemps agent d'assurances. J'ai même été employé dans un journal — la* Patrie *— pour y écrire. Je suis marié et père de famille. Et maintenant, j'habite Québec depuis quelques années déjà, comme fonctionnaire.*

*« Et je mourrai content des hommes et des femmes, mais plus content des animaux. »*

*« ... Doucet, né à la campagne où il a grandi, savait à peine lire, à vingt ans, quand il est entré au collège. Ses impressions premières se sont nettement gravées en lui; les leçons de la nature n'ont pas été amoindries par les leçons des livres. Le conventionnel et l'apprêté n'ont point détrôné dans son style la spontanéité simple de l'homme des champs. Voilà pourquoi son œuvre se distingue par la chaleur, l'abandon, la franchise... Il possède la vision du paysagiste, vision d'ensemble qu'il nous communique, et que nous gardons longtemps après la lecture de son livre... La sincérité, l'attendrissement, une franche saveur de terroir et l'abondance sont les qualités maîtresses de ce généreux poète au cœur naïf. Jamais au Canada le sentiment de la nature n'a chanté avec autant de chaleur et de pittoresque.»* (CHARLES GILL)

*« Si vous avez jamais le plaisir de faire sa connaissance, — ce que je vous souhaite, — après avoir capté sa confiance par une mise humble, des propos gais et sans prétention, et surtout — mais ceci entre nous — par quelques mots élogieux à l'adresse de son cher Villon, obtenez qu'il vous entretienne des vieux paysans qu'il a connus, et vous vous régalerez ! Très modeste, très timide, Doucet ne se livre pas au premier venu, mais dès qu'il s'abandonne, il vous tend son âme comme un livre ouvert; on y lit couramment la bonté, la simplicité et une étonnante égalité d'humeur. Doucet est content de tout, de la pluie et du beau temps, de la boue et de la verdure; il ne désire rien de plus que ce qu'il possède; c'est un sage, un La Fontaine attardé...*

*« L'originalité est le trait caractéristique de Doucet, qualité première des poètes de race. Doucet est lui-même, il n'imite personne, et la seule influence qu'il ait subie un peu fortement, — parce que celui qui l'a exercée n'était pas sans affinité d'esprit avec lui-même — est celle de — ôtez votre chapeau — Maître François Villon, excellent diable, prestigieux rimeur et charmant assassin ! Il a pris au « pôvre escholier » ses couplets de huit vers à triple rime et certainement demandé à ce vieux maître le secret de réussir la ballade et le chant royal, et Villon le lui a donné. A la forme, je crois, se borne ce que Doucet doit à Villon; le fond est bien à lui et tout à lui...*

*« Et si l'on me demandait, maintenant, de quelle école est Louis-Joseph Doucet, je répondrais qu'il n'est d'aucune, sinon de la sienne; et c'est bien ainsi que doit être tout bon poète. »* (ALBERT LOZEAU).

*Doucet a écrit peu de poèmes que ne déparent pas des incorrections, des obscurités; il en est même qui sont franchement inintelligibles : c'est la rançon de sa facilité et de son originalité tout à la fois. Sa syntaxe, son orthographe, sa ponctuation, sont abominables. Enfin, la typographie de ses livres, et jusqu'à leur couverture (il les fait cartonner !),*

*dénotent un manque de goût absolu. Mais ses dons naturels le classent parmi les poètes canadiens-français les plus intéressants de sa génération.*

---

## *LE VIEUX PONT*

L'autre hier, cheminant le long du vieux sentier,
Je parvins au cours d'eau qui fuit vers la savane.
Le soleil déclinait, et l'horizon altier
Alignait les sapins comme une caravane.

Évoquant le passé, je fis halte au vieux pont,
Au vieux pont biscornu, plein de ronce et de mousse,
Couché sur le ruisseau limpide et peu profond
Que brouillèrent les pas de mon enfance douce.

Aux caresses du vent dont se plaint le roseau,
Parfois un rossignol y turlute son trille.
Et le vieux pont sommeille au-dessus du ruisseau,
Dans l'ouragan des soirs comme au midi tranquille.

L'onde claire, qui court à travers le glaïeul
Où se pose en passant l'agile libellule,
Murmure comme au jour où mon fier trisaïeul
Le construisit devant le siècle qui recule.

Cet homme était robuste, il le fit de plançons,
Sur un lit de ciment aligna les poutrelles,
Sur d'énormes cailloux plaça les étançons,
L'enduisit de mortier à grands coups de truelle.

Et, dans la paix du soir, faisant rêveurs les bois,
L'angelus au lointain planait sur le village;
Les sapins en leur deuil et l'onde de sa voix
Priaient dans le mystère éperdu d'un autre âge.

La cigale chantait l'heure de la moisson,
Et les bons engerbeurs rassemblaient les javelles;
Parafant leur énigme au bord de l'horizon,
Au rêve du couchant passaient des hirondelles.

Aux chants des charroyeurs, au cri-cri des grillons,
Les granges regorgeaient de blondes tasseries;
Sous le comble l'avoine épandait ses haillons;
Des larmes d'or tombaient au fond des batteries.

Serein, j'ai contemplé cette épave du temps
Qui s'acharne sur nous, avec des airs moroses;
En moi j'ai ressenti la cruauté des ans,
Qui ne respecte pas la misère des choses.

J'ai vu des moissonneurs avec leurs gerbes d'or,
Qui revenaient joyeux d'espérance secrète...
Les aïeux sont partis, mais leurs enfants encor
Traversent le vieux pont dans leur rude charrette.

Et je songe à ceux-là que je n'ai pas connus,
Aux grands parents absents, abîmés sous la terre :
Eux qui chantaient : *Le temps passé ne revient plus*,
Me rappellent qu'un jour, hélas ! il faut nous taire !

(*La Jonchée nouvelle*)

## *LES VIEILLES LETTRES*

Pour adoucir en moi l'effet de cette guerre,
Pour détourner mon cœur de l'inhumanité,
Je relis chaque soir des lettres de bonté,
Et je remonte ainsi de quinze ans en arrière.

Je puise aux idéals de la jeunesse fière,
Comme aux mêmes espoirs auxquels j'avais goûté.
Pour mieux saisir l'écho par le temps emporté,
Je lis les vieux papiers que je lisais naguère.

Assez de visions de meurtres et d'horreurs
Dont mon âme n'est pas une miette la cause !
Le crime vient des rois, surtout des empereurs.

Car Dieu ne mettrait pas tant de fiel dans la dose;
S'Il s'en mêlait, pour sûr, Il serait mieux compris.
Je relis mon Villon, et mes vieux manuscrits !

(*Les Palais d'argile*)

## *UN VIEUX NAVIGATEUR*

Lorsque j'étais enfant, là-bas dans mon village,
Sur les bords du grand fleuve où voguaient des bateaux,
Je sondais l'horizon, je songeais au voyage,
En suivant du regard l'hirondelle et les flots.

Comme le ciel est clair aux visions d'enfance !
Nulle insomnie alors n'avait lassé mes yeux ;
Les yeux comme le cœur s'ouvraient à l'espérance;
Tout était neuf pour moi, sur terre et dans les cieux !

Et les barques passaient en fuyant notre grève;
Et je suivais longtemps leur sillage écumeux...
Les voiles accrochaient les ailes de mon rêve,
Pour se perdre, très loin, aux couchants lumineux.

Mais entre les jours clairs vinrent des soirs d'orage,
Et je vis des débris aux senteurs de goudron :
On disait qu'un bateau s'échouait sur la plage,
Et qu'à l'avant brisé se lisait : *Orégon*.

« *Barque ruinée a fait tristesse au capitaine !* »
Adieu pour lui la course et les voiles au vent !
Notre voisin fut triste une longue semaine,
Et j'ai su qu'il pleura son *Orégon* souvent.

Mât brisé, bateau perdu dans les écumes,
Vous roulez, comme l'homme, aux récifs de la mort;
Car dans les couchants clairs ou dans les soirs de brumes
Nous dérivons tous deux de tribord à babord !

Pauvres bateaux vieillis que la vague transporte,
Sous l'effort des autans, au rivage incertain,
Vous êtes comme nous, qui cherchons une porte
S'ouvrant sur l'avenir des horizons lointains.

Mais je ne voyais pas, aux jours de ma jeunesse,
Devant les vieux débris du chaland naufragé,
Qu'ici-bas tout finit au signal des détresses,
Depuis l'homme perclus jusqu'au bois ravagé !

Je me rappelle aussi le fils du capitaine,
Qui jouait comme moi sur des morceaux de pont;
Et de nos jeux passés si la date est lointaine,
Ce naufrage et ce temps se gravent sous mon front !

Car je fus matelot, et je connus ensuite
L'effort des flots mauvais sous les assauts des vents;
Je revois des noyés qu'un dernier spasme agite,
Je contemple le soir, je prédis le gros temps.

Je revois en pensée, et vivant au village,
Le vieux navigateur sous ses cheveux tout blancs;
On dit qu'il parle encor de son dernier naufrage
En détails très précis, à quatre-vingt-trois ans !

Il ajoute qu'il sait qu'un dernier vent le guette
Sur la dernière lame, une lame de fond.
Pour lui comme pour nous ce sera la défaite,
Puis il ira dormir où tant d'autres s'en vont !

*(Au vent qui passe)*

---

## LE VIEUX RÂTEAU

Dans le fond d'un grenier, sous des ombres déchues,
Mordant un peu de lin jeté sur les entraits,
Le vieux râteau de frêne, aux dents toutes crochues,
Comme une main d'avare absorbe ses secrets.

Il rappelle l'andain fait des blondes avoines;
Là-bas, près du coteau, non loin des cèdres verts,
A mûri la moisson, son or, son patrimoine,
Depuis les clairs matins jusques aux couchants clairs.

Et le champ était vaste, et la brise était chaude;
Il écoutait la faux passer dans le bon grain
Avec un souffle ému dans un rayon qui rôde,
Poussée à tour de bras comme à force de rein.

Au bout, l'andain fini, l'homme prenait sa pierre :
Guézin, guézi, guézin, et la faux s'aiguisait.
Alors il râtelait aux mains de la fermière,
Le vieux râteau de frêne, et le bon temps passait.

La nuit, au clair de lune, il dormait dans les herbes,
Sous des nids gazouillant dès que l'aube naissait.
Puis le soleil bientôt rayonnait dans les gerbes,
Le ciel semait sa joie, et le champ grandissait.

Le vieux râteau puisait aux vertus de la terre
Qui nous rend au centuple un prêt de quelques mois...
Car, pour celui qui l'aime, il n'est point de misère :
La terre fournit tout, les vins, le pain, le bois...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Et, briche, brouche, moi, je faisais des javelles
Que j'aimais et mordais jusqu'à la fin du jour...
L'or des pailles brillait au pied des jouvencelles
Qui s'appuyaient sur moi pour songer aux amours.

« Et j'entendis un soir : Aimez-moi donc, la belle,
Aimez-moi donc un peu, moi je vous aime tant !
Et la belle riait : — Vous aimer, disait-elle ?
Pas avant l'août, quand les râteaux auront des dents !

« Que de blé je cueillis ! Et j'attends qu'on me cueille;
Car je suis en silence oublié sur l'entrait.
Vieillesse, te voilà, je me meurs, tout s'endeuille;
Si l'on me décrochait, que je râtellerais !...

« Maintes fois, le midi, debout dans la lumière,
Je veillais au sommeil des bonnes cruches d'eau
Parmi les seigles blonds, là-bas, à la pinière,
Où se voit la perdrix, où s'entend le corbeau.

« J'ai même gardé seul, avec le chien sans doute,
Un doux petit enfant qui souriait aux fleurs.
Un cheval est venu, libre, par la grand'route;
Il rôda près de nous, le chien en avait peur.

« Pauvre petit bébé couché sur la fougère !
Le cheval s'approcha, l'œil clair, plein d'ébrouement...
Je le chassai, vlan, vlan! avec le chien derrière :
On ne me marche pas plusieurs fois sur les dents !

« Quand le devoir est fait, et bien fait, c'est la vie ;
On n'a vu ce cheval que le soir, attelé...
Je suis seul aujourd'hui, sans moissons je m'ennuie.
Que l'on n'emploie aux champs, je veux revoir le blé ! »

.............................................................

Le vieux râteau rêvait, quand on vint de la grange ;
Et la porte s'ouvrit, le grenier s'éclaira
D'une belle lumière, une lumière étrange...
« C'est elle », se dit-il, et la fermière entra.

« Ah ! je revois enfin la fille de mes maîtres,
L'enfant blond d'autrefois qui courait dans les blés. »
Puis vint un vieux, si vieux, que pour le reconnaître
Le râteau dut chercher dans son cerveau troublé.

Si maigre ! mais pourtant c'était lui, le grand-père,
Samuel Chapdelaine, un des premiers colons :
« Petite, c'est ici qu'est morte ta grand'mère,
C'est là que j'ai tracé les dix premiers sillons.

« Ça, c'est un mancheron d'une de mes charrues.
Quand j'ai creusé le puits, ta grand'mère chantait
Et le soleil brillait de même au fond des nues...
Avec ce vieux râteau, Maria râtelait.....

« Toi, tu ramasseras cette mousse et ces branches. »

Le râteau râtelait quand la cloche tinta;
Il était si content de tant de clartés blanches,
Si content, le râteau, qu'enfin il éclata.

L'enfant blond fait un feu des vieux morceaux de frêne
Pour éclairer ce soir; le bonhomme s'endort,
Et son rêve parcourt une route lointaine...

Sur la mi-nuit la flamme et le vieux étaient morts.

Mais le travail demeure en ses œuvres passées,
Nul ne peut effacer ce qui fut une fois;
Dans le creux du mystère où parlent nos pensées,
On niera les échos, mais sans tuer la voix !

Cultivons notre terre, aimons toutes ses choses;
Aimer le bien qu'on a, c'est rendre grâce à Dieu.
Nous retournons au sol après l'instant morose :
Aimons les champs de blé que mûrit le ciel bleu !

Les râteaux, comme nous, font la lutte et travaillent :
N'est-il pas juste aussi que nous nous souvenions ?
Prisonniers et soldats ont besoin de leur paille,
Toute l'humanité prend sa vie aux sillons !

(*Au vent qui passe*)

---

## *UN JOUR D'AUTOMNE*

Sans craindre le chasseur aux espoirs égayés,
Qui se flatte d'un meurtre en sa pauvre âme dure,
La perdrix, près du bois, picore à l'aventure
La graine du sorbier, aux coins ensoleillés.

Et comme cet oiseau l'on goûte la nature ;
Malgré les chaumes nus, pleins du regret des blés,
Malgré les soirs en deuil et les matins gelés,
On veut revoir un peu les sapins, la verdure !

Le « Petit Saint-Henri » s'entoure de bois vieux,
Et c'est là que conduit le chemin des « Hervieux »,
Où l'on cueille la fène, au bord de la clairière.

Je m'en revins à pied, sur la Terre à Tenfant,
Songeant à ma jeunesse en mon cœur solitaire
Afin de mieux revoir ce que je vis enfant !

*(Au vent qui passe)*

---

# Benjamin Michaud

**(1874- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Les diamants de Kruger, *roman d'aventures (Québec, 1906)*; — Le Rajah, *livret de farce musicale (Québec, 1910).*

En préparation. — *Un roman* : Le petit Bon-Dieu de Port-Joli.

*Peu connu comme poète, M. Michaud a cependant fourni des vers à différents journaux, sous des pseudonymes.*

*M. Benjamin Michaud est né à Saint-Jean-Port-Joli (Québec), le 16 mars 1874. Élève du Petit Séminaire de Québec et licencié en droit de l'Université Laval (de Québec), il s'est fait admettre au barreau, mais il n'y a à vrai dire jamais pratiqué.*

*Tour à tour secrétaire particulier de ministre, secrétaire de ministère et chef de cabinet dans l'administration provinciale du Québec, il est actuellement chef de cabinet du ministère de la Voirie. Travailleur acharné, ce fonctionnaire est aussi, malgré sa modestie, un fin lettré et un délicat écrivain en prose et en vers. Quelques extraits d'une lettre écrite le 2 janvier 1920 en réponse à une demande de notes biographiques le peindront mieux que nous ne saurions faire :*

*« Vous ne connaissez pas grand'chose de moi, et pour cause : je n'ai pas fait grand'chose. Vous trouverez avec la présente quelques pièces qui peuvent se lire, surtout parce qu'elles ne sont pas longues. Sont-elles des pièces d'anthologie, ou tout simplement des symptômes de « possibilités » ? Vous en êtes le juge. Il ne faut pas oublier que mon activité littéraire est spasmodique. Cela tient d'abord aux occupations qui m'absorbent, et ensuite à mon manque de confiance en mes forces. Hier j'étais poète, aujourd'hui les vers me dégoûtent et je me fais roman-*

*…ier. Puis le roman commencé me semble idiot, et je deviens dramaturge. Et les choses vont ainsi, avec le résultat inévitable que vous voyez. Je vous confesse cependant que le roman m'aura définitivement, si je tiens. J'ai fait des choses qui dorment, et je dors sur des choses qui ne seront peut-être jamais achevées... Nous voici à la question des travaux « en préparation ». Franchement je ne suis pas de votre avis là-dessus. Nous sommes assez pauvres en œuvres sans avoir l'air de vouloir « en faire accroire » au public par des promesses. La plupart de ceux à qui vous avez posé la même question vont vous répondre par des listes d'ouvrages en préparation, et peut-être aurez-vous, au lieu d'une collection d'auteurs, une collection de d'Argentons (vous vous rappelez, dans* Jack*). Car il est plus facile de faire des plans, des projets, des squelettes d'œuvres, que de faire quelque chose « d'en vie » avec les matériaux accumulés. Pardonnez-moi ma franchise. Je crois que notre amitié m'y autorise. En tout cas, quant à moi, je ne voudrais pas annoncer d'ouvrages en préparation : je suis trop peu sûr d'achever ce que je commence. Le même sentiment me fait un épouvantail des notes biographiques. Si je pouvais vous dire la date de ma mort, je le ferais volontiers, et convenez que ce serait diablement original. »*

*M. Benjamin Michaud a visité l'Europe et fait des séjours assez prolongés en France. En même temps que les lettres, il cultive la musique. Une santé délicate s'ajoute à ses scrupules d'honnête homme pour l'empêcher de produire abondamment.*

---

## *LES YEUX DES CHATS*

(1907)

Câlins ou durs, doux ou pervers,
Se grisant des clartés intenses,
Leurs yeux aux multiples nuances
Ont l'air songeur, mi-clos, ouverts,
Câlins ou durs, doux ou pervers.

Soit ovales, pointus ou ronds,
Soit énormes, soit minuscules,
Grands soleils ou minces lunules,
Ils s'enflent comme les ronrons,
Soit ovales, pointus ou ronds.

Souvent, dans la torpeur des nuits,
Quand la mort affleure la vie,
La prunelle, immense, défie
L'ombre, et la repousse en son puits,
Souvent, dans la torpeur des nuits.

Tristes, rieurs, fins ou profonds,
Peut-être pleins d'une lumière
Qui, pour nous, demeure étrangère,
Leurs yeux semblent trouver bouffons
Ceux qui se croient fins ou profonds.

---

## *MATIN ROUGE*

(1907)

Parmi les ocres épandues,
Dans le lointain, sur les coteaux,
L'automne, avec ses blancs cristaux,
Révèle des cimes perdues.

Le soleil bâtit des châteaux
Dans le tuf des crêtes pointues,
Parmi les ocres épandues,
Dans le lointain, sur les coteaux.

Des vapeurs longues, suspendues
Aux contreforts, aux chapiteaux,
Ceignent de rutilants bandeaux
Le front des montagnes ardues

Parmi les ocres épandues.

---

## *PRÉLUDE A LA SÉRÉNADE*

(1913)

Pierrot se trouve lourd malgré sa fraise en tulle.
Le monde lui paraît plus léger que l'éther.
Il a cru voir, dans la pâleur du crépuscule,
Ariel s'avancer sur une bulle d'air
Qu'emportaientau zénith d'impalpables cavales.
La mer, tapis vermeil qu'un souffle fait mouvoir,
Sème au flanc des rochers des millions d'opales,
La fleur attend la pluie invisible du soir...
Le jour tombe, et déjà les jongleurs de la mare,
Mettant en branle leur harmonieux tarare,
Attaquent à la fois la fugue et les strettos
D'une xylophonie où trillent cent flûteaux.

## CHANSON AUX FLEURS

(1913)

Mourez, fleurs, qui venez d'éclore
Parmi les fraîcheurs du matin;
Mourez vierges, tandis qu'encore
Rien n'a froissé votre satin.
Exhalez en pleine jeunesse
Votre âme faite de parfum;
Craignez qu'un autre jour ne naisse :
Pour vous faner il n'en faut qu'un.

Ne laissez pas les larmes roses
Que l'humide baiser du jour
Met, comme un cristal, sur les choses,
Devenir des larmes d'amour.
Goûtez à toutes les caresses
Que l'été souffle sur les prés,
Rêvez à toutes les tendresses,
Mais, de peur d'y croire, mourez.

---

## CANTILÈNE POUR FLÛTE DE PAN

(1916)

Dans la lourde immobilité
Du jour qui meurt plein de mystère,
Le bélier, ô Longus! blatère
L'amour qu'il a brouté.

Il a bu l'eau qui sourd de terre,
Mordu le trèfle velouté;
Sa bouche écume, il ne peut taire
L'amour qu'il a brouté.

Le Divin Sagittaire
Est l'âme de ce soir d'été;
Il blesse la vierge et l'hétère,
Tandis que le bélier blatère,
Là-bas, sur la butte arrêté,
L'amour qu'il a brouté.

## LETTRE AU DÉMOLISSEUR

(Pièce mise par le poète dans un flacon, derrière une brique de la cheminée de sa maison, à B )

(1917)

J'ai bâti là, très haut, en pleine brise,
Devant le fleuve immense qui s'irise
Sous les rayons du soleil du printemps. —

Démolisseur qui dans quelque cent ans
Liras la lettre — à coup sûr peu pressée —
Qui te sera tout à l'heure adressée,
Veux-tu savoir comment c'était ici
Avant que toi tu fusses né ? Voici :

B... m'a vendu, le prix d'une province,
Un tout petit arpent de terre mince,
Aride et nue, et qu'il me faut planter...
Au fait, qui sait si je verrai monter
Les marronniers, les tilleuls, les érables,
Que je voudrais déjà grands, vénérables,
Mais dont chacun n'a l'air que d'un rameau
Que son tuteur aurait eu pour jumeau !

Les peupliers sous lesquels tu t'enfonces
Vont deux par deux, bien droits, mais en quinconces,
Et j'ai pris soin qu'ils bordent le chemin
Afin qu'à l'heure où l'aube de carmin
Revient de son diurnal tour de France,
Elle ne trouve aucune différence.

Tout au nord-est, au coin, j'ai mis un pin,
Un pin sylvestre. On dirait un larbin
Aposté là pour ouvrir la barrière
Aux bonnes gens qui vont à la prière.
Il n'est pourtant pas seul chez moi : plus bas,
Au bout extrême, à gauche, tu verras,
En rangs serrés, plusieurs de ses sosies.
— Et n'est-ce pas que tu me remercies
D'avoir brossé ce ravissant décor
Presque tout neuf, et qui te sert encor
Quoique la troupe, ayant baissé les toiles,
Joue à présent pour un public d'étoiles ? —

Si le logis t'a plu, j'en suis content,
Car, mon château, je l'aime tout autant
Que si l'Espagne, en songe, était venue
Me l'apporter frais sorti de la nue.
Tours et créneaux sont taillés dans le bleu,
Non dans le roc; mais il m'importe peu :
Ce qui n'est pas, mon rêve le fabrique,
Et j'ai de l'idéal pour chaque brique !

En attendant que sur mon champ sableux
Le temps se fasse un lit vert et moelleux
Où la glycine aux troncs soit enlacée,
J'y veux laisser s'endormir ma pensée.
Elle sera la Belle-au-bois-dormant
D'un autre conte où le Prince Charmant
Ce sera toi. Vivante, mais cachée,
Elle suivra l'obscure chevauchée
Que les humains font tous vers l'avenir.
Et quand les ais ne voudront plus tenir,
Lorsque au hasard quelque pièce tombée
Dessinera comme une bouche bée
Sur ces murs blancs que l'âge aura noircis,
Quand sur leur axe, instables, indécis,
Les coqs rouillés des girouettes folles
Contrediront les vents et les boussoles,
Tu briseras le long enchantement.
Ta tête alors, mystérieusement,
Se penchera. L'émotion, peut-être,
Fera trembler dans ta main cette lettre...

Et c'est pourquoi, bâtissant ma maison,
Au risque de passer pour un maçon
Qui se serait un moment cru poète,
J'ai mis ces vers en place très secrète,
Sous le mortier, dans un flacon bien clos,
Tout comme font, en mer, les matelots.
Et bien moins qu'eux je sais vers quelle terre,
Vers quels regards, vers quelle âme ce verre
S'en va, ce soir, emportant loin de moi
Quelque ironie, et plus encor d'émoi.
Je suis rêveur en pensant à ton rêve;
J'hésite un peu; notre vie est si brève
Que je me dis : Les mots sont superflus,
A quoi bon mettre un atome de plus

Dans le brouillard des mondes innombrables?
Quels monuments appelle-t-on durables?
Quels tombeaux même auront toujours leurs morts?
Mais rien, vois-tu, n'arrête nos efforts.
Nous détruisons pour pouvoir reconstruire;
Sans cesse au guet, nous entendons bruire
Des mots d'espoir à chaque effondrement;
Sur ce vieux globe, informe entassement
De murs croulés, de branlantes structures,
Nous préparons les ruines futures...
(O Malebranche !)

Et maintenant, adieu.

Le jour descend dans un nimbe de feu
Qui, par degrés, pâlit, se décolore.
L'épître est faite, il est temps de la clore.
Adieu. Jamais mes yeux ne te verront.
D'ici pourtant j'aperçois sur ton front
Le vague pli que l'étonnement pose,
Et, sur ta lèvre, un sourire morose,
Triste, ou sceptique, ou simplement distrait.
Et tout ce que tu feras m'apparaît :
Méprisant ma sagesse — en homme sage —,
Tu replieras lentement ce message,
Tu le rendras au stuc dont je l'enduis,
Tu l'apostilleras peut-être, puis,
Tournant le dos aux époques passées,
Presque honteux de les avoir laissées
Souffler sur toi leurs étranges frissons,
Démolisseur, tu diras :

Bâtissons !

---

## *BALLADE DES DENTS D'OR*

(1917)

Quand le temps a brisé la symétrie
Des dentures d'ivoire, on veut encor
Mettre un rayon à la bouche assombrie.
La scène change, on change le décor...
Comme l'on sait qu'avec la galerie
Le faux qui réussit n'a jamais tort,
On a recours à cette duperie :
Le rutilant sourire des dents d'or.

Pour requinquer une face flétrie
A l'orpailleur on prend tout un trésor,
Le métal pur à l'émail se marie,
Et, désormais, bravant les coups du sort,
Qu'elle doive être effleurée ou pétrie
Par le plaisir ou la douleur qui mord,
La lèvre aura, soit qu'elle pleure ou rie,
Le rutilant sourire des dents d'or.

En attendant que la chair soit meurtrie
Au point voulu, le ver, tranquille, dort.
Sûr du festin, il laisse à la carie
Le soin d'user l'homme faible, et le fort...
Que cela doit troubler sa mangerie,
De voir, au fond d'un sombre corridor,
Briller soudain, dans la pulpe heudrie,
Le rutilant sourire des dents d'or !

---

## *ENVOI*

Prince du ciel, c'est là plaisanterie,
Mais, quand le ver dira : « C'est ton tour, mort ! »
Fais que j'oppose à sa gloutonnerie
Le rutilant sourire des dents d'or.

---

## *BALLADE POUR QU'ON AIME TOUJOURS CHOPIN*

(1918)

Si la musique informe, grise,
Vague comme un miroir sans tain,
A sur ton âme peu d'emprise;
Si tu crois qu'un art sec, hautain,
Au lieu de t'élever, t'enlise,
Poète, donnons-nous la main :
Avec toi je me coalise
Pour qu'on aime toujours Chopin.

Euterpe, en ce moment, méprise
Le pur contour, fût-il divin ;
C'est de couleur qu'elle est éprise.
Mais comme elle est mauvais rapin !

Loin de peindre, elle dogmatise,
Elle prend des airs de devin,
Sans voir tout le feu qu'elle attise
Pour qu'on aime toujours Chopin.

Il se peut qu'un malveillant dise :
Chopin a le flou pour copain,
Pour maîtresse la mignardise;
Il court la femme au bal, au bain,
Il la traite en terre conquise...
— Mais, mon Dieu, pauvre coquebin,
C'est la raison la plus exquise
Pour qu'on aime toujours Chopin.

---

*ENVOI*

Prince, si la critique aiguise
Contre mes vers son long harpin,
Tant mieux : je consens qu'il m'en cuise
Pour qu'on aime toujours Chopin.

---

# Henri Desjardins

**(1874-1907)**

*Henri Desjardins a collaboré à nombre de journaux et revues, notamment à la* Voix du Peuple, *journal fondé par lui en 1904.*

*Henri-Marie Desjardins naquit à Pointe-Gatineau, le 1er juin 1874. Le Petit Séminaire de Sainte-Thérèse, puis le Collège Sainte-Marie, de Montréal, l'eurent tour à tour pour élève, ensuite de quoi il entra à l'Université Laval pour y suivre les cours de notariat. Après avoir exercé cette profession pendant quelques années, il était, en 1902, nommé par le gouvernement de Québec à la conservation des archives du comté de Wright, charge qu'il occupa jusqu'à l'automne de 1906. Il mourut l'année suivante (1907), à Hull, âgé de trente-trois ans à peine.*

*Au cours de sa courte carrière, Henri Desjardins s'était occupé de littérature au moins tout autant que de sa profession. Membre de l'École littéraire de Montréal, il avait publié dans les* Soirées du Château de Ramezay *(1900) une série de pièces qui ne constituent qu'une maigre partie de son œuvre poétique. Il a en effet, nous affirme-t-on, laissé dans ses cartons la matière d'un gros volume de vers.*

## *ISOLEMENT*

O douleur d'être seul et de broyer du noir,
De mutiler son cœur, de le mettre en poèmes
Et de jeter ce livre à d'autres faces blêmes
Qui pleureront peut-être en le lisant un soir !

Mais douleur de marcher dans l'humaine cohue,
Qui nous lance l'injure et croit nous faire mal !
Cohue à qui le nom de poète est fatal...
Cohue à qui l'on voit battre un chien dans la rue...

Pauvre enfant qui t'en vas parmi ces horions,
Toi qui n'as dans le cœur aucun désir de nuire,
Toi qui cherches là-haut ce qui peut te séduire,
Rentre dans ton logis rêver tes visions !

La plèbe ne croit rien, la plèbe est ignorante,
Et celui qui s'y mêle y sera mutilé !
Si tu ne la sers pas, tu seras exilé,
Tu boiras la ciguë, ô belle âme souffrante !

Ne la revois jamais que pour la dominer !
Si tu ne le peux pas, retire-toi loin d'elle.
Mais lance-lui plus tard — à ton dédain fidèle —
Ton livre, et tu pourras l'entendre pardonner !

O bonheur d'être seul, de vivre sans les autres,
Mais de vivre pour eux, sous le même ciel noir !
O gloire d'être seul, d'écrire chaque soir
Les sanglots de ces cœurs qui passent par les nôtres !

(*Les Soirées du Château de Ramezay*)

---

## *SILENCE*

Plus de bruit, plus de bruit ! Le soir silencieux
Dans la sérénité dessille ses grands yeux,
Et l'Ange de la Paix va traverser les cieux.

Plus de vent, plus de vent ! La brise va se taire...
La rumeur des flots noirs sur l'âme solitaire
Passera tout à l'heure en l'infini mystère.

Plus de chants, plus de chants ! Dans leurs nids, les oiseaux
Dorment leur doux sommeil à l'ombre des roseaux,
Et la lune d'or rit de la plainte des eaux.

Mais des pleurs, mais des pleurs ! Les fleurs se sont fermées,
Espérant la pâleur des aubes embaumées,
Aubes aux baisers pleins de larmes enflammées...

Des regrets, des regrets ! Dans l'ombre qui s'enfuit,
L'espoir d'aimer s'en va tout languissant d'ennui,
Et toi seule, ô douleur, tu veilles dans la nuit !

(*Les Soirées du Château de Ramezay*)

---

# Jean Charbonneau

**(1875- )**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* Les Blessures (*Paris, Lemerre, 1912*). — *En prose :* Les Influences françaises au Canada, *vol. I et II* (*Montréal, Beauchemin, 1913 et 1914*).

En manuscrit. — L'Age de Sang, *poèmes* (*paraîtra prochainement chez Lemerre, à Paris*); — Les Influences françaises au Canada, *vol. III.*

En préparation. — La Fontaine de Jouvence *et* Les Prédestinés, *poèmes.*

*M. Jean Charbonneau garde en outre dans ses cartons trois œuvres complètement achevées pour le théâtre :* Zopyre, *drame en vers, et deux pièces en prose :* Les Claquemurés *et* Les Pantins.

*M. Charbonneau a collaboré à plusieurs journaux et revues et aux* Soirées du Château de Ramezay.

*M. Jean Charbonneau naquit à Montréal, en 1875. Il montra de bonne heure pour la littérature un penchant qui devait, par la suite, s'affirmer plus d'une fois avec éclat. C'est ainsi — pour nous en tenir à cet exemple — qu'à peine sorti du collège (1895) il fondait, de concert avec quelques amis, cette fameuse* École Littéraire de Montréal, *qui a déterminé chez nous un si beau mouvement et de laquelle sont sortis la plupart des poètes de la jeune génération.*

*Sauf les* Blessures, *qu'il donna en 1912, M. Charbonneau n'a presque rien publié depuis 1900, préférant travailler dans le silence. On dit beaucoup de bien de son* Age de Sang, *qui paraîtra prochainement chez Lemerre.*

*M. Charbonneau a été président du Conservatoire Lassalle. Il est avocat au barreau de Montréal.*

« Les Blessures *révèle une nature d'artiste et classe son auteur parmi les plus considérables de nos poètes.* » (Marcel Dugas)

« *M. Jean Charbonneau nous envoie, du lointain Canada, si proche des cœurs français par son émotion, une douce vision d'aurore fleurie.* » (Le Temps, *de Paris*)

« *M. Jean Charbonneau, l'auteur des* Blessures, *est un Canadien-Français dont le suprême orgueil est de travailler à la conservation de cette belle langue qu'ils ont appris à aimer de l'autre côté de l'Océan, et c'est une raison pour que son œuvre nous soit deux fois sympathique.* » (Le Figaro, *de Paris*)

---

## *LE RÈGNE DU SILENCE*

Contemple sans parler la majesté des choses :
L'heure crépusculaire argente les ruisseaux
Et les lys, inclinés sur le miroir des eaux,
Baignent dans le flot bleu leurs corolles mi-closes.

L'air promène au sentier le cher parfum des roses ;
Dans les buissons s'éteint la chanson des oiseaux.
La lune est apparue, et parmi les roseaux
Le songe resplendit en ses apothéoses.

Il passe autour de nous un doux apaisement;
Dans les arbres pensifs, pas un tressaillement :
On croirait que la nuit s'est recueillie et pense. . .

Ouvrez votre âme au soir, ô rêves endormeurs !
Le bruit universel a cessé ses rumeurs
Et cède son empire au règne du silence.

(*Les Blessures*)

---

## *APAISEMENT*

### Le champ des aïeux

(1911)

Assis à ma fenêtre et noyé d'ombre ardente,
Je vois le paysan, de son allure lente,
Passer sur le chemin qui ramène des champs.
Ses chevaux harassés sont presque trébuchants,
Car le travail fut dur et chaude la journée.
Mais la moisson des blés abonde cette année;
Et depuis l'aube fraîche au couchant du soleil
Le laboureur moissonne, et d'un geste pareil

Il coupe les épis dont s'entassent les gerbes...
Bientôt le soir descend. Et les routes superbes
Resplendissent de gloire et d'éblouissement.
Une première étoile apparaît par moment,
Baignée encore des teintes du crépuscule.
Mais à mesure que le rayon d'or recule,
Elle se fait plus belle et brille plus encor.
Le champ est devenu le féerique décor
Où le soir se déploie en des apothéoses;
Il exhale un parfum venu du sein des roses;
Une fumée, ainsi qu'un encens sacré, sort
De la plaine embaumée et monte sans effort
Vers le ciel; et, là-bas, les montagnes sereines
Se colorent ainsi que des lueurs lointaines.
Le soir enamouré devient silencieux.
Enfin, on ne voit plus que les astres aux cieux.
Une imposante paix se répand sur la terre.
Tout disparaît. La nuit, éprise de mystère,
Jette à présent son voile; et des rêves, flottants
Comme des souffles, vont par l'espace et le temps.
Et je regarde, assis à ma fenêtre ouverte,
Les yeux plongés au loin sur la route déserte;
Et le champ de l'aïeul, ayant un peu frémi,
Comme un enfant bercé bientôt s'est endormi.

(*Les Prédestinés*)

## *LA TOISON D'OR*

(1914)

I

### *LES ARGONAUTES*

Siècles de vains désirs, époques tourmentées,
Dont nul pouvoir ne peut interrompre le cours,
Argonautes hautains, galères emportées
Vers des Colchides d'or dans le déclin des jours !

La Toison du bélier de Phryxus vous attire;
Vous approchez du Phase aux limoneuses eaux;
Mais l'éternelle nuit saura-t-elle vous dire
Les secrets qu'elle garde au delà des tombeaux ?

Vous avez méprisé les coups de la défaite,
Et, consumés par une ardente passion,
Vous ambitionnez l'inaccessible faîte,
Rivés de plus en plus à votre illusion !

Vous avancez, épris d'aventure et de gloire,
Mus par la volonté de toujours conquérir,
Même s'il vous faudra, pour prix de la victoire,
Sacrifiés d'avance, à la tâche mourir.

## II

## *JASON*

O charme irrésistible, ô déesse Médée,
Vers les autels d'Hécate, au fond calme d'un bois,
Tu vins t'agenouiller, par l'Amour possédée,
Toi qui sus asservir l'esprit même des rois !

Là t'apparut un jour, dans sa grâce immortelle,
L'amant attendu, fils des dieux et fils d'Éson;
Et dans ce fier héros qu'eût sculpté Praxitèle,
L'instinct t'ayant parlé, tu reconnus Jason.

Tu l'avais entrevu dans ton rêve, avant même
Qu'un seul mot de sa bouche eût effleuré ton cœur;
Et lui, le divin Prince, à ton appel suprême,
Avait senti de loin la force du vainqueur.

C'est pourquoi, subissant ta puissance secrète,
Jason, vers la Colchide ayant pris son essor,
Marcha, l'âme inspirée, à la double conquête
De la belle Médée et de la Toison d'Or.

## III

## *LA TOISON D'OR*

Illustre Toison d'or, ô Pays de l'Idée,
Conquête de Colchide et du Phase lointain,
Amour inspirateur de l'antique Médée,
Vous guiderez toujours la marche du Destin !

C'est pour vous que l'on provoqua tant d'hécatombes,
Que tant de vains efforts furent amoncelés,
Que la fureur humaine a creusé tant de tombes,
Que des peuples se sont en l'abîme écroulés.

Pour vous on a bâti des cités aux cent dômes,
Des temples fabuleux et des arcs triomphaux;
Pour vous se sont brisés les terrestres royaumes;
Que de projets pour vous ont trouvé leurs tombeaux !

Enfin, pour vous atteindre, à la face des astres,
Les tyrans, sous leurs pas ayant tout renversé,
Entreprirent, parmi les plus sanglants désastres,
La conquête du monde au prix du sang versé !

*(L'Age de Sang)*

---

# Englebert Gallèze

**(1875- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Les Chemins de l'Ame, *poèmes (Montréal, Daoust & Tremblay, 1910);* — La Claire Fontaine, *poèmes (Montréal, Beauchemin, 1913).*

*M. Englebert Gallèze a collaboré à la* Revue canadienne, *au* Bulletin du Parler français, *au* Terroir, *au* Nationaliste.

*M. Englebert Gallèze (Lionel-Englebert Léveillé, dit Gallèze) naquit à Saint-Gabriel-de-Brandon, le 27 novembre 1875. Il fit ses études secondaires au Collège de Joliette et fut admis au barreau en 1907. Attaché pendant quelques années à la rédaction de la* Presse, *il a repris depuis l'exercice de sa profession.*

*« M. Englebert Gallèze est, dans toute l'acception du terme, un poète du terroir. Il a longtemps observé les mœurs des paysans canadiens, et son vers est comme vêtu d'étoffe du pays. Ses paysages sont de chez nous seulement; son champ est borné par un horizon de beaux érables. » Ainsi s'exprimait, en 1910, M. Lozeau, dans une étude sur* les Chemins de l'Ame; *et il ajoutait : « A mes yeux, le principal mérite de M. Gallèze, c'est qu'il ne parle que des choses qu'il a vues, qu'il n'exprime que des sentiments qu'il a éprouvés. De là, vérité de son ouvrage. » De son côté, M. Alphonse Beauregard écrivait en 1913, à propos de la* Claire Fontaine : *. . . « J'ai tenu surtout à faire ressortir l'essentiel du livre de M. Léveillé, et cet essentiel est son retour, en esprit, vers la terre natale et sa jeunesse. De son logis en ville, il voit la campagne, l'habitant qui y travaille, la rivière, les gueux passant leur chemin, l'intérieur des maisons, et lui-même à la première période de sa vie. Tout cela, par la distance, se cristallise dans son cerveau, et le meilleur de son œuvre sera probablement d'avoir dépeint les coutumes campagnardes, le langage populaire, les traditions des villages, le visage, enfin, de notre pays. . . »*

## LE GALANT

Dans le rang du Petit-Brûlé,
Ce gaillard si bien attelé
C'est quelque monsieur du Grand Monde?
Non, c'est Pierre à Paul Charpentier,
Hier revenu du chantier;
C'est Pierrot qui va voir sa blonde.

Dans son boghei neuf, planté droit,
Il trône, content comme un roi,
Un beau sourire sur la bouche :
Baptiste et Joson, ses rivaux,
Ne feront plus tant leurs farauds
Avec leurs petites barouches.

Il voit Simonette aux yeux bleus
Venant à lui la joue en feu,
Timide et si douce, lui dire :
« Monsieur Pierrot est toujours bin ? »
Et tendre sa petite main
Avec son plus gentil sourire;

Puis, très simple et sans apparats,
Venant lui taper sur le bras,
Le bonhomme, toujours aimable :
« Comment est-ce qui va, Pierrot?
Dépose donc ton galureau.
Mets-tu ta jument à l'étable? »

A l'écurie ou dans la cour,
Que le vieux Nicolas toujours
Lui donne la meilleure place;
Chez Simonette, à peine entré,
Qu'il paraisse le préféré,
Les gâs d'en haut, ça les agace.

Pierrot songe orgueilleusement
Que Simonette, en ce moment,
L'attend à sa fenêtre ouverte;
Et piaf! avec un bruit joyeux,
Piaf! sur le chemin caillouteux,
L'emporte sa voiture alerte.

Le soir est très doux. En son vol
La mouche à feu dore le sol
De fugitives étincelles.
Des parfums alanguissent l'air,
Et la lune, au bord du ciel clair,
Sourit dans les feuilles nouvelles.

Partout les cri-cri des grillons
Se répondent dans le gazon;
Mais Pierrot n'est pas un poète,
De rêver il n'a pas le temps:
Toutes les splendeurs du printemps,
Qu'est-ce, à côté de Simonette?

(*Les Chemins de l'Ame*)

---

## *DERNIERS SACREMENTS*

Drelin ! drelin ! drelin ! sur la route poudreuse
Que bordent le chardon, le trèfle et le sainfoin,
Tel le frisson discret d'une âme douloureuse
Courent des sons menus... Drelin ! drelin ! drelin !

Drelin ! drelin ! drelin ! Sur chaque fleur champêtre,
Sur tout le sable et tous les cailloux du chemin,
Sur tous les grains semés, sur tous les petits êtres
Qui peuplent le gazon, drelin ! drelin ! drelin !

Drelin ! drelin ! drelin ! Devant vos maisonnettes,
Accourez, paysans aux yeux bons et sereins,
Écoutez sans répit la petite clochette
Clamer : « C'est le Bon Dieu ! Drelin ! drelin ! drelin !»

C'est le curé de Berdochette
Et Pierre, son petit servant,
Qui vont chez la mère Olivette
Porter les derniers sacrements.

Vous savez, la petite vieille
Marchant à petits pas pressés,
Leste et vive comme une abeille
Malgré ses soixante ans passés;

Celle qu'on voyait, les dimanches,
Dans le premier banc, près du chœur,
Hochant toujours sa tête blanche,
Prier avec tant de ferveur.

Elle semblait si bien portante !
Aurait-on dit, le mois dernier,
Aux noces chez José Laplante,
Quand Jean-Pierre s'est marié ?...

Bonnes gens ignorant l'envie,
Malgré vos peines, vos labeurs,
Vous tous qui chérissez la vie,
Priez pour celle qui se meurt.

Drelin ! drelin ! drelin ! Sur la route poudreuse,
Que bordent le chardon, le trèfle et le sainfoin,
Tel le frisson discret d'une âme douloureuse
Courent les sons menus... Drelin ! drelin ! drelin !

(*Les Chemins de l'Ame*)

---

## *LES QUÊTEUX*

Dans mes souvenances lointaines
Revivent parfois vaguement
Les imposants croquemitaines
Du temps que j'étais un enfant.

Et je demande à ma mémoire :
Où sont-ils tous ces noms fameux,
Cayen-Sucré, le Quêteux-Noir,
Le Quêteux-Rouge et le Loucheux,

Petit-Turcot, Tornon-Vinguienne,
Gaillards dégourdis et malins,
Venant tous de Sainte-Julienne,
Du Grand-Cordon ou de Saint-Lin ?

Quand s'estompait leur haute taille
Ondulant sur leurs lourds bâtons,
Les chiens jappaient, et la marmaille
Rentrait craintive à la maison.

Crânement, sans cérémonie,
Et sur un ton de bon aloi :
« Bonjour, toute la compagnie. »
Puis ils étaient partout chez soi.

A manger la soupe en famille
Et sans manières, retenus,
Ils riaient de façon gentille
Et disaient : « C'est pas de refus. »

Pendant qu'on lave la vaisselle,
Fumant leur pipe dans un coin,
Ils vous dépliaient les nouvelles
De tous les villages voisins :

« La belle Luce au gros Bellone
Se marie au petit Durand.
Quand j'ai passé par Terrebonne
Colas à Pierre était mourant. »

Après un petit bavardage :
« Merci ! Bin du succès ! Adieu ! »
Puis ils reprenaient leur voyage
Sous le grand soleil du bon Dieu.

On était personne de marque,
On était fier de son métier.
Un quêteux, c'était un monarque
Ayant pour carrosse ses pieds,

Pour tout domaine, la grand'route,
Pour fortune, un corps vigoureux,
Et pour palais doré, la voûte
Sombre ou transparente des cieux.

Depuis, des réformes iniques
Et l'évolution des mœurs
Ont au vagabond pacifique
Signifié : « Travaille ou meurs ! »

Pour conserver quelque importance,
Pour être un peu considéré,
Fallut montrer des références,
Un bon billet de son curé,

Etre rachitique et tout croche,
Bossu, n'avoir rien de niveau,
Avoir une jambe qui cloche,
N'avoir, de bras, que des morceaux.

Aussi — répercussion juste —
Le mendiant persécuté
N'est plus le beau gaillard robuste
Du bon temps de la liberté.

Avec leur mine pitoyable
Ce sont, tantôt, de faux boîteux,
Qui jettent béquilles au diable
Aussitôt que rentrés chez eux,

Des sourds-muets, de vilains drôles
Aux gestes gourds et rococo,
Et qui recouvrent la parole
Dès qu'ils vous ont tourné le dos;

Ou, si par quelque rue obscure
Vous venez le soir à... ramer,
C'est quelque quêteux d'aventure
Qui parle de vous assommer.

Majestueuse silhouette,
Roi hâlé des chemins poudreux,
Moi, franchement, je te regrette,
O race des anciens quêteux.

(*La Claire Fontaine*)

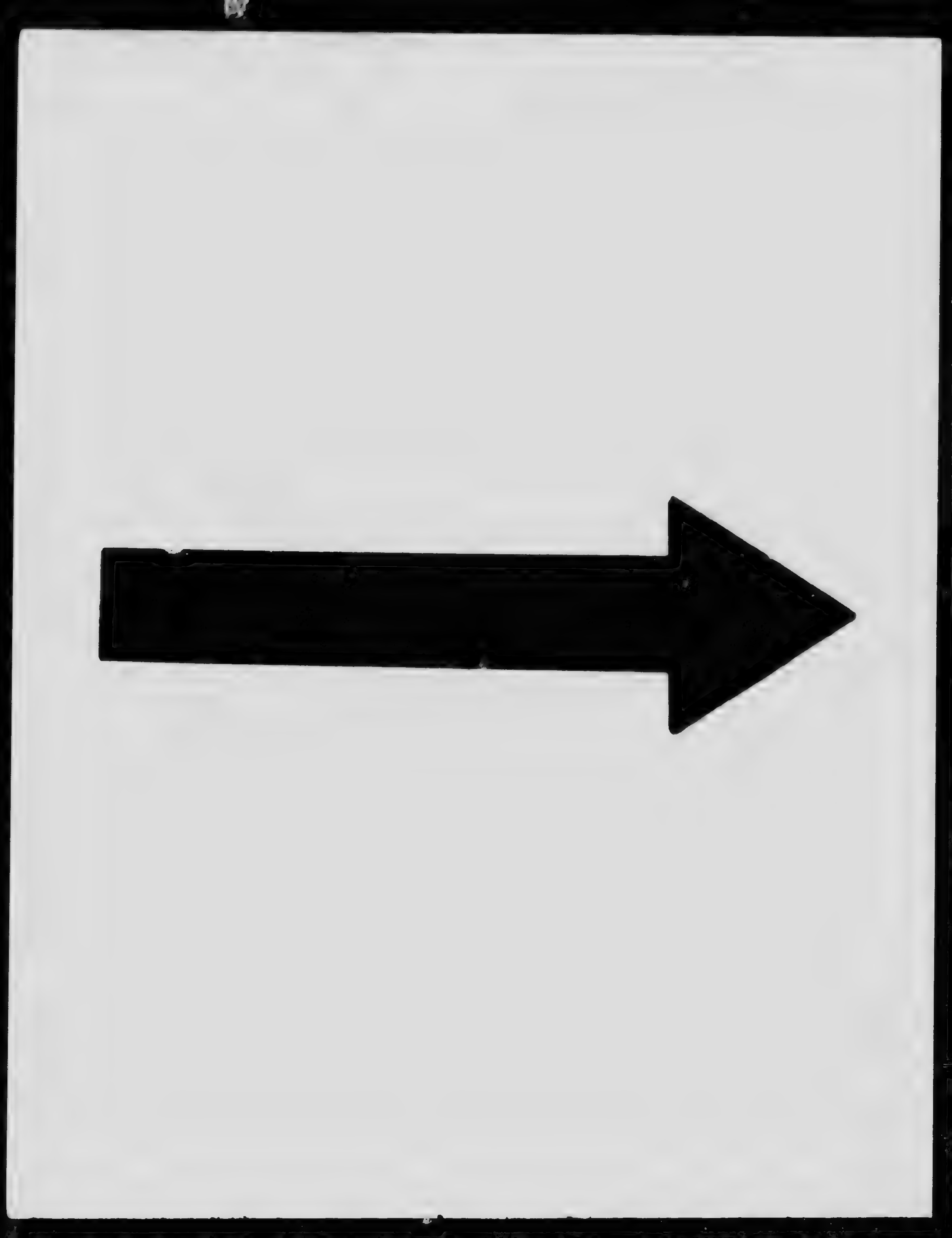
---

## *REFRAIN D'ANTAN*

(1915)

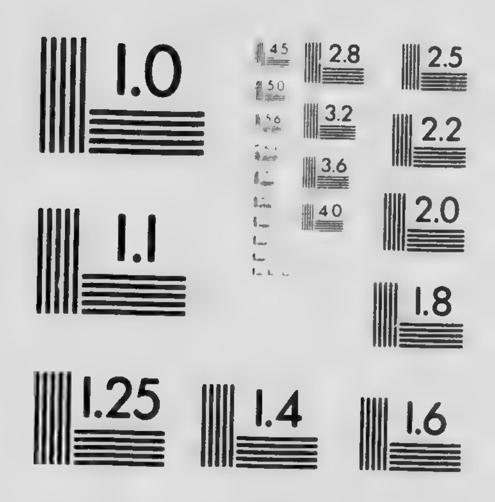
Vous souvient-il de ces instants?
Rouli, roulant,
Fronts radieux et cœurs chantants,
En roulant ma boule,

Rués sur les chemins montants,
Rouli, roulant,
Combien bravement, crânement!
En roulant ma boule,



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)








Et, comme un bruit clair d'olifant,
Rouli, roulant,
Les voix qui criaient : En avant !
En roulant ma boule.

L'amour déjà, Prince charmant,
Rouli, roulant,
Devant nos espoirs claironnants,
En roulant ma boule,

Ouvrait, de ses châteaux très grands,
Rouli, roulant,
Les portes d'or aux lourds battants,
En roulant ma boule.

Où sont donc, hélas ! à présent,
Rouli, roulant,
Les orgueils de nos jeunes ans ?
En roulant ma boule.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ah ! comme un trésor qu'on reprend,
Rouli, roulant,
Après des ans, des ans, des ans,
En roulant ma boule,

Réchauffez, du moins, un moment,
Rouli, roulant,
Mon vieux cœur frileux si longtemps,
En roulant ma boule,

Légendes et refrains d'antan,
Rouli, roulant,
Évanouis si vite et tant,
En roulant ma boule,

Cendrillon, Belle au bois dormant,
Rouli, roulant,
Fils du roi qui s'en va chassant,
En roulant ma boule,

Songes fols et si doux pourtant,
Rouli, roulant,
De petit qui n'est pas bien grand,
En roulant ma boule !

## RONDE ENFANTINE

(1916)

Dans les charmilles printanières,
Troupe folle aux bruyants ébats,
Petites filles, petits gâs,
Tant que la terre tournera,
Dansez vos rondes familières:
Trois fois passera.

En robes claires de dimanche.
En guenillons qu'on n'aime pas,
Petites filles, petits gâs,
Comme vous, sans nul embarras,
Jadis nous chantions à voix franche :
Trois fois passera!

Pour quelque irréparable offense,
Quand un front pur s'assombrira,
Petites filles, petits gâs,
Maman, l'accueillant dans ses bras,
Choyant et berçant, la souffrance
Trois fois passera.

Ce que la vie a de vulgaire
Votre âme pourtant l'apprendra,
Petites filles, petits gâs,
Assaillis par mille tracas.
Ce feu clair sous votre paupière
Trois fois passera.

La douleur qu'un amour vous laisse
En s'en allant comme un ingrat,
Petites filles, petis gâs,
Un autre amour la guérira
Qui, renégat à sa promesse,
Trois fois passera.

Ah ! qu'un malheur plus grand vous guette
Tout au bout du chemin, là-bas,
Petites filles, petits gâs,
Que l'âge, un jour, assagira !
Cette tristesse sur vos têtes
La dernière restera.

Sur le sable et sur les bruyères,
Troupe folle aux bruyants ébats,
Petites filles, petits gâs,
Tant que la terre tournera,
Dansez vos rondes familières :
Trois fois passera.

---

# M. Edouard Fabre-Surveyer

**(1875- )**

*M. Édouard Fabre-Surveyer a publié, pour le plaisir de ses amis, d'agréables satires sur les choses du temps. La plupart de ces œuvres n'ont malheureusement pas vu le jour. Il a collaboré à plusieurs journaux et revues.*

*Ed. Fabre-Surveyer naquit en 1875, à Montréal. Il fit ses études secondaires chez les RR. PP. Jésuites (au Collège Sainte-Marie) et étudia le droit à McGill et à Laval. Admis au barreau en 1896, il ne devait pas tarder à y briller au premier rang. Au commencement de 1920 il était élevé à la magistrature. Il est professeur de pratique et de procédure à la Faculté de Droit de McGill. Il a été tour à tour président du Jeune Barreau de Montréal, président du Canadian Club de la même ville, vice-président de la confédération nationale des Canadian Clubs, vice-président du Cercle montréalais de l'Alliance française, membre du Conseil général de l'Alliance française aux États-Unis et au Canada, etc.*

*Esprit très fin, M. Édouard Surveyer a profité également de ses lectures et de ses voyages. Il écrit avec la même correction et la même facilité le français et l'anglais. Il manie l'humour avec une aisance qui rappelle Émile Goudeau et les chansonniers de la Butte.*

*M. Surveyer est, par sa mère, le neveu de Monseigneur Fabre, en son vivant évêque de Montréal, et de M. Hector Fabre, qui représenta pendant longtemps le Canada à Paris.*

---

## *BALLADE DE BOTREL A CAUGHNAWAGA*

(1903)

Quand nos cloîtres, nos monastères,
Se furent transformés pour lui
En vingt humaines fourmilières
Pleines d'agités de Saint-Guy,

Quand il recevait des hommages
A le rendre vingt fois gaga,
Évoquant de vagues images,
Botrel songeait : Caughnawaga !

Quand notre jeunesse française
S'égosillait à lui crier
Les couplets de la *Paimpolaise*,
— Musique de J. Feautrier, —
Regardant ces joyeux visages,
Sa Douce au Barde dit : « Mon gâ,
« J'en ai soupé, de ces sauvages,
« Voyons ceux de Caughnawaga ! »

Pour rivaliser en bizarre
Avec les costumes bretons,
L'Indienne à son tour se chamarre
D'oripeaux des plus rares tons;
Des couleurs les plus saugrenues,
Du vert tendre jusqu'au nougat,
L'Indien barbouille ses chairs nues,
Pour Botrel, à Caughnawaga.

---

ENVOI

(A celle qui m'adresse une carte postale de fabrication parisienne, représentant M. et Madame Botrel chez les Indiens de Caughnawaga.)

Princesse, prions les images
Pour que Botrel dise à ses gâs
Qu'au Canada tous les sauvages
Sont parqués dans Caughnawaga !

---

# Wilfrid Lalonde

**(1876- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Souvenirs de collège, *vers de jeunesse (Montréal, 1896).*

*Sous le nom d'*Ajax, *M. Wilfrid Lalonde a collaboré au* Nationaliste, *au* Journal de Françoise, *au* Passe-Temps.

*M. Wilfrid Lalonde, né à Sainte-Marthe de Vaudreuil le 12 avril 1876, a été élevé à Rigaud, en face de la montagne. Admis au barreau en 1898 après des études secondaires au Collège Bourget, de Rigaud, et des études professionnelles à l'Université Laval de Montréal, il pratique aujourd'hui sa profession à Mont-Laurier (Québec). A ses moments de loisir il cultive, près de ce village, une jolie petite ferme-modèle. Les premiers vers de M. Lalonde ne passeront pas à la postérité, et depuis quelques années il a un peu négligé les Muses; mais certaines pièces qu'il publia en 1906 et 1907, surtout dans le* Nationaliste, *ont à bon droit attiré l'attention; citons :* Le Fou, Ventre affamé. Aux poètes décadents. *Comme Arvers, il sera peut-être, devant la postérité, l'homme d'un sonnet.*

*M. Lalonde est d'ailleurs un modeste. Ce poète avocat et laboureur avait oublié quelques-unes de ses meilleures œuvres : nous avons dû, pour les lui rappeler, les copier à son intention dans les journaux où elles avaient paru.*

---

## *LE FOU*

(1906)

"Nous éteindrons au ciel...."

VIVIANI

Le rire bête, l'œil hagard, le nez au vent,
Un éteignoir en main, à travers la campagne
Il allait, ombrageux et regardant souvent
En arrière, comme un forçat qui fuit le bagne.

Il marcha jusqu'au soir, tard, alors qu'arrivant
Sur le sommet brumeux d'une haute montagne,
Las, il attendit que les astres, se levant,
Fissent cercle autour de la lune leur compagne.

Cependant que le ciel demeurait toujours noir,
L'homme, tenant toujours en main son éteignoir,
Criait : « Ah ! calotin, j'attends que tu t'étoiles ! »

Un berger qui passait d'aventure lui dit :
« Qui cherches-tu ? quel est ton nom ? » Il répondit :
« Viviani, qui vient éteindre les étoiles ! »

---

## *VENTRE AFFAMÉ*

(1906)

« Qu'il est généreux, ce Mécène,
De publier, gratis, mes vers !
Il m'a bien dit : — Soyez sans gêne,
Cœur et journal vous sont ouverts...

« Et je vois se lever, sereine,
Mon étoile sur l'univers.
Je triomphe ! Muse, sois reine
Et ceins ton front de lauriers verts !

« Ah ! je le sens, chère Lizette,
Ces vers parus dans la gazette
Vont conquérir ton cœur, enfin... ! »

Mais une voix, montant du ventre,
L'interrompt pour lui crier : « Diantre !
« Monsieur Sans-le-Sou, j'ai grand faim ! »

---

## *AUX POÈTES DÉCADENTS*

(1906)

Ils parlent grec, arabe, slave,
On en sait dont le moindre écrit
Comporte un fort lot de sanscrit...
L. V.

Sphinx accroupis au pied de sombres pyramides,
Vous assommez à coup d'énigmes les passants;
Vous vous croyez profonds? Vous n'êtes que stupides;
Abrutis, votre gloire est d'être abrutissants.

A bien remplir un vers — comme les Danaïdes
A remplir les tonneaux — vous êtes impuissants;
Tonneaux toujours sans fond, vos vers sont toujours vides,
Vides de poésie et vides de bon sens.

Amants des brouillards lourds que bruine la nue,
Vos yeux sont clignotants quand la vérité nue
Fait ruisseler ses flots de lumière sur vous.

Mais je n'insiste pas, la nature a ses règles :
Si la clarté du jour est faite pour les aigles,
L'épaisseur de la nuit convient mieux aux hiboux !

# Michel Helbronner

**(1876- )**

*M. Michel Helbronner a collaboré aux* Annales politiques et littéraires, *à la* Revue du Languedoc, *à la* Presse *et à la* Patrie *de Montréal, au* Nationaliste, *au* Pays, *au* Semeur, *ainsi qu'à plusieurs autres journaux et revues.*

*Pierre-Michel Helbronner, connu en littérature sous le pseudonyme de* Jacques Savane, *naquit à Montréal, le 22 octobre 1876, de parents français. Admis à l'exercice de la profession d'architecte en 1898 après d'excellentes études à l'Université McGill, il devenait quelques années plus tard membre titulaire de la Société Nationale des Architectes de France, puis licencié du* Royal Institute of British Architects *de Londres. Il est en outre membre-fondateur de l'Institut Royal d'architecture du Canada.*

*M. Michel Helbronner commença de publier des vers, dans différents journaux de Montréal, en 1904. Quelques années plus tard, il obtenait successivement, au concours annuel de poésie des* Annales, *de Paris, d'abord une mention (1906) puis un premier prix (1907). Depuis, ses succès aux concours littéraires ne se comptent plus. C'est ainsi qu'il fut successivement lauréat de la* Muse de Nadeau *(Roubaix, 1907-08 et 1909-10); du* Caveau Stéphanois *(Saint-Étienne, 1911) et de la* Muse de Nadeau *encore (Exposition de Roubaix, 1911); des* Jeux Floraux du Languedoc *(Concours* Gallia, *médaille de bronze, 1912, et concours annuel, médaille de bronze également, 1912 et 1913).*

*Détail piquant : M. Helbronner, sous son pseudonyme, publia des vers dans la* Presse *pendant trois ans sans que son père, alors rédacteur en chef du même journal, soupçonnât la véritable identité de Jacques Savane.*

*M. Michel Helbronner a servi avec honneur dans l'armée française durant la dernière guerre.*

---

## *VIEILLE PENDULE*

(1906)

Quel rêve fais-tu donc, pauvre vieille pendule,
Dans ton refrain sans air qui cadence le temps ?
Caches-tu des secrets dans chacun des instants
Que ton être déroule en ce monde incrédule ?

Dans ton âme d'acier quelle pensée ondule ?
As-tu la souvenance ou l'oubli des printemps,
Et ton cœur inflexible, aux muscles de titans,
Conserve-t-il encor des heures qu'on adule ?

Ne te souvient-il plus des longs bonheurs passés,
Des jours de ma jeunesse à ton cadran tracés,
Et des nuits d'insomnie où l'espérance sombre ?

Non ! rien, rien, dans ce cœur qui martelle les jours
Sur l'enclume du temps, où disparaît dans l'ombre
L'heure qui reviendra recommencer toujours.

---

## *LE CHANT DE L'ÉRABLE*

(1906)

Le soir, au coin du feu, quand s'éteint le tison,
J'écoute, tout pensif, la bise monotone
Soupirant sa complainte aux étoiles d'automne,
Que berce, dans la nuit, ce chant d'effeuillaison.

C'est l'érable qui jette au lointain horizon
Un air de son pays, vers le flot qui moutonne
Ou vers le mont perdu qui répète et chantonne
A l'infini des cieux l'écho de sa chanson.

Quand l'été reviendra, dans la plaine fleurie,
L'érable, tendrement, au ciel de sa patrie
Redira son amour et sa fidélité.

O peuple canadien, dans ta mâle espérance,
Écoute, noble et fier, ce chant de liberté,
Et songe que jadis il pleura pour la France.

---

## *L'AME DES BOIS*

(1910)

Il est des nuits de rêve où les bois ont une âme
Qui dans l'ombre renaît, aux soirs d'enchantement,
Et vogue vers les champs fleuris du firmament,
S'enivrer d'un parfum qui la trouble et la pâme.

Du brin d'herbe au vieux pin, chaque plante proclame
A cette âme inconnue un éternel serment,
Qui vers l'azur heureux monte amoureusement
Donner à chaque étoile un regard plein de flamme.

Il est des nuits d'extase où l'érable rêveur,
Évoquant le passé, célèbre avec ferveur
La gloire des aïeux qui dorment dans la plaine.

En ces rêves d'amour par l'aurore apaisés,
Quand la terre et le ciel confondent leur haleine,
On croirait que dans l'air il bruit des baisers.

# Emile Vézina

**(1876- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — L'Éclat de rire, *recueil de caricatures (Montréal, 1913).*

EN MANUSCRIT. — Vers l'essor, *poésies.*

*M. Émile Vézina a surtout collaboré au* Journal, *à la* Presse, *au* Journal de Françoise *et à l'*Action.

*M. Émile Vézina naquit au Cap Saint-Ignace (comté de Montmagny), en 1876. Il a vécu longtemps à New-York et à Chicago. Il a aussi beaucoup voyagé en Europe, particulièrement en Grèce et en Italie. Peintre et sculpteur de talent, M. Vézina ne s'occupe de rimer qu'à ses moments de loisir et par manière de distraction.*

*Il y a quelques années, M. Vézina, qui dessine fort bien, a publié dans le* Nationaliste *une série de caricatures et de charges qui ont été fort remarquées. Ce sont ces dessins qu'il a recueillis en partie dans son album* L'Éclat de rire, *avec un certain nombre de croquis de voyage.*

## *RENOUVEAU*

(1898)

Vers les espaces bleus où, clair et diligent,
Le père des avrils ramène l'hirondelle,
Monte, voltige, plane ou croule en cascatelle
Un innombrable essaim de nuages d'argent.

La terre se réveille et dans l'air indulgent
Tous les aromes verts déjà s'exhalent d'elle,
Qui témoignent encor de sa sève immortelle
En jeunes floraisons à la vie émergeant.

Aube pure, parfum, chaleur, souffle, délices !
Votre immense concert, ô radieux complices,
Fait éclore l'amour dans les cœurs de vingt ans.

Ah ! reflétant là-haut l'Infini dans ses flammes,
Que d'une ardeur plus vive il féconde les âmes
En qui fleurit l'espoir d'un éternel printemps !

## *LA MORT DES ÉTOILES*

(1903)

La mer va s'endormir au bercement du soir.
En sa profondeur glauque un soleil rouge plonge,
Comme un brasier mourant qu'un reflet d'or prolonge
A sa surface unie ainsi qu'un grand miroir.

Et nulle étoile encor ne se laisse entrevoir
A l'horizon brumeux où l'ombre qui s'allonge
Efface les lointains que hantait notre songe:
Aux gouffres lumineux succède un gouffre noir.

Moins sombre pour notre âme, au sein des nuits sans lune,
Est ta mélancolie éparse sur la dune,
O morne écoulement d'un océan sans pli,

Que de voir s'en aller, ainsi que font les roses,
Nos rêves, nos espoirs, tous ces mirages roses,
A l'incommensurable abîme de l'oubli !

## *VERS LES CYCLADES D'OR*

(1911)

Hanté d'impossibles départs
Et d'aventures incertaines,
Vers le bleu des plages lointaines
Je t'ai dit, ô mon Rêve : Pars !

Narguant l'orage aux cieux épars,
Réponds à l'appel des sirènes
Et va-t-en boire aux Hippocrènes,
Vole, plane, chante et repars.

Garde sur ton aile erratique
Un reflet du soleil attique,
Et, pour ce cœur morose et las,

Viennent les ans et leur détresse,
J'aurai l'âge, toi la jeunesse,
Moi je mourrai, toi tu vivras.

---

*PARTHÉNON*

(1912)

J'évoque et revois tels qu'aux antiques printemps,
Et dans leur première aube et sans faste illusoire,
Tes frontons dont l'éclat illumine l'Histoire,
O temple qu'ont bâti des dieux ou des titans !

Éternellement jeune, aux soleils éclatants
Ton marbre chante encor son grand hymne de gloire
Et sourit à l'azur, malgré la trace noire
Des affronts que t'ont faits les hommes et le temps.

Ainsi, contre les coups du Destin qui l'accable,
Et solitaire au sein de la foule implacable,
Se dresse, en sa splendeur sereine et sa fierté,

L'âme en qui brûle et vibre et parfume et rayonne,
Comme une lampe d'or, ton mystère, ô Beauté,
Déesse à qui l'on croit, que l'Art divin couronne !

---

# Arthur de Bussières

**(1877-1913)**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Les Lengalis, *poèmes épars, recueillis par M. Casimir Hébert et qui paraîtront prochainement.*

*Arthur Bussières — ou, comme il signait pour imiter Balzac : de Bussières — naquit le 21 janvier 1877, à Montréal. Il ne fréquenta jamais d'autre école que l'école élémentaire. Peintre en bâtiments de son métier, il se lia de bonne heure avec Nelligan, Charles Gill et autres membres de la première École littéraire, dont il fit partie aux environs de 1898. Il figure parmi les collaborateurs des* Soirées du Château de Ramezay, *publiées en 1900. Son apparition dans les lettres fut brève, cependant; à partir de 1900 il fut presque oublié. Il avait lu Leconte de Lisle, Hérédia, Rollinat, Beaudelaire, mais à cette époque il n'y avait pas de bibliothèques publiques à Montréal, et quant à s'acheter des livres, il n'en eut jamais les moyens. On affirme que ce marte-*

*r de sonnets métalliques était incapable d'écrire trois lignes en prose. M. Olivar Asselin raconte à ce sujet qu'étant directeur du reportage au* Journal, *en 1900, il fit rechercher, pour lui offrir un emploi, Bus-ères dont il avait remarqué le nom dans les* Soirées du Château de Ramezay. *Après plusieurs jours de recherches on finit par trouver le te : il avait repris le métier de peintre en bâtiments et vivait en bohème, dans une pauvreté voisine de la misère. Mais le séjour de Bussières au* Journal *fut éphémère : malgré son vif désir d'encourager le talent, Asselin ne put garder un collaborateur qui ne savait pas faire accorder adjectif avec le nom ni le verbe avec le sujet, et qui, chose plus grave, ait en outre la faiblesse de vouloir imiter Rollinat et Beaudelaire... ar leurs côtés faibles.*

*Bussières avait collaboré au* Passe-Temps, *à la* Revue populaire, *aux* Débats, *à l'*Avenir, *dans la note parnassienne et généralement exotique. Sa mort, survenue en mai 1913, à Montréal, passa inaperçue. Par les oins de l'intelligent bibliophile Casimir Hébert, sa mémoire, heureusement, revivra.*

*Ceux qui voudraient se renseigner davantage sur ce singulier poète ourront consulter entre autres MM. Jean Charbonneau, Édouard E.-Z.) Massicotte, Germain Beaulieu.*

---

## *LUNAIRE*

(1897)

L'œil grand ouvert de l'ombre, orné de cils d'argent,
Jette ses feux d'opale au sein de la vallée,
Qui sommeille et flamboie à la nuit étoilée
Comme un phosphore blond de la houle émergeant.

Et sa grâce rayonne en la voûte emperlée,
Radieuse parmi les hauts cirrus nageant,
Et les jets refroidis de son halo changeant
Nimbent les nénuphars sur la vague troublée.

Lune très blanche ! espoir de mes songes lassés,
Toi, le flambeau veillant des soleils trépassés,
Astre, nocturne fleur au jardin symbolique,

Quand vient sourire en moi la volupté des soirs,
O veille dans mon cœur, douce, mélancolique,
Comme un parfum qui dort au fond des encensoirs!

## *LA LIONNE AU CRÉPUSCULE*

(1897)

Elle vient de quitter les ombres des massifs
Où rit près des nopals la source purpurine,
Pour diriger son pas vers la grève marine
Qu'elle contemple au loin de ses yeux expressifs.

Elle arrive... Un flot jase aux pieds des blancs récifs
Et la fraîcheur des mers, qui gonfle sa poitrine,
Fait palpiter son cœur et frémir sa narine;
Cependant qu'au ciel bleu vont des aigles pensifs.

Et l'astre, par delà les sables roux des côtes.
Dore le fond vermeil des atmosphères hautes,
Et ses reflets sanglants bordent l'éther rougi.

Mais, dressant tout à coup ses formes musculaires,
L'animal étonné vers le soleil rugit...
Sublime adieu du fauve aux feux crépusculaires.

---

## *MUSE, CONSOLE-MOI*

(1898)

Muse, console-moi pendant que sur la route
Où l'on va tristement sans espoir de retour
Je fuis, épouvanté, la mort, sombre vautour
Dont le vol effrayant poursuit l'être en déroute;

Jusqu'à ce que plus tard, je succombe à mon tour
A' l'effroi des combats que me livre le Doute,
Laissant au sol, où mon sang tombe goutte à goutte,
Le cadavre d'un cœur et des ronces autour...

Mais quand je dormirai dans l'horreur des ténèbres,
Quand le souffle d'automne aux complaintes funèbres
Glacera les débris de mon corps sans linceul,

Souviens-toi que jadis tu te plus à descendre
Vers celui qui t'aimait plus que sa vie; et seul,
Que ton luth pleure au vent qui roulera ma cendre.

# Emery Desroches

**(1877-1903)**

*Quelques-unes des pièces d'Émery Desroches ont paru, de son vivant, dans différents journaux de Montréal. La plupart cependant sont encore inédites; il y en a, paraît-il, de quoi remplir deux forts volumes.*

*Émery Desroches naquit à Joliette, en 1877. Dans ses* Contes du vieux temps *(p. 100 et suivantes), M. Louis-Joseph Doucet nous a raconté la mélancolique histoire de ce jeune poète, enlevé prématurément aux lettres et à la vie, dans toute la fleur de son talent. « Nous nous connûmes au Collège de Joliette, il y a quelque quinze ans... Maigre et fluet, de stature moyenne, figure pâle, cheveux bruns, plats et lisses, œil bien ouvert et comme tendu vers quelque horizon de rêve ou quelque inquiétude, bouche discrète avec un pli d'amertume au coin des lèvres minces, parfois une expiration, aigre et cassée, de sa poitrine déjà malade, venait couper la conversation qu'il avait lui-même mise ou ramenée sur un sujet d'art... Le poète Desroches est tombé en guerrier, et ses jeunes années de lutte contre la maladie ne l'ont pas empêché de graver un souvenir sur un feuillet du temps... Je reconnais en Desroches une parenté avec Hégésippe Moreau, pour de mornes regards jetés sur la vie qui passe, avec moins de répulsion et moins d'aigreur cependant... Lorsque Moreau mourait à l'hôpital à vingt-huit ans, on ignorait son nom, et l'infirmier de sa dernière agonie inscrivit sur le registre des défunts : « Le numéro 14 est trépassé cette nuit. » Cependant Moreau donnait une gloire à la France. Notre ami Desroches honore les lettres canadiennes : ne l'ignorons donc pas ! »*

*Au moment de sa mort, Émery Desroches poursuivait ses études de droit. Il mourut à Joliette, le 21 avril 1903. Les vers que nous citons de lui datent des environs de 1900.*

---

## *MIETTES DE RÊVES*

Je voudrais, un matin d'été,
Te voir passer dans la prairie,
Front nu, dans la grande clarté,
Foulant des pieds l'herbe fleurie,

Cheveux libres au vent très doux
Sous lequel s'ouvrent les fleurs closes,
Écartant les papillons fous
Attirés par tes lèvres roses.

Les yeux tout pleins de rayons d'or,
L'âme aux chansons d'oiseaux ouverte,
Éblouie en le fier décor
De l'immense campagne verte.

Joue et front poudrés de l'or fin
Que les papillons ont aux ailes,
Reine joyeuse du matin,
Fleur vivante aux pétales frêles !

---

*PLUIE D'HIVER*

Souvent je me demande
Pourquoi pleut sur la lande
L'eau des cieux gris,
Quand sous la neige blanche
Le sol, la fleur, la branche,
Sont endormis?

Quand nulles moissons blondes
Ne se lèvent, fécondes,
Au champ désert,
Pour boire cette averse
Que le ciel froid nous verse
En plein hiver.

Quand toute fleur est morte
Sous la saison qu'escorte
Le froid subtil,
Quand plantes ni verdures
N'ont vaincu les froidures,
Pourquoi pleut-il?

Sur la terre ébahie,
Pourquoi tombe la pluie?
Est-ce un tribut?
Elle tombe légère,
Sans foudre, sans colère;
Quel est son but?

Serait-ce, ô Dieu, pour dire
A l'homme en son martyre
Que bien souvent,

Sans raison apparente,
Il pleure et se lamente
Stérilement?

Car souvent l'homme pleure
Sur un mal qui l'effleure,
Mystérieux;
Dans l'âme délicate,
Le flot des pleurs éclate
Et monte aux yeux.

Les curieux du monde
Sous l'énigme profonde
Disent, songeurs,
Ne sachant point la cause
De notre peine éclose:
Pourquoi ces pleurs?

---

# Lucien Rainier

**(1877- )**

*Lucien Rainier (abbé Joseph-Marie Melançon) a rarement livré ses vers au public. Il a quelquefois collaboré, en vers et en prose, aux premiers* Débats, *à l'*Avenir, *au* Nationaliste, *au* Devoir *et à la* Revue canadienne, *et récité des poésies en différentes manifestations patriotiques, notamment en l'honneur de Dollard des Ormeaux.*

*Lucien Rainier est né à Montréal, le 15 octobre 1877. Étudia chez les Frères des Écoles chrétiennes et au Collège des Pères Jésuites, rue Bleury. Fut parmi les premiers membres de l'École littéraire, en 1895. Comme le dit Louis Dantin dans la préface des œuvres de Nelligan, il a « troqué depuis le carquois d'Apollon pour les canons de la Sainte Église ». Exerce son ministère à Montréal.*

*Style classique, de facture parnassienne, avec quelques poèmes plus « modernes ».*

*La première pièce que nous citons de lui,* Chanson dernière, *est antérieure à 1900. L'auteur ne peut cependant nous en dire la date précise, non plus que du sonnet* Aurore printanière : *« Je n'ai pas, dit-il, l'habitude de dater mes vers. »*

## CHANSON DERNIÈRE

Puisque la mort déjà m'attend,
son geste livide
me cueillera jeune et, pourtant,
de sommeil avide :
c'est parce qu'il a saigné tant
que mon cœur est vide.

Que me sert-il d'avoir cherché,
constante chimère,
le bonheur constamment caché,
la joie éphémère?...
Nul n'est heureux qu'en toi couché,
Glèbe, ô notre mère !

Le tertre va se recouvrir
d'herbe neuve et douce :
les jours feront en fleurs s'ouvrir
la tige qui pousse;
et l'insecte pourra courir
A travers la mousse...

Adieu !... De tout ce qui paraît,
passe et désenchante,
j'ai connu l'inutile attrait,
la gloire méchante :
je pars sans haine et sans regret,
je pars et je chante !

Dieu parle, et voici le moment,
ô Mort, de l'entendre;
ô Mort, console infiniment
mon cœur las d'attendre;
ô Mort, ô bonne grand'maman
très tendre, très tendre...

---

## AURORE PRINTANIÈRE

O Terre, ouvre au soleil
tes yeux lourds de sommeil :
voici qu'un jour vermeil
t'apporte un clair réveil !

Les champs murmurent... L'onde,
fleuve ou rosée, inonde
la campagne féconde
où le blé vient au monde.

Sur le sol ranimé
par la chaleur de mai,
l'air passe, parfumé

de joie et de clémence.
Et le travail immense
des choses recommence !

---

## *A LOUIS FRÉCHETTE*

(Juin 1908)

### I

Un érable est tombé... Dans le clair paysage
de la patrie, il dessinait un grand contour;
son ombre enveloppait la terre avec amour;
des oiseaux merveilleux chantaient dans son feuillage !

Et vers l'appel divin du soleil, chaque jour,
montait plus haut sa fière cime, quand l'orage,
d'un formidable choc, a soudain clos son âge...
Ceux-là qui l'ont perdu le pleurent sans retour.

Un érable est tombé... La débordante sève
n'alimentera plus, au prochain avenir,
sa verte floraison de pensée ou de rêve...

Mais tu lui resteras fidèle, ô Souvenir !
Écoutez : sur le monde, un vent de gloire emporte
l'écho mélodieux de sa ramure morte !...

### II

Poète ! si ton corps dans l'ombre disparaît,
ton poème à jamais resplendit sur l'histoire :
Cette patrie en deuil, qu'illumina ta gloire,
pare ton souvenir d'un immortel regret.

Tu chantas sa beauté : fleuve, plaine ou forêt;
son passé de défaite auguste ou de victoire;
et ta voix, dont résonne encor notre mémoire,
puisait dans un cœur franc l'éclat d'un verbe vrai.

Sois béni, pour ton œuvre abondante et vivace !...
Quand ils diront ton nom, les hommes de ma race
seront de gratitude et d'orgueil envahis;

et les enfants liront tes vers, dans les écoles,
pour apprendre, aux leçons de tes nobles paroles,
à vénérer leur Dieu, leur langue et leur pays !...

---

# Antonio Pelletier

**(1877-1917)**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Cœurs et hommes de cœur, *conférences, silhouettes, nouvelles, poésies (Montréal, 1903).*

*Pelletier a, comme membre de l'École littéraire, collaboré aux* Soirées du Château de Ramezay *(1900).*

*Antonio Pelletier naquit à Sainte-Anne-de-la-Pérade, le 7 juin 1877. Il étudia aux collèges classiques de Lévis et de Nicolet, chez les Jésuites de Montréal et à la Faculté de médecine de Laval (à Montréal). Reçu médecin en 1904, il pratiqua d'abord à Saint-Camille, puis à Saint-Jean-Deschaillons. Après deux années d'études spéciales à Paris, il se fixa ensuite à Hull, où il eut bientôt une nombreuse clientèle. Il mourut prématurément, le 28 mai 1917.*

---

## *CLAIR DE LUNE*

Sous les rayons neigeux d'une lune d'opale
Obscurcie à demi, dans son vol sur l'azur,
Par un nuage brun aux nuances gris pâle
Déroulant ses replis dans le firmament pur;

Sur un lac endormeur où les clartés douteuses
Des flambeaux de la nuit promènent doucement
Leurs reflets diaprés en vagues onduleuses
Parmi les joncs penchés capricieusement;

Dans un léger esquif qui projette son ombre
Sur l'onde caressante, à la merci des flots
Disant avec douceur, tout près, dans la pénombre,
Leur éternel refrain de ris et de sanglots;

Au milieu du silence imposant de la grève,
Lorsque tout dort, le soir, sous le dôme des bois,
Une femme inconnue, au regard sombre, rêve
Aux charmes envolés des amours d'autrefois.

(*Les Soirées du Château de Ramezay*)

---

# Hector Demers

**(1878- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Les voix champêtres, *vers* (*Montréal, 1912*).

*M. Hector Demers, fils du Dr F.-J. Demers, est né à Montréal, le 12 janvier 1878. Avocat de sa profession, il a fait ses études secondaires au Collège Sainte-Marie et ses études professionnelles à la Faculté de Droit de Laval (à Montréal). Il a été un des premiers membres de l'École littéraire de Montréal et a collaboré aux* Soirées du Château de Ramezay.

---

## *LES MARGUERITES*

Ici, partout, encor, encor,
Grandes, moyennes ou petites,
Les marguerites au cœur d'or !
Les champs sont pleins de marguerites.

Sous le ciel bleu, pâle vitrail,
Leurs corolles, à tous offertes,
Paraissent des joyaux d'émail
Dans le velours des herbes vertes.

Blanche bordure du chemin,
Atour virginal de la rive,
Il suffit de tendre la main
Pour tenir leur beauté captive.

Elles baignent dans le soleil
Leur front avide de lumière,
Car il fait un jour sans pareil,
Où brille la nature entière.

Leur parfum flotte sous l'azur,
Plus discret que tout autre arome,
Et c'est comme le souffle pur
De leurs lèvres qui nous embaume.

Dans la clarté de ce beau jour
Le poète tendre les cueille;
Pour avoir l'oracle d'amour,
La jeune fille les effeuille.

Au sein de leur peuple charmant,
Avec une mine farouche,
Quelques bœufs paissent lentement,
En remuant leur grosse bouche.

Leur front sous lequel il fait noir
— Nuit triste, aux invincibles voiles, —
Les empêche d'apercevoir
Qu'ils foulent aux pieds des étoiles.

(*Les Voix champêtres*)

---

## *L'ÉMERILLON*

Je viens parmi le jour splendide.
Parfois je vogue dans l'azur;
Avec la brise qui le ride,
Parfois je frôle le blé mûr.

Tout au fond du ciel je m'élève,
Et je plane longtemps en rond.
N'allez pas croire que je rêve :
Nul rêve ne vit sous mon front.

Le rêve meurt, car je le tue :
Je hais son attendrissement;
L'avoir dans ma serre pointue,
Je l'étoufferais lentement !

Des profondeurs de l'air limpide,
Sur le sol je fixe les yeux;
Je suis la mort au vol rapide
Qui se promène dans les cieux.

Mais oui, je rêve quelquefois,
Au rouge-gorge, à la mésange,
Aux beaux petits chanteurs des bois,
Mais je rêve que je les mange !

*(Les Voix champêtres)*

---

# J.-A. Lapointe

**(1878- )**

*POUR PARAITRE PROCHAINEMENT.* — Les Iroquoises.

*M. J.-A. Lapointe a collaboré à la* Presse, *à la* Patrie, *au* Nationaliste *et au* Bulletin.

*A Jules Fournier, qui lui demandait en 1914 des notes biographiques pour ce recueil, M. Lapointe avait d'abord bien voulu écrire : « Je suis né à Boucherville, le 19 mars, en 1878, ce qui me donne un âge presque respectable. Les Jésuites m'ont fait connaître les secrets de la grammaire française — secrets que ma mémoire rebelle a mal gardés. — puis j'ai commencé le* struggle for life. *La plupart des journaux français de Montréal ont publié des pièces portant ma griffe. Chose extraordinaire, il paraît que ça ne les a pas conduits à la banqueroute. La critique a été clémente. » Pour des raisons connues de lui seul, il a refusé, en 1920, de dire la date des quatre pièces qui suivent. Nous savons cependant que les* Moineaux *parurent pour la première fois en 1906 ou 1907, dans le* Nationaliste.

*Cet homme modeste ayant toujours signé « J.-A. », nous ignorons s'il s'appelle de son prénom Jules-Arthur ou Jacques-Athanase.*

*M. J.-A. Lapointe a été président de l'École littéraire de Montréal. Il est actuellement attaché à la rédaction de la* Presse.

---

## *ANARCHIE*

J'aime la basse-cour jaseuse
Où la poule souventes fois
Dit à la dinde paresseuse :
Le travail honore les rois.

Je crois que la vie est heureuse
En ce gouvernement sans lois.
Toute crête semble joyeuse
Et rarement grincent les voix.

Depuis que j'habite les villes,
Je n'entends que des chansons viles
Qui n'atteignent aucun écho.

Ils doivent partir l'âme en fête,
Ceux dont l'agonie est distraite
Par quelque clair cocorico.

---

## *LE CHIEN*

Il coula sous le ciel une vie exécrable :
Ne vous étonnez pas s'il ne sut croire en rien.
Honni, persécuté, follement misérable,
Il avait renié tout, excepté son chien.

Aussi, chaque matin, voyait-on sur la route
Passer et repasser ce duo d'amitié.
On jetait quelquefois au bon chien une croûte,
Mais au maître un regard oblique et sans pitié.

Or, il n'enviait pas l'humaine sympathie,
Et son cœur ulcéré cherchait l'isolement.
Un soir, le chien mourut, à ses pieds, doucement.

Sombre, et ne pleurant pas sa joie anéantie,
Il dit, le front penché sur son ami perdu :
— C'est le seul animal qui ne m'ait pas mordu.

---

## *LES PAUVRES*

Ils ne protestent pas, ces tristes chiens battus.
On dit : la pauvreté fait fleurir les vertus.
Et comme ils sont naïfs et bons, ils se résignent.

Ils portent les fardeaux les plus vils, les plus lourds.
On dit : La pauvreté doit travailler toujours.
Et comme ils sont naïfs et bons, ils se résignent.

Ils ont faim, ils ont froid, ils ont le cœur meurtri.
On dit : La pauvreté rend sublime l'esprit.
Et comme ils sont naïfs et bons, ils se résignent.

Enfin, un soir, ils voient la tombe s'entr'ouvrir.
On dit : La pauvreté sait dignement mourir.
Et comme ils sont naïfs et bons, ils se résignent.

---

## *LES MOINEAUX*

Les moineaux n'ont pas peur du froid
Comme les faibles hirondelles.
Voyez : dans la neige du toit
Ils font des fleurs avec leurs ailes.

Ils doivent avoir dans le sang
Et dans leur vêtement de plume
Un feu plus chaud et plus puissant
Que celui que l'amour allume.

Dans le vent et dans le grésil,
Pleins de courage et pleins d'audace,
Ils vont, joyeux comme en avril,
Ils vont, petits rois de l'espace.

Pour eux, qu'importent les saisons
Et les mouvements de la terre ?
Paix ou tempête aux horizons,
Rien ne change leur caractère.

Ils sont constants dans l'amitié
Et ne craignent pas les batailles :
Jamais ils ne crieront : Pitié !
Sous les coups et sous les entailles.

C'est pour la lutte qu'ils sont nés;
Ils ignorent la défaillance;
Quand la Mort les a condamnés,
La Mort s'émeut à leur vaillance.

Vous avez dit, un soir d'été :
« Aimez-moi, j'ose le permettre;
« Je veux, perdant ma liberté,
« A vos dévoûments me soumettre. »

Mais dès que l'automne eut mûri
Le dernier des fruits et mon rêve,
Vous disiez déjà, l'air contrit:
« Il n'est plus de chant sur la grève. »

Et puis, quand l'hiver fut venu,
Quand Noël sonna ses volées,
Ma solitude enfin connut
Le tourment des larmes gelées.

J'acceptai sans haine mon sort;
Vous aviez droit d'être infidèle :
Les moineaux seuls ont le cœur fort,
Vous aviez un cœur d'hirondelle.

---

# Albert Lozeau

**(1878- )**

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* L'Ame solitaire (*Paris, F.-R. de Rudeval, 1907*); — Le Miroir des Jours (*Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1912*); — Lauriers et feuilles d'érable (*Montréal, 1916*). — *En prose : trois petits recueils de prose sous le titre* Billets du soir (*première, deuxième et troisième séries, Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1911, 1912 et 1918, respectivement*).

EN PRÉPARATION. — *Un volume de vers.*

*M. Lozeau a collaboré au* Canada, *au* Devoir, *au* Nationaliste *et à l'*Action.

*M. Albert Lozeau est né à Montréal, le 23 juin 1878. Un critique français qui vécut longtemps au Canada, M. Louis Arnould, a dans un livre récent tracé de lui ce portrait : « Ce jeune poète a un avantage sur beaucoup de ses confrères des deux mondes; c'est que, à la manière de nos poètes récemment disparus, Sully Prudhomme et François Coppée, il est un vrai modeste, il est même un humble.* Je suis, *dit-il,* un ignorant. Je n'ai pas d'idées. Je rêve et ne pense pas. J'imagine, je n'observe pas. J'exprime des sentiments que je ressentirais. Il m'est parfois arrivé d'en exprimer que j'avais ressentis... Je suis resté neuf ans les pieds à la même hauteur que la tête : ça m'a enseigné l'humilité... *De fait, je l'ai pu constater, le fauteuil de ce sympathique infirme, qui continue le martyrologe de la pensée canadienne (Crémazie, Nelligan, Lozeau), est un des centres littéraires les plus attirants de Montréal, — toujours entouré qu'il est, sur le soir, d'amitiés précieuses qui viennent, en ce sanctuaire du cœur et de l'esprit, aviver en commun la flamme de l'idéal. »* (LOUIS ARNOULD, Nos Amis les Canadiens)

*Dès 1907, un autre écrivain français qui s'occupa longuement des poètes canadiens, M. ab der Halden, écrivait de M. Lozeau, à l'occasion de l'*Ame Solitaire : *« C'est à la longue et cruelle maladie avec laquelle il dut vivre, que nous sommes redevables d'un poète. Ce fut vraiment, comme il le dit lui-même, « la bonne souffrance ». Il lui emprunta une sorte de résignation noble, d'ascétisme stoïque, dont la beauté morale nous émeut quand il la laisse paraître. Il ne nous a point caché, poète subjectif entre tous, le combat de l'esprit net et lucide contre la chair meurtrie, et c'est un des caractères les plus hauts de sa poésie. Mais le stoïcisme de M. Lozeau ne s'étale pas; on le devine plutôt, quand on connaît sa douloureuse histoire... Les livres de Lozeau ignorent le rictus qui enlaidit et la révolte inutile. »*

*Citons encore, du même critique, les lignes suivantes, qui ne nous donneront pas une trop imparfaite idée des inspirations ordinaires de M. Lozeau : « Des arbres, de la musique, l'amour de la pénombre, les étoiles familières et la lune, compagne fidèle et fantasque, la neige qui tourbillonne de l'autre côté des vitres, les sourires encore aigris de mars, les promesses de juin, accablant et tardif, la mélancolie splendide des septembres; l'harmonie qui met du ciel dans les moelles... Puis la nostalgie de la femme, l'admiration chaste presque toujours, et parfois ardente, pour celle à qui tous les vœux du poète s'adressent. Enfin, un sentiment religieux beaucoup plus moderne que celui de ses confrères, un sentiment religieux traversé de doutes, rompu d'angoisses, mais d'autant plus poignant... Des pensées qui se formulent à peine et se résorbent en rêveries, des rêveries qui soudain se précisent en pensées, comme à la lueur d'un éclair surgissant d'un paysage qui, la seconde d'après, s'évanouira dans la nuit : telles sont les inspirations ordinaires de M. Lozeau. »* (CHARLES ab der HALDEN, Nouvelles Études sur la littérature canadienne-française)

*M. Charles ab der Halden parlait ici de l'*Ame Solitaire *(1907). Ajoutons seulement que ces lignes pourraient aussi bien s'appliquer au* Miroir des Jours *(1912), à cette différence près que l'auteur, dans ce dernier recueil, témoigne d'une habileté technique et d'une perfection de forme encore plus marquées.*

*Dans* Lauriers et feuilles d'érable, *M. Lozeau s'est essayé à la poésie patriotique, avec un succès contesté.*

---

## *SEPTEMBRE*

Soirs qui viennent plus tôt du ciel plus bas : septembre;
Première effeuillaison des choses vers le sol;
Premiers départs ailés dans l'innombrable vol
Parti des arbres, en essaims de pourpre et d'ambre.

Premier retour au livre oublié dans la chambre;
Seuls vrais repos plus frais sur l'oreiller plus mol;
Apaisement profond des sens, que l'Été fol
Exaspéra; bonheur vague de chaque membre...

Automne cher ! saison propice au souvenir
Comme un vieil air joué dans l'âme allant finir !
Je ne t'ai pas toujours goûté, je m'en étonne,

Puisque aujourd'hui, pareil en mes regrets nombreux,
Pour me sentir le cœur déçu moins malheureux,
Il me suffit d'un peu de musique et d'automne !

(*L'Ame solitaire*)

---

## *JOUR D'AUTOMNE*

Ce jour a l'air d'un long crépuscule oublié,
Et comme un fin brouillard de nuit grise, s'éploie.
Dans les arbres le vent passe en un bruit de soie;
Feuille à feuille s'abat l'orgueil du peuplier.

Montant, oblique et noire, à ce grand ciel brouillé,
Une lente fumée, au lointain morne, y noie
Le mince rayon d'or que l'heure triste envoie
Parfois, terne et transi, d'espace froid mouillé.

Tout paraît assoupi. Le fracas de la roue
S'éteint vite, à moitié retenu par la boue;
La Lassitude règne; et bientôt le sommeil,

A pas silencieux viendra, vainqueur sans glaive,
Rendre au songe léger l'air d'un jour de soleil,
Afin que, comme un bel oiseau clair, il s'élève.

(*L'Ame solitaire*)

---

## *INTIMITÉ*

En attendant le jour où vous viendrez à moi
Les regards pleins d'amour, de pudeur et de foi,
Je rêve à tous les mots futurs de votre bouche,
Qui sembleront un air de musique qui touche
Et dont je goûterai le charme à vos genoux...
Et ce rêve m'est cher comme un baiser de vous !
Votre beauté saura m'être indulgente et bonne,
Et vos lèvres auront le goût des fruits d'automne !
Par les longs soirs d'hiver, sous la lampe qui luit,
Douce, vous resterez près de moi, sans ennui,
Tandis que, feuilletant les pages d'un vieux livre,
Dans les poètes morts je m'écouterai vivre,

Ou que, songeant depuis des heures, revenu
D'un voyage lointain en pays inconnu,
Heureux, j'apercevrai, sereine et chaste ivresse,
A mon côté veillant, la fidèle tendresse !
Et notre amour sera comme un beau jour de mai,
Calme, plein de soleil, joyeux et parfumé !
Et nous vivrons ainsi, dans une paix profonde,
Isolés du vain bruit dont s'étourdit le monde,
Seuls comme deux amants qui n'ont besoin entre eux
Que de se regarder, pour s'aimer, dans les yeux !

(*L'Ame solitaire*)

---

## *ÉRABLE ROUGE*

Dans le vent qui les tord les érables se plaignent,
Et j'en sais un, là-bas,dont tous les rameaux saignent.

Il est dans la montagne, auprès d'un chêne vieux,
Sur le bord d'un chemin sombre et silencieux.

L'écarlate s'épand et le rubis s'écoule
De sa large ramure au bruit frais d'eau qui roule.

Il n'est qu'une blessure, où magnifiquement
Le rayon qui pénètre allume un flamboiement !

Le bel arbre ! On dirait que sa cime qui bouge
A trempé dans les feux mourants du soleil rouge !

Sur le feuillage d'or au sol brun s'amassant,
Par instants, il échappe une feuille de sang.

Et quand le soir éteint l'éclat de chaque chose,
L'ombre qui l'enveloppe en devient toute rose !

La lune bleue et blanche, au lointain émergeant,
Dans la nuit vaste et pure verse une eau d'argent.

Et c'est une splendeur claire que rien n'égale,
Sous le soleil penchant ou la nuit automnale !

(*Le Miroir des Jours*)

## LA POUSSIÈRE DU JOUR

La poussière de l'heure et la cendre du jour
En un brouillard léger flottent au crépuscule.
Un lambeau de soleil au lointain du ciel brûle,
Et l'on voit s'effacer les clochers d'alentour.

La poussière du jour et la cendre de l'heure
Montent, comme au-dessus d'un invisible feu,
Et dans le clair de lune adorablement bleu
Planent au gré du vent dont l'air frais nous effleure.

La poussière de l'heure et la cendre du jour
Retombent sur nos cœurs comme une pluie amère,
Car, dans le jour fuyant et dans l'heure éphémère,
Combien n'ont-ils pas mis d'espérance et d'amour !

La poussière du jour et la cendre de l'heure
Contiennent nos soupirs, nos vœux et nos chansons;
A chaque heure envolée, un peu nous périssons,
Et devant cette mort incessante, je pleure

La poussière du jour et la cendre de l'heure...

(*Le Miroir des Jours*)

---

## EN MARGE DE VERLAINE

Bercé par la chanson troublante de Verlaine,
Qui soupire, se plaint de vivre et rit à peine,
Et désespérément, des larmes plein la voix,
Se souvient des beaux jours candides d'autrefois,

Regrette ses péchés charnels, allume un cierge,
Brûle un sonnet aux pieds de la très sainte Vierge,
Et supplie à genoux, doigts joints, la Trinité
D'exorciser son cœur par le mal habité,
Et qui, faible de chair, à la première embûche, —
Robe pâle, dans l'ombre, — hésite, va, trébuche
Et tombe, — par un soir de lune merveilleux
Où montent des parfums de jardin vers les cieux;

— Verlaine, ta chanson n'est pas toujours la bonne,
Me disais-je; pourtant, je l'aime et j'en frissonne !
Ta Muse a passé trop de nuits aux cabarets,
Elle en a dit bien tard ses immortels regrets.
Et si le temps sur ses souillures jette un voile,
Elle porte sa honte au front, — comme une étoile !

(*Le Miroir des Jours*)

---

## *LA ROYALE CHANSON*

Prends ton vieux violon,
Sonne la chanterelle
Et suis ma voix, le long
De la *Chanson pour Elle.*

L'amoureuse n'est plus et le poète est mort;
Mais la chanson d'amour, vivante, chante encor.

La chanson s'alanguit encore de leurs fièvres
En s'exhalant, le soir, aux lents soupirs des lèvres.

Le poète est sous terre et l'amoureuse aussi;
Ils dorment, l'un tout près de l'autre, sans souci.

Des désirs qu'ils n'ont plus la chanson est brûlante;
De leur bonheur passé la chanson seule chante.

Ils sont un peu de cendre au fond de deux cercueils,
Et la chanson exalte encore leur orgueil.

Elle était belle et douce aussi, la Bien-Aimée;
La chanson de son souffle est toute parfumée.

Elle était reine, et lui grand prince ami de l'Art :
La chanson que je chante est du temps de Ronsard.

Sonne la chanterelle
A ton vieux violon,
Et suis ma voix, le long
De la *Chanson pour Elle*.

(*Le Miroir des Jours*)

---

## *VANITÉ*

Aux feux de mon esprit qui s'allument dans l'ombre,
Je me regarde vivre avec étonnement :
Une fierté triomphe en ma stature sombre,
Et je suis comme un roi promis au firmament !

J'ai des chants de victoire au cœur, je me célèbre !
Comme autrefois David devant l'arche a dansé,
J'élève un hymne d'or à ma propre ténèbre,
Et d'un éclair divin je me sens traversé !

Je suis mon seul amour. Je suis grand. Je suis digne.
S'il est quelqu'un meilleur, c'est qu'il existe un Dieu !
Et mon être est marqué, comme l'élu, d'un signe
Tel qu'on en voit la nuit briller dans le ciel bleu !

— Vanité ! vanité ! Ta poussière superbe
Qui s'aime et se contemple, un vent l'emportera !
Et, comme après l'été splendide le brin d'herbe,
Ton corps, ton pauvre corps lentement pourrira !

Vanité des beaux yeux et vanité des lèvres,
Et vanité des mains où l'on s'est caressé !
Que restera-t-il donc des frissons et des fièvres
Quand l'agonie horrible et longue aura passé ?

La terre confondra dans une même fange
L'humble et celui qui fut de son âme orgueilleux,
Et rien n apparaîtra sur leurs tombes d'étrange ;
Ils dormiront égaux et pareils sous les cieux...

Vanité ! vanité ! Courbe ton front que dresse
Plus haut que ton destin l'ambitieux désir !
La mort, de toutes parts, avidement te presse,
Le néant d'où tu sors cherche à te ressaisir !...

Cris de gloire perdus, qu'on peut à peine entendre
Dans la sourde rumeur que fait l'humanité,
Vous montez d'une bouche où reste un goût de cendre,
Vous n'êtes qu'un vain bruit par lui-même écouté !

Vanité ! Tout s'éteint, tout expire et tout passe.
L'astre dans sa clarté, le monde en son orgueil !
Et l'homme qui remplit de tumulte l'espace
Mesure sa grandeur aux planches du cercueil !

(*Le Miroir des Jours*)

---

# Ernest Tremblay

**(1878- )**

*M. Ernest Tremblay a fourni au théâtre français de Montréal plusieurs revues d'intérêt forcément passager, et à la presse une collaboration en prose et en vers très active.*

*En réponse à une demande de notes biographiques, M. Ernest Tremblay écrivait il y a quelques mois :*

*« Sa naissance fut un accident. Son caractère se forma au hasard des milieux hétéroclites qu'un orphelin fréquente le long de son difficile pèlerinage. Il aime le soleil, le bon vin, la bohème. Journaliste, comédien, revuiste, il n'écrit que pour se distraire et distraire les autres. Passants de la vie qui ne pouvez lui donner l'oubli,... oubliez-le. — Né en 1878 — la comédie achève. — Santé, joie. »*

*Ne prenons pas trop au sérieux ces paroles mystérieusement tragiques : M. Tremblay est surtout un humoriste. Il est d'ailleurs à souhaiter que ce jovial camarade vive longtemps encore.*

*M. Tremblay est né dans l'État de New-York. Comme quelques milliers d'autres Tremblay, cependant, il est primitivement originaire du pays de Charlevoix et Chicoutimi.*

*M. Ernest Tremblay pratique le reportage depuis une vingtaine d'années. Il est actuellement à la* Presse.

## *L'USINE-MINOTAURE*

(Gazette rimée)

(1908)

Aux fill' d'la fact'rie d'coton, respectueusement je dédie.

E. T.

Ah ! parents, vous payez trop cher !
Faut-il que le Travail restaure
Le barbare impôt de la chair
Offert jadis au Minotaure ?

Ninette atteignait ses quinze ans
N'avait jamais quitté le gîte
D'une famille d'artisans.
C'était une pauvre petite.

Mais pour faire aller la maison
— Malgré la chère créature,
Qui dut se rendre à la raison —
Elle entrait à la filature.

Et tous les jours, du même pas,
Sous le même manteau noisette,
Elle allait portant son repas
Enveloppé d'une gazette.

Auprès des longs fuseaux d'airain
Elle penchait sa maigre échine,
Laissant filer, filer le brin,
Pour alimenter la machine.

Les heurts des engins tapageurs,
L'engrenage guettant des proies,
Mêlaient des hurlements rageurs
A la tempête des courroies.

Tremblante, dans ce bruit d'enfer,
Elle a des frayeurs ridicules,
Croyant que les monstres de fer
Vont l'étreindre de leurs tentacules.

Les contremaîtres polissons
Firent la première blessure
A ce cœur tout plein de chansons,
A cette âme sans flétrissure.

Trop tôt revenait le matin;
L'atelier lui parut sinistre.
Elle ploya sous son destin
Et son œil se cercla de bistre.

Comme les petits avaient faim,
Ninette n'eut pas de jeunesse.
Elle gagnait, gagnait du pain
Et se mourait par droit d'aînesse.

Un soir, loin des milieux troublants,
Cette petite fleur craintive
Refermait ses pétales blancs,
Comme sa sœur, la sensitive.

Et l'on n'entendit plus le pas
De l'enfant au manteau noisette,
Qui passait, avec son repas
Enveloppé d'une gazette.

---

## *LES CANAYENS Y Z'ONT ÇA D'BON!*

(Simple ritournelle)

(1912)

Pièce à méditer le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

L'AUTEUR.

On entend de toutes les bouches
Qui daubent sur nous sans repos
Tomber des jugements farouches,
Pour des riens et à tout propos.
Notre beurre (gloire immortelle !)
Pourtant, nos œufs, notre jambon,
Font éclater la ritournelle :
— Les Canayens y'z'ont ça d'bon !

Ils ont d'étranges caractères;
Puis, si dociles, si soumis;
Des modèles de prolétaires
Qui des patrons sont les amis.
Ayant en horreur les colères,
Ils ont pour emblème un mouton...
Ils gagnent de petits salaires...
— Les Canayens y'z'ont ça d'bon !

Ils ont des vertus domestiques
Gardé les préceptes touchants;
On les voit, simples et rustiques,
Matin et soir peiner aux champs.
Chez eux la marmaille fourmille,
Ça vit de lard, de potiron.
Ils ont une grosse famille...
— Les Canayens y'z'ont ça d'bon !

Leurs enfants triment à l'usine
Où le gueux paye au capital,
Trop indigent pour qu'on lésine,
Le tribut de chair-à-travail.
Ça meurt gamins, sous l'œil des pères;
Mais le tabac et le coton
Sont des négoces fort prospères...
— Les Canayens y'z'ont ça d'bon !

Voyez donc passer sous les branches,
A l'heure où l'aube à peine naît,
Les longues caravanes blanches
Des petits, morts faute de lait :
C'est là leur seul tour de campagne...
Ils peuplent, ces chérubins blonds,
L'autre côté de la montagne...
— Les Canayens y'z'ont ça d'bon !

Et leur misère est généreuse,
Donnant de l'enfance au tombeau :
Qu'importe l'existence heureuse?
Il faut que le « bazar » soit beau.
Pourvu qu'on leur fasse des fêtes,
Ils font fi du pain, du charbon,
Ils donnent à toutes les quêtes...
—Les Canayens y'z'ont ça d'bon !

Mais prenez bien garde, nos maîtres !
— Et l'exemple s'est vu chez nous —
Le peuple, comme ses ancêtres,
Peut se lasser d'être à genoux.
On sent que partout l'esprit bouge :
Quarante-Huit a des rejetons,
Et, dans tout ce noir, l'on voit rouge...
— Les Canayens y'z'ont ça d'bon !

Il peut, dressant sa rude échine,
Ébranler tout et fracasser,
Comme une potiche de Chine,
Celui qui l'a tant abaissé :
Il peut, car tout bas il grommèle,
Lui marquer à jamais le front
Avec les clous de ses semelles...
— L'Canayen peut avoir ça d'bon !

---

# Jules Tremblay

(1879- )

*BIBLIOGRAPHIE. — En vers :* Des Mots, des Vers (*Beauchemin, Montréal, 1911*); — Du Crépuscule aux Aubes (*Beauregard, Ottawa, 1917*); — Les Ferments (Ibid., *1917*); — Aromes du Terroir (Ibid., *1918*); — Les Ailes qui montent (Ibid., *1918*). — *En prose :* Le français en Ontario (*Nault, Montréal, 1913*); — Une opinion sur la littérature canadienne-française (*Beauregard, Ottawa, 1913*); — La sépulture d'Étienne Brulé (*Société Royale du Canada, Ottawa, 1915*).

SOUS PRESSE. — Le « Foyer »; la charité en action: *conférence sur une œuvre d'action sociale catholique.*

EN PRÉPARATION. — *Un volume de vers et un volume de contes canadiens.*

*M. Jules Tremblay a collaboré à un grand nombre de revues et de journaux, tant anglais que français.*

*M. Jules Tremblay naquit à Montréal, le 5 juillet 1879. A peine sorti de l'École normale Jacques-Cartier (1897), il se lançait à corps perdu dans le journalisme. D'abord attaché au* Telegram, *de Worcester, dans le Massachusetts (1897), puis au* Canada français, *de Saint-Jean (P. Q.) (1898), on le retrouve par la suite rédacteur au* Canada, *de Montréal, puis à la* Presse, *à la* Patrie, *enfin au* Devoir. *Les gazettes ne devaient pourtant pas le retenir toute sa vie. En avril 1911, M. Tremblay devenait secrétaire de l'Association canadienne-française d'Ontario, qui justement à ce moment-là venait de se fonder. Mais dès l'année suivante (1912), revenant à ses anciennes amours, il fondait à Ottawa, en collaboration avec M. Louis Morisset, le journal* La Justice, *où devaient se livrer de beaux combats pour le maintien et l'expansion de la langue française en Ontario. Subséquemment devenu directeur de l'information au* Temps, *d'Ottawa, il est aujourd'hui traducteur aux Communes. Il a été secrétaire du Conservatoire Lassalle et de l'École littéraire (à Montréal) et du Cercle outaouais de l'Alliance française.*

*M. Jules Tremblay est le fils de M. Remi Tremblay, autre écrivain canadien bien connu.*

*« Il faut reconnaître qu'il y a sur les strophes de M. Tremblay la marque, souvent bien distincte, et soigneusement ciselée, de cet art-là (le parnassien)... Il faudrait citer beaucoup de vers où passe le souffle de la grande épopée... »* (Abbé CAMILLE ROY, *dans l'*Action Sociale *du 21 mars 1911*).

*« A juger son œuvre d'après ce caractère d'ensemble, on pourrait opérer une espèce de classement parmi toutes ces émanations diverses de son cœur. Nous mettrions en bonne place pour l'ingéniosité de l'idée* La Luciole *et* Sous la Table; *pour la délicatesse et la sincérité de l'inspiration* Retour *et l'hommage* A Devriès; *pour la facilité du mouvement la* Ballade des miséreux; *pour la rigueur de l'expression* Survivance *ou* Shylock. *Mais, si l'on cherche les pièces où l'âme entière de l'artiste apparaisse avec toutes ses qualités, et pourvue de toutes ses « manières », nous n'hésiterions pas à placer en tête* Messidor *et...* La Catalogne ! *Qu'on lise donc* La Catalogne *et qu'on la lise pour mieux aimer et faire mieux chérir l'étoffe du pays. Qu'on lise tout le livre pour goûter la succulence du bon pain de chez nous ! »* (Abbé ÉMILE CHARTIER, *dans le* Devoir *du 4 mars 1911*)

*« J'ai surtout admiré comme la langue y est française, toujours. »* (LUCIEN RAINIER)

---

## *LA CATALOGNE*

Vous foulez, délicats, les beaux tapis persans,
La carpette moelleuse à la frange légère,
Les dessins tapageurs, les coloris perçants,
Et tout ce que fournit l'industrie étrangère.

Vous aimez l'aubusson aux plis amortissants,
La natte de velours qu'on met sous la bergère,
Les smyrnes, les jaspés, les lices en croissants,
En rose, en arabesque, en iris, en fougère.

Mais dans tout ce fouillis d'écarlate ou de chrome,
Dont la maison du riche un jour s'accommoda
Et qu'on voulut singer sous l'humble toit de chaume,

Je cherche, pauvre gueux sans bourse et sans dada,
Un modeste tissé que la lessive embaume :
La catalogne aux fils tordus du Canada.

(*Des mots, des vers*)

## *SOUS LA TABLE*

Les livres sont épars au milieu du tapis,
Et messieurs les bébés, sous la table tapis,
Avec une sagesse à confondre des mages,
Déchirent les cartons, les feuilles, les images,
Se couvrent de fragments, de lettres et de mots,
Et c'est ainsi qu'ils font l'étude, les marmots.

Un rayon de soleil irise les atomes
De la poussière folle alourdissant les tomes.
Un volume pédant, inutile aux humains,
Devient intéressant dans leurs petites mains.
Darwin avec Rousseau, Descarte avec Voltaire,
Devant le doux babil sont forcés de se taire;
De Lisle, Hugo, Musset, Lamartine, en lambeaux,
Sous un faible doigt rose éteignent leurs flambeaux.
C'est un massacre froid de héros, d'héroïnes,
Dont les vieux châteaux-forts croulent dans les ruines.

Les fastes glorieux des siècles sont tombés
Sous l'impassible main de messieurs les bébés.

(*Des mots, des vers*)

---

## *VERS L'OASIS*
(1916)

Sur la terre blanche de givre,
Combien d'âmes hautes ont froid
Dans leur solitude qui croît !
Elles ne demandaient qu'à vivre,
Et leur prière allait tout droit
Vers un idéal qui délivre.

Elles n'ont plus que le Passé,
Plein de regrets et de tristesses;
Et la coupe des petitesses,
Dans le bagne vide et glacé,
Épanche en elles ses détresses
Comme un calice renversé.

Elles poursuivent dans le rêve
Une paix qui devait venir,
Mais, sans jamais pouvoir tenir

La vision trompeuse et brève,
Voient leur illusion finir
Dans le nuage qui s'élève.

Elles clament vers l'inconnu
Pour élaguer la destinée;
Mais la science n'est pas née,
Qui dit pourquoi le fil ténu
Retient pendant une journée
La vie au corps fragile et nu.

L'amour, dans ces âmes hautaines,
Espère en l'unique Beauté;
Mais son aveuglante clarté
Vient de régions si lointaines
Qu'elle frappe de cécité
Les aspirations humaines.

Leur angoisse ne se plaint pas,
Mais la Douleur les rend plus fières;
Sur le chemin creusé d'ornières
Elles vont seules, pas à pas,
Cachant les blessures altières
Dont elles se meurent tout bas.

Puis, quand elles sentent près d'elles
Passer le flot mystérieux
Grossi de larmes et d'adieux,
Elles vont aux ères nouvelles,
Déployant au jour radieux
Tous leurs désirs, comme des ailes.

---

## Casimir Hébert

**(1879- )**

*M. Casimir Hébert a collaboré au* Semeur, *au* Nationaliste, *à la* Revue nationale *et à quelques autres journaux.*

*Descendant d'Acadiens venus à L'Acadie (province de Québec) à la suite du Grand Dérangement de 1755, Casimir Hébert est né à La Pigeonnière (comté de Napierville), en 1879. Fils de cultivateurs, il perdit son père très jeune. Sans être précisément un autodidacte, il doit surtout à ses dons naturels et à une curiosité intellectuelle infati-*

*gable d'être aujourd'hui un des hommes les plus érudits du Canada français. Cette curiosité, et des conditions qu'il qualifie modestement d'« exceptionnelles », lui ont fait étudier toutes les langues vivantes de l'Europe occidentale. Il en sait une trentaine. C'est un helléniste et un latiniste remarquable. Bibliophile au surplus, il s'est fait le patient compilateur d'œuvres laissées éparses ou manuscrites par des littérateurs morts avant l'âge. Il a édité entre autres :* Poèmes épars *de Lenoir-Rolland,* Le Manoir mystérieux *de Frédéric Houde,* La Fille du Brigand *d'Eugène Lécuyer. Il publiera sous peu* Les Bengalis, *d'Arthur de Bussières,* Les Voix occidentales, *poésies de Lenoir-Rolland exhumées particulièrement du journal anticlérical* l'Avenir, *et enfin, l'œuvre poétique d'Ernest Martel. Il a lui-même commis une œuvre poétique assez considérable, qui verra sans doute le jour quand il aura fini de travailler pour les autres.*

*M. Hébert fonda en 1909 le* Magazine canadien *et en 1916 le* Pays laurentien, *qu'il dirigea jusqu'en avril 1918 sous le pseudonyme de Pierre Héribert. Ces journaux n'ont malheureusement pas vécu. Cet infatigable travailleur partage aujourd'hui son temps entre les lettres, l'étude et l'enseignement des langues, la rédaction d'un journal de mutualité* (le Forestier catholique) *et les fonctions, peu onéreuses il est vrai, de consul honoraire du Pérou.*

---

## *L'AME ET LA GOUTTE DE ROSÉE*

(1912)

Dites-moi ce qui luit aux branches du rosier ?
C'est une goutte d'eau qui roule et qui scintille.
Minime et frissonnante, elle semble un brasier :
C'est qu'en l'onde perlée un petit soleil brille.

A tout front, dites-moi, ce qui luit de la sorte ?
C'est une âme qui souffre ou qui se réjouit.
Imperceptible à l'œil et bien pauvre ! Qu'importe
Si la divinité l'habite et la remplit.

L'âme et la goutte d'eau sont d'éternels miroirs,
Reflétant par le monde une lumière douce :
Aux soleils des matins comme aux soleils des soirs
Les objets de la route y passent sans secousse.

Mais la goutte, qu'est-elle ? Une eau souvent impure
Qu'un vent léger dessèche impitoyablement.
Seule l'âme reçut l'existence qui dure
Et, l'image de Dieu, brille éternellement.

Comme elle resplendit, cette goutte de vie
Que le Ciel impartit aux malheureux humains !
Les vents peuvent venir, rager avec furie,
L'âme demeure, et Dieu la conserve en ses mains.

(Traduit du suédois d'Atterbom)

---

## *LE PAYSAN ET LE SOLDAT*

(1912)

Tout trempé de sueur, un soldat d'autrefois
Qui, jeune, avait suivi les camps de Bernadotte,
Passa près du logis d'un berger patriote,
Soulevant avec peine une jambe de bois.

Le paysan sans bruit lui fait verser à boire,
L'appelle, et puis lui tend un verre bien rempli :
« Père Oscar, lui dit-il, vous, un brave accompli,
« Contez-moi, je vous prie, un peu de votre histoire.

« Quelles impressions éprouviez-vous là-bas,
« Entouré d'ennemis, au fort de la bataille,
« Quand les canons lançaient leur terrible mitraille,
« Que les balles sifflaient ? Craigniez-vous le trépas ? »

Le militaire prend son verre et puis ajoute :
« Je faisais comme toi, lorsqu'au milieu d'éclairs,
« La grêle et l'ouragan bouleversant les airs,
« Tu conduis au bercail tes troupeaux en déroute...

« Vraiment, comme ton cœur, ce vin est généreux ! »
Dit le troupier.
...« Quand donc tu protégeais tes biens,
« Que moi je me battais pour le salut des miens,
« La poudre et le danger nous grisaient tous les deux. »

(Traduction du suédois de Rune, [illegible])

# Alphonse Beauregard

**(1881- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Les Forces, *poésies* (*Montréal, Arbour & Dupont, 1912*).

Pour paraitre prochainement. — *Un volume de vers.*

*M. Alphonse Beauregard a publié des articles de critique et des nouvelles dans différents journaux. Il a collaboré notamment au* Devoir, *au* Nationaliste *et à l'*Action.

*M. Alphonse Beauregard est né à La Patrie (Q.), le 5 janvier 1881. Il a fait ses études au Collège des Frères du Sacré-Cœur, à Saint-Hyacinthe. Il est depuis 1907 employé à l'administration du Port de Montréal. Il est depuis 1912 secrétaire de l'École littéraire de Montréal.*

*« Il me semble que l'on peut assez bien définir la poésie de M. Beauregard en disant qu'elle est surtout réaliste et objective. Elle se lève des choses qui entourent le poète plutôt que de son âme elle-même. »* (Abbé Camille Roy, *dans l'*Action Sociale *du 19 octobre 1912*)

*« Sincère et primesautier, il se plaît surtout à faire vibrer les notes délicatement sentimentales ou doucement mélancoliques. Sa philosophie, tantôt attristée, sans tomber au pessimisme, tantôt égayée d'une légère ironie, n'est point celle d'un précoce désenchanté. Dans le jardin de ses rêves, il ne peine point à cultiver des plantes rares, étranges et maladives : la « petite fleur bleue », toujours vivace, a ses préférences. Digne frère des romantiques, Alphonse Beauregard est surtout poète par ce genre de sensibilité qui s'émeut à la caresse du monde extérieur, à l'éternelle féerie des aurores ou des couchants, à l'ensorcelante rumeur des forêts et des flots. »* (Sylva Clapin, *dans le* Canada *du 23 mai 1912*)

*M. Beauregard figure dans la* Chrestomatie française, *publiée par M. Henri Sensine, à Paris.*

---

## *LES VIEUX CANONS*

Ils sont là huit canons d'archaïque modèle,
Placés négligemment, abandonnés, épars,
Qui, sans s'apercevoir de ce manque d'égards,
Méditent sur la guerre impitoyable et belle.

Ces noirs tubes de bronze ont le tympan rebelle,
L'enclouage brutal les a rendus hagards.
Ils se croient dans la nuit, braqués sur des remparts
Où sonnera dès l'aube une charge nouvelle.

Le fracas agaçant des tramways fouette l'air,
Les soldats autour d'eux font résonner le fer;
C'est en vain, les vieillards songent dans le silence.

Mais quand la foudre gronde et que brille l'éclair,
Les prenant pour un feu qui réclame vengeance,
Les canons mutilés frémissent d'impuissance.

(*Les Forces*)

---

## *LA VILLE*

Recouverte d'un masque indifférent, la ville
Aux yeux de l'étranger nettement se profile.
Elle a sa forme exacte, un dessin arrêté,
Beaucoup de mouvement mais nulle intimité,
Une âme collective et superficielle
Où la couleur d'un jour seulement se révèle.
Il faut pour la connaître avoir vu ses maisons
Naître et se remplacer ainsi que les saisons.
Sur le cadre précis des nouvelles façades
L'ombre des anciens murs demeure en embuscade.
A la cité vivante une morte se joint.
Avant que de son air nous sentions le besoin,
Pour qu'elle nous émeuve et soit une patrie,
Il faut avoir laissé, dans son sein, de la vie;
Là de la joie, ici des pleurs, plus loin du sang.
De plus, si des amis avec nous, en passant,
Y semèrent épars des lambeaux d'existence,
Une rue, un trottoir cachent des souvenances,
Les pierres des maisons renferment des secrets.
Au-dessus, au-dessous, la ville étend des rets
Où, comme autant d'oiseaux, se prennent nos pensées.
Et devant des maisons aux lignes redressées
Où rien n'indique plus un toit qui s'écroula,
Rêveurs, nous exhumons parfois de la mémoire
Des reliques d'amour, un bonheur, un déboire,
Et nous nous répétons encore : C'était là !

(*Les Forces*)

---

## *RÉFLEXIONS*

Que tu la couvres bien, la mort, terre coquette !
Depuis des temps indéfinis
Tu reprends dans ton sein la chair et le squelette
De ceux que la vie a bannis.

Tu fauches sans compter, dans ton indifférence,
Enfant, vieillard, forêt, roseau,
Et ta face toujours garde un air d'innocence,
Un sourire infiniment beau.

Je sais que je devrai moi-même disparaître
Comme un insecte après l'été,
Mais je vois de si gais chemins de ma fenêtre,
Qu'un spectre n'y peut habiter.

Une si bonne odeur plane sur les prairies,
L'eau me berce avec tant d'amour,
Les bois pleins de soleil ont de telles féeries,
La neige est un si blanc velours,

Que si je trouve, ô terre, un crâne sous ma pioche,
Loin d'aller gémir dans le vent,
Au lieu de m'éffrayer de la mort toujours proche,
J'exulte d'être encor vivant.

*(Les Forces)*

---

## *PATINAGE*

Sans effort, je tourne, je glisse,
Ainsi que mû par une hélice
Dans le néant.
Sur la glace polie et dure
Mon patin trace une guipure
Au point géant.

Une valse folle aiguillonne
La foule qui court, tourbillonne,
Tête en avant.
C'est un remous d'étoffes souples,
Une charge leste et par couples
Contre le vent.

Sensation délicieuse,
Rien n'est réel. L'onde joyeuse
M'ensevelit.
Je la perce, vire, tournoie,
Et le couple que je coudoie
Semble petit.

Pareillement je diminue,
Nous sommes un point dans la nue;
Je ne sais pas
Si je patine ou si je vole,
Je ne vois qu'une farandole
De haut en bas.

L'acier grince, partout on jase...
Est-ce que la mouvante extase
M'échapperait?
Voici le dernier son des cuivres;
Sans aucun doute je fus ivre
A peu de frais.

(*Les Forces*)

## *CONCORDANCES*

Le même triste accent vient toujours des rapides,
Toujours les mêmes flots font le même circuit
En recueillant le rêve et l'espoir dans leurs rides.

Je l'ai senti déjà, le vent de cette nuit;
Il conserva mes paroles; il les répète,
Et de naïfs couplets renaissent avec lui.

Un firmament connu resplendit sur ma tête.
Les étoiles de l'an passé sont de retour;
Le souvenir des temps éclaire la planète.

Mon âme d'autrefois ressuscite à son tour,
Et, comme une eau qui part avec d'aimables rides,
Calmée elle reprend son doux rêve d'amour.

Son accent reviendra, triste, dans les rapides.

(*Les Forces*)

## *L'OR*

(1920)

Je suis l'or, simulacre étrange de la vie,
Prolongement de l'énergie,
Que l'homme — propageant l'élan primordial —
Conçut pour insuffler une âme subalterne
A la matière qu'il gouverne,
A ses créations de fibre et de métal.

Je circule parmi les rêves
Et par moi les désirs hors des terroirs s'élèvent,
Matérialisés en fantasques moissons
D'œuvres d'art, de maisons,
De vin clair qui chatoie,
D'instruments et de pain, de bijoux et de soie.

Je suis un rayon de soleil
Qui paraît et métamorphose,
Autour de l'homme, toutes choses :
Une source chantante en un boudoir vermeil,
Un amas de charbon en écheveaux de laine,
Une plaque de bronze en essaim de phalènes.

Je suis une vibration
Qui répercute au loin l'effort de la matière :
Une machine impose au fer des torsions,
Le ciseau tombe et fend la pierre,
Et par moi, quelque part, s'allongeront des bras,
Des outils couperont, la vapeur luttera.

Je suis une idée en voyage
Qui se fait acte, puis de l'acte se dégage.
Je deviens cuir ou bloc de plomb
Dont on tire de l'or pour quelque randonnée.
Je suis un mouvement né d'un autre, fécond,
Dans le rythme éternel des forces alternées.

J'accours où voltige l'espoir,
Où les dieux ont juré de capter l'eau mouvante
Et d'enchaîner la flamme au fond des antres noirs.
Je luis, et des cités s'étalent, débordantes,
Il rôde dans les champs de grands trains annelés,
La vie est dans les yeux, des blocs sont descellés.

Puis, tout à coup, les murs fléchissent, les fenêtres
Semblent des orbites de morts.
On se demande avec angoisse : Où donc est l'or ?
Je suis caché dans l'ombre, inutile à mes maîtres;
Leur foi seule était mon soutien :
Ils ont tremblé, je ne suis rien.

# Alonzo Cinq Mars

**(1881- )**

*M. Alonzo Cinq-Mars a fourni des vers à la* Presse, *à l'*Avenir du Nord, *au* Nationaliste *et à quelques autres journaux.*

*Nous avions demandé à un ami très intime de M. Alonzo Cinq-Mars de vouloir bien nous fournir quelques notes biographiques sur ce poète. Voici, textuellement, ce qu'il nous a répondu :*

*« Alonzo Cinq-Mars, de Québec, vient de la campagne, comme la plupart des vrais Québecquois. Il naquit en 1881, à Lotbinière, et vécut la plus grande partie de sa jeunesse au Cap Santé. Passa plus de temps sur les bancs de sable du Saint-Laurent que sur les bancs de l'école. Fut envoyé au Petit Séminaire de Québec par ses parents, qui voulaient en faire un prêtre. Trompa ces pieuses espérances et ne fut pas même avocat. Ne fit que du journalisme. Rime depuis sa plus tendre enfance. A dispersé des vers ça et là dans divers journaux, sous le pseudonyme de* Zo Marsal. *De son propre aveu, la plus élogieuse appréciation qu'on ait faite jusqu'ici de son talent est venue de ses plagiaires. Pour ne citer qu'un exemple, c'est ainsi que le plus renommé de nos compositeurs canadiens n'a pas hésité à mettre en musique une pièce de M. Cinq-Mars* (Quand même !) *et à la publier sans en indiquer la provenance. »*

*On sentira, à lire M. Cinq-Mars, qu'il réussirait très bien les livres à la manière de Paul Géraldy.*

*M. Cinq-Mars fait du journalisme depuis une vingtaine d'années, tantôt à Montréal, tantôt à Québec.*

---

## *SOUVENIR DE PLAGE*

(1907)

Je me souviens qu'un jour nous effeuillions des roses
En rêvant tous les deux à l'ombre d'un buisson.
Vos grands yeux semblaient dire au ciel bleu tant de choses
Qu'en mon cœur je sentis passer comme un frisson.

Les cieux étaient si purs, si grisantes vos poses,
Dans son nid si gaîment chantonnait le pinson
Que j'osai vous parler, après beaucoup de pauses,
D'un amour dont jamais je n'avais eu soupçon.

Or, m'avez-vous aimé ? Vous aimais-je moi-même ?
Nous ne pensons plus guère à ce troublant problème;
La pensée en est loin et le cœur est ailleurs.

Pourtant mon cœur, autant que le vôtre volage,
Garde l'illusion qu'un beau jour, sur la plage,
Nous nous sommes aimés en effeuillant des fleurs.

---

## *COUP DE SOLEIL*

(1907)

Nous nous étions brouillés pour un rien, pour un mot;
Notre querelle était insensément venue.
J'enrageais d'avoir tort, je boudais comme un sot
Et vous faisais souffrir de ma déconvenue.

Pendant que nous laissions dériver le canot
Sur le fleuve tranquille où se mirait la nue,
Distraite, vous avez, étouffant un sanglot,
Laissé le soleil d'août brûler votre main nue.

Or, ce coup de soleil a vaincu ma rancœur.
D'elle-même, à l'instant, ma lèvre s'est posée
Sur votre fine main par le soleil rosée.

Et depuis ce jour-là je garde dans mon cœur
Un souvenir bien doux de la brûlante cause
Qui fit mon cœur plus tendre et votre main plus rose.

---

## *LE TEMPS JADIS*

(1908)

Si vous étiez la fée imposante et mystique
Dont grand'mère, le soir, gravement me parlait
Tandis qu'au coin du feu, vaillante, elle filait,
Au bon vieux temps jadis, amant du fantastique.

Et si vous possédiez la baguette magique
Qui changeait en beau gars le bossu le plus laid,
En un prince charmant le plus humble valet
Et le plus vieux taudis en palais magnifique,

A mes plus chers désirs donnant un libre essor,
Je ne vous prierais point de me verser de l'or,
Je ne réclamerais ni gloire, ni trophées.

Mon désir est plus simple, et tenace pourtant :
Je vous demanderais de me rendre à l'instant
Le bon vieux temps jadis où je croyais aux fées.

---

## *LE GIVRE*

(1908)

Mes arbres, ce matin, sont tout couverts de givre;
Je ne reconnais plus mon jardin nu d'hier
Et m'étonne de voir, en dépit de l'hiver,
Comme des fleurs d'été dans mes arbres revivre.

Sur leurs troncs nus et noirs, au long de leurs grands bras,
Plein de pitié pour ceux que l'aquilon opprime,
Le brouillard de la nuit, en artiste sublime,
A su distribuer des bouquets de frimas.

Immenses bouquets blancs couvrant des nappes blanches,
Ils semblent placés là comme pour un festin.
Et voici que du ciel accourent au jardin
De petits oiseaux blancs se disputant les branches.

Et c'est du blanc partout où se portent les yeux;
Le ciel même a coiffé sa plus blanche calotte.
Un reste de brouillard dans l'air encore flotte.
C'est le règne du givre éphémère et joyeux.

...Mais déjà le soleil perce le brouillard dense
Et le pourchasse au loin, de ses dards triomphants.
Du givre goutte à goutte il fond les diamants.
Le jardin a repris son ancienne apparence.

Un givre quelquefois tombe ainsi dans ma nuit,
Vieux souvenir d'amour que refleurit mon rêve.
Mais la réalité bien vite me l'enlève
Et ma vaine chimère avec le jour s'enfuit.

### *QUAND MÊME*
(1909)

La trouver la plus belle,
Aimer ce qui lui plaît,
Haïr ce qu'elle hait
Et ne croire qu'en elle.

Puis apprendre que celle
Qui d'amour vous comblait
A d'autres modulait
La même ritournelle.

Etre grisé pourtant
Par sa bouche qui ment
En soupirant : Je t'aime.

Savoir faux ce soupir,
En souffrir, en mourir,
Et l'adorer quand même.

---

# Charles Leconte

**(1881- )**

*Charles Leconte a collaboré à plusieurs journaux de Montréal, notamment les* Débats *et le* Nationaliste.

*Arrivé au Canada aux environs de 1900 à l'âge de dix-huit ans environ, Leconte se disait natif de Caen, en Normandie; quant au reste, on ne sut jamais rien de son histoire. Curieux mélange de gaîté et de tristesse, il ne faisait jamais allusion à sa famille qu'avec une profonde amertume. Très cultivé pour son âge, modeste, réservé et amène, il ne tarda pas à s'introduire dans le journalisme, après avoir exercé pendant quelque temps ce qu'il appelait le « sale métier » de comédien. Certaines fantaisies philosophiques en prose qu'il publia dans les* Débats *et dans le* Nationaliste *sous le pseudonyme de Johannès furent justement remarquées. Vrai portrait de Renan au physique, il en avait aussi l'esprit ondoyant et souple, avec la pointe pessimiste en plus. Il fut pendant plusieurs années rédacteur au* Canada. *Un jour, il fut trouvé noyé dans le Saint-Laurent.*

*La pochade que nous reproduisons de lui parut dans le* Nationaliste *en 1905, à l'occasion des interminables retraites stratégiques du général russe Kouropatkine devant l'armée japonaise.*

## *LES RUSES DE KOUROPATKINE*

(1905)

Décor: une salle quelconque du Palais d'Hiver.
Personnages: le czar Nichola et son confident et ami le fidèle Patapoff.

15 avril. —

— Eh bien, Patapoff, et la guerre?
— Sire, nous sommes désolés,
Car les Japonais qui naguère
N'avançaient point, ne bougeaient guère,
Près de Wû-You sont signalés.
— Reprends, reprends ton air serein,
Bon Patapoff à l'âme obtuse;
Kouropatkine est un malin,
C'est une ruse!

15 mai. —

— Majesté? — Quoi? — Mon cœur se brise!
Dois-je troubler l'auguste cœur
Qu'un rêve rose toujours grise?
— Trouble! — Eh bien, Niou-Chouang est prise.
O jour sombre! ô soir de rancœur!
— Bon Patapoff, ton noir chagrin
Est digne tout au plus d'un Druse;
Kouropatkine est un malin.
C'est une ruse!

15 juin. —

— « Port-Arthur — Notre flotte entière,
« Grâce aux efforts d'Okafusi,
« A disparu dans l'onde amère.
« La garnison est prisonnière.
« A part ça tout va bien ici. »
Pour le coup, sire, c'est la fin!
— Laisse-moi rire, triple buse;
Kouropatkine est un malin,
C'est une ruse!

15 juillet. —

— « Saisi d'une sombre folie
« Kouropatkine, l'autre soir,
« Quitta Moukden. Il se replie
« Du côté de la Sibérie. »
Le lâche! Il trahit notre espoir!

— Du génie de ce fier lapin
Tu n'as qu'une idée bien confuse;
Kouropatkine est un malin,
C'est une ruse !

15 août. —

— Seigneur ! Un fauteuil ! Une chaise !
Je défaille ! Écoutez : « Grand deuil !
« Battus par l'armée japonaise.
« Pertes : vingt mille six cent treize. »
Seigneur ! Une chaise ! Un fauteuil !
— Pour calmer cet effroi soudain,
Copie-moi cette phrase abstruse :
« Kouropatkine est un malin,
« C'est une ruse ! »

15 septembre. —

— Sire, ça y est ! Kouropatkine
Prenait hier son chocolat,
Quand, d'une batterie voisine,
Une bombe vint et, gamine,
Lui prit la tête et l'emporta.
— A la joie je me sens enclin,
Va me chercher ma cornemuse;
Kouropatkine est un malin,
C'est une ruse !

---

# Clovis Duval

**(1882- )**

*M. Clovis Duval n'a publié que quelques pièces par ci par là dans les journaux.*

*Clovis Duval naquit à Batiscan, le 5 septembre 1882. Après un cours d'études secondaires au Petit Séminaire des Trois-Rivières, il entrait en 1903 à l'Université Laval de Québec, pour en sortir quatre ans plus tard médecin (1907). Il exerce actuellement sa profession à Rivière-aux-Renards, en Gaspésie, après l'avoir pratiquée pendant quelques années à Batiscan. Il n'écrit que dans ses loisirs. Il a cependant dans ses cartons — outre trois petites comédies rimées — assez de vers pour en remplir un bon volume. Des littérateurs qui ont vu ces poésies — entre autres M. Pampile LeMay — en ont fait les éloges les plus flatteurs.*

## *LES AGES DES FEUILLES*

(1909)

Le printemps vient de naître en une aube vermeille.
La sève est dans les bois, les froids sont au Nadir;
Un rêve a remué dans le front qui sommeille...
— Laissez la feuille qui s'éveille
Grandir !

C'est l'été. De rayons la nature est couverte.
Les feuilles et les cœurs au vent vont palpiter;
Les fronts sont pleins d'ardeur et la gloire est ouverte...
— Laissez, laissez la feuille verte
Chanter !

Mais l'automne déjà vient glacer les ramures.
Les feuilles et les cœurs au vent vont succomber;
L'homme perd l'idéal et les bois leurs murmures...
— Laissez, laissez les feuilles mûres
Tomber !

Elles vont dans la nuit heurter de porte en porte.
Tes œuvres, ô rêveur ! qui donc va leur ouvrir ?
Un souffle dédaigneux dans l'oubli les emporte...
— Laissez, laissez la feuille morte
Périr !

---

## *LES TROIS LABOURS*

(1917)

I

Étant robuste, il a labouré tout un pré.
Il a vingt ans; il a trouvé les heures brèves.
Oh ! la bonne besogne !... Et, dans le soir pourpré,
Il est très fier d'avoir labouré tout un pré.
Il sourit, et son champ est moins grand que ses rêves.

II

Plus solide, peut-être, il trime comme deux,
Mais il a quarante ans; son sang durcit ses veines.
Et là-bas, au foyer, les enfants sont nombreux.
Il songe; et bien qu'il ait besogné comme deux,
Le nombre des sillons est égal à ses peines.

III

Ce soir, il se sent vieux. Pour la première fois
Son pied fut inactif et ses heures arides !
Il a soif; il entend une source sous bois;
Il y boit, s'y regarde, hélas ! et cette fois,
Le nombre des guérets est battu par ses rides !

## *CHAMPLAIN ET LAVAL*
(1917)

Pourquoi se tournent-ils le dos,
Ces deux géants de notre histoire,
Sur ce roc plein de leurs travaux
Où, pour leur offrir le repos,
L'airain les fixa dans leur gloire?

Champlain fonda, Laval bénit :
Force virile et Foi vitale,
Ils ont à deux tissé le nid.
Est-ce ce qui les désunit,
D'avoir tous deux la part égale?

Non. Si chacun de leur côté
Ils ont tourné leur rêverie,
Ce ne fut pas par vanité :
Leur bronze s'est ainsi posté
Pour mieux veiller sur la patrie.

La mort n'endort pas les aïeux,
Leur souvenir vit, plane, opère;
Et dans les chemins hasardeux,
Comme un soutien, à côté d'eux,
Les fils sentent l'ombre du père.

C'est pourquoi, parmi les bravos,
Ces deux fondateurs d'une race,
Pour féconder les jours nouveaux
De l'ardeur de leurs vieux travaux,
Sont revenus sur la Terrasse.

Ils sont là, priant et songeant;
Leur amour qui sur nous se pose
Est resté libre et diligent
Quand le métal, en se figeant,
Les a pris dans l'apothéose.

Toujours, de l'avenir jaloux,
Pour nous conjurer les désastres,
Dans cet airain dressé par nous
Leur cœur tout chaud bat à grands coups
Entre nos têtes et les astres !

Mais pourquoi sur la nation
Mettent-ils leurs noires prunelles
De deux côtés en faction ?
Est-il un double bastion,
Pour qu'il faille deux sentinelles ?

Oui. Chacun d'eux, et c'est la loi,
Surveille un poste où luit sa gloire,
Et nous garde comme autrefois
Par notre langue et notre foi,
Et, s'il le faut, par la victoire !

Et c'est pourquoi, sur la Cité
Où plane leur ombre fidèle,
Leur amour et leur majesté,
L'un veut voir l'Université,
L'autre veut voir la Citadelle !

---

# Emile Nelligan

**(1882- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Émile Nelligan et son œuvre, *préface par Louis Dantin (Montréal, Beauchemin, 1903).*

*Émile Nelligan naquit à Montréal, en 1882. On sait sa tragique destinée, et comment, à dix-huit ans (1900), il mourut pour toujours aux lettres et à la raison, triste victime de la névrose. « Né d'un père irlandais, d'une mère canadienne-française, il sentait bouillir en lui le mélange de ces deux sangs généreux. C'était l'intelligence, la vivacité, la fougue endiablée d'un Gaulois de race, s'exaspérant du mysticisme rêveur et de la sombre mélancolie d'un barde celtique. Jugez quelle âme de feu et de poudre devait sortir de là ! quelle âme aussi d'élan, d'effort intérieur, de lutte, d'illusion et de souffrance !... Supposez maintenant une telle âme s'isolant, se murant en elle-même, un tel volcan fermant toutes ses issues ; n'était-il pas fatal que tout sautât dans une explosion terrible ?... Mais avant d'en venir là, et de tout*

*temps, Émile avait été un être sensitif, tout d'impressions et de caprice, très attirant par sa belle naïveté et très déroutant par ses saillies. Un grand fond de tendresse s'alliait chez lui à une réserve un peu froide qui l'empêchait de se livrer entièrement, même à ses plus intimes... Comme désintéressement, comme dédain profond de tout ce qui est matériel et pratique, comme amour exclusif de l'art et de l'idée pure, il était simplement sublime. Jamais il ne put s'astreindre, cela va sans dire, à aucun travail suivi. Le Collège de Montréal, et plus tard celui des Jésuites, eurent en lui un élève d'une paresse et d'une indiscipline rares. Il dut finalement laisser à mi-chemin des études où Musset et Lamartine avaient plus de part que le* Gradus ad Parnassum. *Dès lors, gagner sa vie lui parut la dernière occupation d'un être humain. C'était sa ferme conviction que l'artiste a droit à la vie, et que les mortels vulgaires doivent se trouver très honorés de la lui garder.* » (LOUIS DANTIN) « *On lui avait déniché une place de teneur de livres, et la pensée de vivre toute la journée devant les longues colonnes de chiffres le navrait et l'affolait à la fois. Il voulait bien gagner sa vie sans doute, mais* pas comme ça. *Il prétendait imiter l'homme à la cervelle d'or de notre Daudet et jeter à poignées, dans ses livres, toutes les images qui s'éveillaient en lui à la lecture des poètes de France. Il espérait que ses vers s'envoleraient un jour à Paris, d'où ils lui reviendraient sous la forme d'un beau livre, avec les bravos de la Ville, au complet étonnement de ce Montréal prosaïque.* » (CHARLES ab der HALDEN) *Sur cette nature romanesque et toute de sensibilité, les moindres coups devaient fatalement porter avec une extrême violence. Un chroniqueur ayant formulé sur ses vers, dans une feuille du temps, un jugement particulièrement inepte, le pauvre garçon en conçut un véritable désespoir.* « *Nerveux et irritable comme il était, — écrit encore M. ab der Halden, — on le frappait en plein cœur. Mais il se ressaisit : sa plus belle inspiration, sa* Romance du vin, *qu'il récitait deux mois plus tard publiquement, est une réponse à M. de Marchy (le chroniqueur en question). Tout ce qu'il sentait de douleur en voyant sa poésie incomprise, d'effroi en devinant la maladie implacable qui se glissait dans son cerveau et qui allait l'obscurcir, de désespoir en comprenant avec une presque certitude qu'il ne réaliserait pas son rêve, il le mit dans ce poème... Émile Nelligan devint encore plus triste et plus exalté, il se claquemura chez lui pendant des jours et des jours, seul avec sa pensée en délire ..* Aux veilles énervantes, *ajoute M. Charles Gill,* succédaient les interminables nuits d'insomnie, si bien que, par un matin d'automne, ce fut son âme qui s'endormit. *A dix-neuf ans, sa carrière était finie.* »

« *Émile Nelligan fut un poète prodigieusement doué, à qui il n'a manqué que le temps et le travail pour devenir un grand poète. Tel qu'il est, il aura merveilleusement reflété tout un coin du ciel de la poésie, et conquis une place bien à lui dans notre anthologie canadienne. Il s'est dépeint lui-même tout entier, avec ses dons superbes, avec ses impuissances fatales, avec la catastrophe enfin qui l'a brisé en plein essor, dans ces vers qui pourraient être son épitaphe :*

*Je sens voler en moi les oiseaux du génie,*
*Mais j'ai tendu si mal mon piège qu'ils ont pris*
*Dans l'azur cérébral leurs vols blancs, bruns et gris,*
*Et que mon cœur brisé râle son agonie.*

*« Si ce jeune homme, doué comme il l'était, avait pu remplir sa destinée, au lieu de saluer avec chagrin cette œuvre mélancolique et tronquée, nous acclamerions en lui le poète que son pays s'essaie à produire depuis cinquante ans... On peut se demander si jamais un poète canadien avait, avant Nelligan, créé une image. Ce n'est que par la brièveté de son souffle et l'inégalité de son inspiration qu'on devine l'écolier et l'enfant. Mais cet enfant avait du génie. C'est la seule fois, on voudra bien le remarquer, que nous avons employé ce mot en parlant d'un écrivain canadien. »* (LOUIS DANTIN, *ouvrage cité*)

---

## *CLAIR DE LUNE INTELLECTUEL*

Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.
Elle a l'éclat parfois des subtiles verdeurs
D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes.

En un jardin sonore, au soupir des fontaines,
Elle a vécu dans les soirs doux, dans les odeurs;
Ma pensée est couleur de lumière lointaine,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.

Elle court à jamais les blanches prétentaines
Au pays angélique où montent ses ardeurs,
Et, loin de la matière et des brutes laideurs,
Elle rêve l'essor aux célestes Athènes.

Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines.

(*Œuvre*)

---

## *DEVANT DEUX PORTRAITS DE MA MÈRE*

Ma mère, que je l'aime en ce portrait ancien,
Peint aux jours glorieux qu'elle était jeune fille,
Le front couleur de lys et le regard qui brille
Comme un éblouissant miroir vénitien !

Ma mère que voici n'est plus du tout la même;
Les rides ont creusé le beau marbre frontal;
Elle a perdu l'éclat du temps sentimental
Où son hymen chanta comme un rose poème.

Aujourd'hui je compare, et j'en suis triste aussi,
Ce front nimbé de joie et ce front de souci,
Soleil d'or, brouillard dense au couchant des années.

Mais, mystère du cœur qui ne peut s'éclairer !
Comment puis-je sourire à ces lèvres fanées ?
Au portrait qui sourit, comment puis-je pleurer ?

(*Œuvre*)

### *LE VAISSEAU D'OR*

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif :
Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues;
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil
Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène,
Et le naufrage horrible inclina sa carène
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'or, dont les flancs diaphanes
Révélaient des trésors que les marins profanes,
Dégoût, Haine et Névrose, entre eux ont disputé !

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
Hélas ! il a sombré dans l'abîme du Rêve !...

(*Œuvre*)

### *DEVANT LE FEU*

Par les hivers anciens, quand nous portions la robe,
Tout petits, frais, rosés, tapageurs et joufflus,
Avec nos grands albums, hélas ! que l'on n'a plus,
Comme on croyait déjà posséder tout le globe !

Assis en rond, le soir, au coin du feu, par groupes,
Image sur image, ainsi combien joyeux,
Nous feuilletions, voyant, la gloire dans les yeux,
Passer de beaux dragons qui chevauchaient en troupes !

Je fus de ces heureux d'alors, mais aujourd'hui,
Les pieds sur les chenets, le front terne d'ennui,
Moi qui me sens toujours l'amertume dans l'âme,

J'aperçois défiler, dans un album de flamme,
Ma jeunesse qui va, comme un soldat passant
Au champ noir de la vie, arme au poing, toute en sang !...

(*Œuvre*)

## *LE MAI D'AMOUR*

Voici que verdit le printemps
Où l'heure au cœur sonne vingt ans,
Larivarite et la la ri.
Voici que j'ai touché l'époque
Où l'on est las d'habits en loque,
Au gentil sieur il faudra ça,
Ça !
La la ri,
Jeunes filles de bel humour,
Donnez-nous le mai de l'amour,
Larivarite et la la ri.

Soyez blonde ou brune ou châtaine,
Ayez les yeux couleur lointaine,
Larivarite et la la ri,
Des astres bleus, des perles roses,
Mais surtout, pas de voix moroses :
Belles de liesse, il faudra ça,
Ça !
La la ri,
Il faudra battre un cœur de joie
Tout plein de gaieté qui rougeoie,
Larivarite et la la ri.

Moi, j'ai rêvé de celle-là
Au cœur triste dans le gala,
Larivarite et la la ri,
Comme l'oiseau d'automne au bois
Ou le rythme du vieux hautbois,
Un cœur triste, il me faudra ça,
Ça !
La la ri,
Triste comme une main d'adieu
Et pur comme les yeux de Dieu,
Larivarite et la la ri.

Voici que vient l'amour de mai,
Vivez-le vite, le cœur gai,
Larivarite et la la ri.

Ils tombent tôt, les jours méchants,
Vous cesserez aussi vos chants;
Dans le cercueil il faudra ça,
Ça !
La la ri.
Belles de vingt ans au cœur d'or,
L'amour, sachez-le, tôt s'endort,
Larivarite et la la ri.

(*Œuvre*)

---

## *SOIRS D'AUTOMNE*

Voici que la tulipe et voilà que les roses,
Sous le geste massif des bronzes et des marbres,
Dans le Parc où l'Amour folâtre sous les arbres,
Chantent dans les longs soirs monotones et roses.

Dans les soirs a chanté la gaîté des parterres
Où danse un clair de lune en des poses obliques,
Et de grands souffles vont, lourds et mélancoliques,
Troubler le rêve blanc des oiseaux solitaires.

Voici que la tulipe et voilà que les roses
Et les lys cristallins, pourprés de crépuscule,
Rayonnent tristement au soleil qui recule,
Emportant la douleur des bêtes et des choses.

Et mon amour meurtri, comme une chair qui saigne,
Repose sa blessure et calme ses névroses.
Et voici que les lys, la tulipe et les roses
Pleurent les souvenirs où mon âme se baigne.

(*Œuvre*)

---

## *L'HOMME AUX CERCUEILS*

Maître Christian Loftel n'a d'état que celui
De faire des cercueils pour les mortels ses frères,
Au fond d'une boutique aux placards funéraires
Où depuis quarante ans le jour à peine a lui.

A cause de son air étrange, nul vers lui
Ne vient : il a le froid des urnes cinéraires.
Parfois, quelque homme en deuil discute des parères
Et retourne, hanté de ce spectre d'ennui.

O sage, qui toujours gardes tes lèvres closes,
Maître Christian Loftel ! tu dois savoir des choses
Qui t'ont creusé le front et t'ont joint les sourcils.

Réponds ! quand tu construis les planches péremptoires,
Combien d'âmes de morts, au choc de tes outils,
Te content longuement leurs posthumes histoires ?

(*Œuvre*)

---

## *L'IDIOTE AUX CLOCHES*

### I

Elle a voulu trouver les cloches
Du Jeudi-Saint sur les chemins;
Elle a saigné ses pieds aux roches
A les chercher dans les soirs maints,

Ah ! lon lan laire !

Elle a meurtri ses pieds aux roches;
On lui disait : « Fouille tes poches.
— Nenni, sont vers les cieux romains :
Je veux trouver les cloches, cloches,
Je veux trouver les cloches
Et je les aurai dans mes mains. »

Ah ! lon lan laire et lon lan la !

### II

Or vers les heures vespérales
Elle allait solitaire aux bois.
Elle rêvait des cathédrales
Et des cloches dans les beffrois,

Ah ! lon lan laire !

Elle rêvait des cathédrales,
Puis tout à coup, en de fous râles,
S'élevait tout au loin sa voix :
« Je veux trouver les cloches, cloches,
Je veux trouver les cloches
Et je les aurai dans mes mains. »

Ah ! lon lan laire et lon lan la !

III

Une aube triste, aux routes croches,
On la trouva dans un fossé.
Dans la nuit du retour des cloches
L'idiote avait trépassé,

Ah ! lon lan laire !

Dans la nuit du retour des cloches,
A leurs métalliques approches
Son rêve d'or fut exaucé :
Un ange mit les cloches, cloches,
Lui mit toutes les cloches,
Là-haut, lui mit toutes aux mains,

Ah ! lon lan laire et lon lan la !

(*Œuvre*)

---

## *LA CLOCHE DANS LA BRUME*

Écoutez, écoutez, ô ma pauvre âme ! Il pleure
Tout au loin dans la brume ! Une cloche ! Des sons
Gémissent dans le noir des nocturnes frissons,
Pendant qu'une tristesse immense nous effleure.

A quoi songez-vous donc ? à quoi pensez-vous tant ?...
Vous qui ne priez plus, ah ! serait-ce, pauvresse,
Que vous compareriez soudain votre détresse
A la cloche qui rêve aux angelus d'antan ?...

Comme elle vous geignez, funèbre et monotone,
Comme elle vous tintez dans les brouillards d'automne,
Plainte de quelque église exilée en la nuit,

Et qui regrette avec de sonores souffrances
Les fidèles quittant son enceinte qui luit,
Comme vous regrettez l'exil des Espérances.

(*Œuvre*)

---

## *ROSES D'OCTOBRE*

Pour ne pas voir choir les roses d'automne,
Cloître ton cœur mort en mon cœur tué.
Vers des soirs souffrants mon deuil s'est rué,
Parallèlement au mois monotone.

Le carmin tardif et joyeux détonne
Sur le bois dolent de roux ponctué...
Pour ne pas voir choir les roses d'automne,
Cloître ton cœur mort en mon cœur tué.

Là-bas, les cyprès ont l'aspect atone;
A leur ombre on est vite habitué,
Sous terre un lit frais s'ouvre situé;
Nous y dormirons tous deux, ma mignonne,

Pour ne pas voir choir les roses d'automne.

(*Œuvre*)

---

## *TRISTESSE BLANCHE*

Et nos cœurs sont profonds et vides comme un gouffre...
Ma chère, allons-nous-en, tu souffres et je souffre.

Fuyons vers le castel de nos Idéals blancs,
Oui, fuyons la Matière aux yeux ensorcelants.

Aux plages de Thulé, vers l'île des Mensonges,
Sur la nef des vingt ans fuyons comme des songes.

Il est un pays d'or plein de lieds et d'oiseaux,
Nous dormirons tous deux aux frais lits des roseaux.

Nous nous reposerons des intimes désastres
Dans des rythmes de flûte, à la valse des astres.

Fuyons vers le château de nos Idéals blancs,
Oh ! fuyons la matière aux yeux ensorcelants.

Veux-tu mourir, dis-moi? tu souffres et je souffre,
Et nos cœurs sont profonds et vides comme un gouffre.

(*Œuvre*)

---

## *AMOUR IMMACULÉ*

Je sais en une église un vitrail merveilleux
Où quelque artiste illustre, inspiré des archanges,
A peint d'une façon mystique, en robe à franges,
Le front nimbé d'un astre, une sainte aux yeux bleus.

Le soir, l'esprit hanté de rêves nébuleux
Et du céleste écho de récitals étranges,
Je m'en viens la prier sous les lueurs oranges
De la lune qui luit entre ses blonds cheveux.

Telle sur le vitrail de mon cœur je t'ai peinte,
Ma romanesque aimée, ô pâle et blonde sainte,
Toi, la seule que j'aime et toujours aimerai...

Mais tu restes muette, impassible, et, trop fière,
Tu te plais à me voir, sombre et désespéré,
Errer dans mon amour comme en un cimetière.

(*Œuvre*)

---

## *MON AME*

Mon âme a la candeur d'une chose étoilée,
D'une neige de février...
Ah ! retournons au seuil de l'Enfance en-allée,
Viens-t-en prier...

Ma chère, joins tes doigts et pleure et rêve et prie,
Comme tu faisais autrefois
Lorsqu'en ma chambre, aux soirs, vers la Vierge fleurie
Montait ta voix.

Ah ! la fatalité d'être une âme candide
En ce monde menteur, flétri, blasé, pervers,
D'avoir une âme ainsi qu'une neige aux hivers
Que jamais ne souilla la volupté sordide !

D'avoir l'âme pareille à de la mousseline
Que manie une sœur novice de couvent,
Ou comme un luth empli des musiques du vent
Qui chante et qui frémit le soir sur la colline !

D'avoir une âme douce et mystiquement tendre,
Et cependant, toujours, de tous les maux souffrir
Dans le regret de vivre et l'effroi de mourir,
Et d'espérer, de croire... et de toujours attendre !

(*Œuvre*)

## DEVANT MON BERCEAU

En la grand'chambre ancienne aux rideaux de guipure
Où la moire est flétrie et le brocart fané,
Parmi le mobilier de deuil où je suis né
Et dont se scelle en moi l'ombre nacrée et pure,

Avec l'obsession d'un sanglot étouffant,
Combien ma souvenance eut d'amertume en elle,
Lorsque, remémorant la douceur maternelle,
Hier, j'étais penché sur ma couche d'enfant.

Quand je n'étais qu'au seuil de ce monde mauvais,
Berceau, que n'as-tu fais pour moi tes draps funèbres ?
Ma vie est un blason sur des murs de ténèbres,
Et mes pas sont fautifs où maintenant je vais.

Ah ! que n'a-t-on tiré mon linceul de tes langes,
Et mon petit cercueil de ton bois frêle et blanc,
Alors que se penchait sur ma vie, en tremblant,
Ma mère souriante avec l'essaim des anges !

(*Œuvre*)

---

## LE JARDIN D'ANTAN

Rien n'est plus doux aussi que de s'en revenir
Comme après de longs ans d'absence,
Que de s'en revenir
Par le chemin du souvenir
Fleuri de lys d'innocence,
Au jardin de l'Enfance.

Au jardin clos, scellé, dans le jardin muet
D'où s'enfuirent les gaietés franches,
Notre jardin muet
Et la danse du menuet
Qu'autrefois menaient sous branches
Nos sœurs en robes blanches.

Aux soirs d'Avrils anciens, jetant des cris joyeux
Entremêlés de ritournelles,
Avec des lieds joyeux
Elles passaient, la gloire aux yeux,
Sous le frisson des tonnelles,
Comme en les villanelles.

Cependant que venaient, du fond de la villa,
Des accords de guitare ancienne,
De la vieille villa,
Et qui faisaient deviner là
Près d'une obscure persienne,
Quelque musicienne.

Mais rien n'est plus amer que de penser aussi
A tant de choses ruinées !
Ah ! de penser aussi,
Lorsque nous revenons ainsi
Par des sentes de fleurs fanées,
A nos jeunes années.

Lorsque nous nous sentons névrosés et vieillis,
Froissés, maltraités et sans armes,
Moroses et vieillis,
Et que, surnageant aux oublis,
S'éternise avec ses charmes
Notre jeunesse en larmes !

(*Œuvre*)

---

## *SOIR D'HIVER*

Ah ! comme la neige a neigé !
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah ! comme la neige a neigé !
Qu'est-ce que le spasme de vivre
À la douleur que j'ai, que j'ai !

Tous les étangs gisent gelés,
Mon âme est noire : où vis-je ? où vais-je ?
Tous ses espoirs gisent gelés :
Je suis la nouvelle Norvège
D'où les blonds ciels s'en sont allés.

Pleurez, oiseaux de février,
Au sinistre frisson des choses,
Pleurez, oiseaux de février,
Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses,
Aux branches du genévrier.

Ah ! comme la neige a neigé !
Ma vitre est un jardin de givre.
Ah ! comme la neige a neigé !
Qu'est-ce que le spasme de vivre
À tout l'ennui que j'ai, que j'ai !...

(*Œuvre*)

## LES COMMUNIANTES

Calmes, elles s'en vont, défilant aux allées
De la chapelle en fleurs, et je les suis des yeux,
Religieusement joignant mes doigts pieux,
Plein de l'ardent regret des ferveurs en-allées.

Voici qu'elles se sont toutes agenouillées
Au mystique repas qui leur descend des cieux,
Devant l'autel piqué de flamboiements joyeux
Et d'une floraison de fleurs immaculées.

Leur séraphique ardeur fut si lente à finir
Que tout à l'heure encore, à les voir revenir
De l'agape céleste au divin réfectoire,

Je crus qu'elles allaient vraiment prendre l'essor,
Comme si, se glissant sous leurs voiles de gloire,
Un ange leur avait posé des ailes d'or.

(*Œuvre*)

---

## LA ROMANCE DU VIN

Tout se mêle en un vif éclat de gaîté verte.
O le beau soir de mai ! Tous les oiseaux en chœur,
Ainsi que les espoirs naguères à mon cœur,
Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.

O le beau soir de mai ! le joyeux soir de mai !
Un orgue au loin éclate en froides mélopées;
Et les rayons, ainsi que de pourpres épées,
Percent le cœur du jour qui se meurt parfumé.

Je suis gai ! Je suis gai ! Dans le cristal qui chante,
Verse, verse le vin ! verse encore et toujours,
Que je puisse oublier la tristesse des jours
Dans le dédain que j'ai de la foule méchante !

Je suis gai ! je suis gai ! Vive le Vin et l'Art !...
J'ai le rêve de faire aussi des vers célèbres,
Des vers qui gémiront les musiques funèbres
Des vents d'automne au loin passant dans le brouillard.

C'est le règne du rire amer, et de la rage
De se savoir poète et l'objet du mépris,
De se savoir un cœur et de n'être compris
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage !

Femmes ! je bois à vous qui riez du chemin
Où l'Idéal m'appelle en ouvrant ses bras roses;
Je bois à vous surtout, hommes aux fronts moroses
Qui dédaignez ma vie et repoussez ma main !

Pendant que tout l'azur s'étoile dans la gloire,
Et qu'un hymme s'entonne au renouveau doré,
Sur le jour expirant je n'ai donc pas pleuré,
Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire !

Je suis gai ! Je suis gai ! Vive le soir de mai !
Je suis follement gai, sans être pourtant ivre!...
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre?
Enfin mon cœur est-il guéri d'avoir aimé?

Les cloches ont chanté; le vent du soir odore...
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,
Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots !

(*Œuvre*)

---

# Ernest Martel

**(1882-1915)**

*Martel a laissé des poésies éparses. Son œuvre, recueillie par M Casimir Hébert, sera publiée prochainement. Il a collaboré au* Samedi, *à la* Revue populaire, *au* Passe-Temps.

*Ernest Martel naquit le 18 juin 1882, à Montréal. Il ne fréquenta que l'école primaire. Posant au bohème et au sceptique, comme Bussières de qui il était l'ami, il s'usa prématurément et mourut de phtisie à l'âge de trente-deux ans (le 28 janvier 1915, à Montréal). Il revint dans ses derniers jours à la foi de son enfance.*

## LA TERRE

(1909)

Sombre amas de limon aux entrailles fécondes,
Non, tu n'es pas venu d'un geste spontané !
Depuis des milliers d'ans en ton sein fortuné
Le germe palpitait et préparait des mondes.

Non, il n'a pas suffi d'un souffle instantané
Pour disperser la vie au fond des vastes ondes;
Dans le chaos des temps le sperme surmené
Modelait la beauté dans les fanges immondes.

Et tu n'as pas fini ton pénible travail,
Ronde masse gazeuse au ventre de corail,
Que troublent quelquefois les spasmes d'autres astres.

En vain l'on creusera ton grand cœur généreux,
Toujours, tu donneras, même dans les désastres,
Un baiser d'espérance à l'homme malheureux.

---

## PRINTEMPS TRISTE

(1911)

A Mlle IRENE D.

J'ai parfois dans mon âme une tristesse vague,
Ce qui me rend pensif, faible et morne, et rêveur,
Et mes esprits troublés comme une immense vague
Bouleversent alors mon cerveau de viveur.

Puis tous ces souvenirs : une fleur, une bague,
Une lettre d'amour, un billet de faveur...
C'est bien vrai que la vie est une affreuse blague,
Que seul le dernier jour donne un peu de bonheur.

Demain, j'aurai vingt ans. Je commence ma course
Tout fatigué de vivre, et ma seule ressource
C'est mon cœur amoureux, mon âme de poète.

Je suis triste, c'est vrai; mais n'ai-je pas vingt ans?
Et n'êtes-vous pas là, joyeuse et toujours prête
A chasser de mon cœur tout ce triste printemps?

# René Chopin

**(1885-     )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Le Cœur en exil (*Paris, Georges Crès, 1913*).
*M. René Chopin a collaboré au* Nationaliste, *à l'*Action, *au* Nigog.

*M. Joseph-Fabien-René Chopin naquit au Sault-au-Récollet, en 1885. Notaire de son état, il a fait ses études secondaires au Collège Sainte-Marie et ses études professionnelles à l'Université Laval, à Montréal. Il exerce sa profession dans cette ville depuis 1909. Il a encore affiné par des voyages un esprit naturellement très délicat. Lors d'un voyage en France et en Italie, il a été créé chevalier de la Croix du Latran, ordre pontifical créé par Léon XIII. Il consacre à la littérature tous ses loisirs.*

*Péladan a parlé très favorablement du* Cœur en exil, *ouvrage « d'un lyrisme si sincère et d'un art si accompli ».*

*« On peut le lire page à page* (le Cœur en exil) *sans la fatigue du déjà lu. Les images sont neuves... Le givre, la neige, le vent, y tiennent grande et poétique place.* Fleur de gel *est un bijou... Mais le* crescendo *est dans les* Poèmes. *La beauté de l'image, l'allure des vers déployés, la perfection de la forme, sont de la belle et haute poésie. »* (Madame Juliette Adam).

*M. Chopin a été très discuté au Canada. Éloge ou blâme, ce pur artiste a tout accueilli avec le même silence indulgent, la même sérénité hautaine et un peu méprisante. Il n'est d'ailleurs homme plus modeste.*

---

## *FEU PRINTANIER*

Prends à la vigne en fleur qui sent fluer ses sèves
Le bois sec des sarments  Le long de cette grève
Ramasse les copeaux et ces joncs gras et lourds
Que l'eau haute en avril entraîne dans son cours,
Puis, va dans le bois proche au bord du fleuve, apporte
La mousse du tronc d'arbre et les cônes du pin,
Des feuilles de fougère avec les branches mortes
A l'automne dernier de l'orme et du sapin.
Que le bûcher s'élève et soit plus inflammable
Pénétré d'herbe sèche et du foin de l'étable.
Maintenant fais jaillir l'étincelle du feu,
Que le foyer bruyant s'anime peu à peu;

Regarde pétiller la vive sapinette
Et se tordre les dards de l'épine-vinette.
Écoute aussi, bruit monotone, l'aigre voix
On croirait d'un grillon captif du feu sournois
Qui, subtil, se propage, insinuant, et lèche
Le sol herbeux, lançant de subites flammèches,
Mordant une racine, une souche, un caillou,
Superbe dans l'éclat de son brusque courroux.
Mais voici que bientôt la flamme diminue
Et fait plus sombre encor la ténèbre venue...
Tandis que dénouant leurs longs voiles mouvants,
Des nuages hâtifs s'échevèlent au vent,
Dans l'espace où tu vois, ample et tuméfiée,
Yeux caverneux, fixant l'ombre pacifiée,
La bouche sans haleine, étrange en sa frayeur,
La Lune au masque clair qui pousse sa clameur.

(*Le Cœur en exil*)

---

## *PAYSAGES POLAIRES*

Le firmament arctique étoile sa coupole,
Le vent glacé des nuits halène irrégulier
Et fait étinceler tous les astres du Pôle :
Le Cygne Crucial, la Chèvre, le Bélier...

Rideau de gaze en sa transparence hyaline,
Les écharpes de l'air flottent dans les lointains.
Comme un disque argenté, la Lune cristalline
Plonge dans l'Océan ses deux grands yeux éteints.

Telle que nous la montre, étrange architecture
De neige et de glaçons étagés par degrés,
Sur la page de pulpe ou sur la couverture,
Le dessin suggestif des livres illustrés,

Géante elle apparaît, manoir ou cathédrale,
La banquise polaire avec grottes à jour,
Comme un magique écran de clarté sépulcrale
Où l'on voit s'ériger les créneaux d'une tour.

Elle a porche sur mer à sa vaste muraille,
Avec, en escaliers, de larges monceaux vifs
Où nul pas ne se pose, et que la lame taille,
Et qui sont, émergés, de somptueux récifs.

Édifice branlant d'assises colossales
Aux colonnes d'azur, aux piliers anguleux,
J'y vois des corridors et de profondes salles
Où pendent par milliers cristaux et lustres bleus.

Trésors inexplorés de fausses pierreries,
Aiguilles et joyaux, métal immaculé,
Parmi leur amas clair les marines féeries
Jadis ont déposé la coupe de Thulé.

* * *

Là, bien loin, du côté des étoiles polaires,
Se dresse l'enfer froid des hauts caps convulsifs.
Et je crois voir les flottilles crépusculaires
Errantes sur le globe aux âges primitifs.

Monts à pic titubant sur une mer étale,
Cascades d'argent pur dont le saut fait un lac;
Dolmens bruts avec leurs tables horizontales,
Menhirs et tumuli, vastes champs de Carnac.

Par bandes les ours blancs seront expiatoires;
L'écume aux dents, lascifs, ils bâilleront d'ennui
Tandis qu'à l'horizon, au ras des promontoires
Brillera, globe d'or, le soleil de minuit.

* * *

Les fiers Aventuriers, captifs de la banquise,
En leurs tombeaux de glace à jamais exilés,
Avaient rêvé que leur gloire s'immortalise :
Le Pôle comme un Sphinx demeure inviolé.

Sur une île neigeuse, avouant la défaite,
Et l'amertume au cœur, sans vivres, sans espoir,
Ils gravèrent leurs noms, homicide conquête,
Et tristes, résignés, moururent dans le soir.

Les voiles luxueux d'aurores magnétiques,
Déroulant sur le gouffre immense du Chaos
Leurs franges de couleurs aux éclairs prismatiques,
Ont enchanté la fin tragique des Héros.

Leur sang se congela, plus de feux dans les tentes...
En un songe livide ont-ils revu là-bas,
Par delà la mer sourde et les glaces flottantes,
Le clocher du village où l'on sonne les glas,

Et, regrets superflus germés dans les Érèbes,
La vigne ensoleillée au pan du toit natal,
Le miracle, à l'été fertile, de la glèbe,
Avec le cendrier l'âtre familial ?

(*Le Cœur en exil*)

---

## *LE PLAISIR D'ENTENDRE LES GRENOUILLES DANS LA CAMPAGNE*

(Mai 1918)

Sur la grève un brouillard flotte.
L'eau clapote
Et soulève les copeaux frais,
Les baguettes du saule et les champs de quenouilles.
J'écoute au loin dans la campagne les grenouilles
Parmi les joncs, dans les marais.

L'odeur première
Du printemps,
C'est celle des étangs;
Vous en êtes la clameur claire,
O grenouillères !

Moi,
Toutes
Je vous écoute,
Musiciennes en émoi,

Venues
On ne sait d'où
Et de partout,
Les plus menues
Frêles comme des bourgeons verts,
Et les aînées
D'autres années
Que gelèrent de lents hivers;
Celles qui peuplent les prairies,
Et les ruisseaux et le limon des marigots,
Celle qui crie
Ou sonne, l'on dirait, d'un millier de grelots.

O soirs rafraîchissants de mai.
Si purs par elles !
O ces notes basses de chanterelles,
Chutes à l'eau de lourds écus,
Pendant qu'un trille gai,
Un trille aigu,
Perfore
La Nuit opaque, la Nuit sonore !

Je ne vois plus les îles ni les roches,
Mais, proches,
Une barque de pêche allume ses flambeaux.
Tout est calme. Seule la fête
Des rainettes à tue-tête
S'extasiant : « O feux, ô feux sous l'eau ! »

L'une, plus vieille,
La plus avare,
Les yeux marrons,
Larges et ronds :
« O ces merveilles,
Sous mes saules, vues de ma mare,
O feux, ô lunes,
O tout votre or sous l'eau profonde et sous l'eau brune ! »

Puis encore une :
« Ma peau est verte,
Teinture d'herbe; elle est couverte
D'un vernis moucheté de noir; elle est
Peinte comme un jouet;
Un fort sachet

Qu'imprègnent les senteurs (mousses, fougères)
Du bois natal, trempé de sources où, légères
Fuites, glissent
Ma taille longue et fine et mes agiles cuisses. »

Toutes à gorge pleine
De se répondre et s'éjouir,
Et de crier, ces petites païennes,
Leur plaisir :

« C'est nous les prophétesses
Du printemps,
Les poétesses
Des étangs.

« A nous les brumes et les lunes,
Coassons,
Les nénuphars, les martagons, qui sont nos fleurs,
Coassons,
Sous l'haleine des soirs nos liesses cômmunes,
Coassons,
Et nos sabbats et leurs minuits ensorceleurs !

« A nous la pluie,
Ses vives gouttelettes,
Humbles colliers des grenouillettes !
Chantons !
La tribu des roseaux sous l'averse qui plie !
Chantons !
A nous le marécage odorant et fermé !
Chantons ! »

Sur la grève un brouillard flotte.
L'eau clapote...
Dans la campagne, au mois de mai,
O le plaisir de vous entendre, ô clameurs claires
Des grenouillères !

---

## *LA VENUE HÉROÏQUE DU PRINTEMPS*

(Mai 1918)

Parcouru de frissons électriques de joie,
Le Soir déploie
L'étendard azuré, piqué d'or et flottant,
De ta victoire, ô guerrier, ô Printemps !

A grandes pompes sur le fleuve défilèrent
Neigeux îlots
Crépusculaires
Et à vau l'eau;
Fin d'un somptueux cortège,
L'on eût dit de lents cygnes en-allés
Vers les brouillards du golfe et vers
La Mer;
Écroulés, morcelés,
En aiguillettes que l'eau ronge et désagrège,
Tours de verre, créneaux, givres prestigieux,
Pans de murs, tronçons de piliers,
Le vain décombre, ô blanc royaume de l'hiver,
De tes éphémères châteaux.

Dans la rade ce fut le friselis soyeux,
Le froissement mouillé,
La danse de milliers
De cristaux.

Les étoiles d'avril émergent sur fond bleu.
Orion gigantesque, en un vol lent,
S'essore, et semble un cerf-volant
De feu.
Le Cygne oblique et beau comme un archange
Se penche
Au lac de l'horizon
Pour y noyer le bout d'une aile.
Dans un crépitement sublime d'étincelles
S'élaborent les jeux des fantastiques bêtes
Du sidéral blason.

L'Hiver vaincu reconnaît sa défaite.
N'es-tu pas son diadème, ô Couronne
Boréale,
Qu'il jette au sein des constellations?

Sur timbre au pur métal tu frappes, dès que sonne
L'heure équinoxiale,
Jeune Printemps qui, sur ton char
De victoire, alourdi de fraîches feuillaisons,
Tout vernis, t'avances au jaquemart
Solaire des saisons.

L'eau haute inonde la prairie.
L'avalanche qu'elle charrie
Monte sournoise au cœur du soir.
Sous les sous-bois elle s'immobilise,
Surprise
En elle de sentir grelotter le squelette
Des arbres noirs
Qu'elle reflète
En ses miroirs.
Elle lèche le pied rocailleux du chemin
Qui, du Chemin du Roy,
Me conduit sur la grève et jusqu'au vieux moulin
Qui barre la rivière.
Le vieux moulin que nul n'aborde,
Avec tous ses carreaux réguliers de lumière,
Et qu'un chaos glaciaire déborde,
Ce soir, est-il hanté de fantômes d'effroi !
Est-il têtu, est-il tenace !
Malgré les bruits, malgré les heurts,
L'assaut puissant qui le menace,
S'acharne-t-il à ses labeurs !
Résiste-t-il à la poussée
Qui chevauche sa chaussée,
Ses quais
Et ses pontages disloqués !

Printemps salubre, ô fort, o chaste,
N'ai-je cru voir, n'ai-je pas vu
Au cours du fleuve vaste
La neigeuse défroque
Du vieil hiver déchu,
Longs haillons
Souillés, qui se déchirent, s'effiloquent,
Et qui furent, pailleté de micas
Et de fins diamants,
Le soleilleux et royal vêtement
De ses midis de gloire et d'aveuglants verglas ?

A ton baiser qui la transfigure, la Terre,
Lasse encore de son lourd songe planétaire,
Avec amour, avec ferveur,
Et en extase, accueille ta venue :
« Que votre règne arrive, ô Maître, ô mon Sauveur ! »
La Terre est nue,

Elle tressaille.
Déjà furtivement tes souples doigts
Brossent les cheveux en broussaille
De ses coteaux et de ses bois.

Verse en elle, ô Printemps, les puissantes résines,
D'un geste vif et de compassion
Clos la paupière éteinte des saisons,
Et sous un chaud linceul de végétations
Recouvre leurs ruines.

---

## *ÉPIGRAMME CONTRE MOI*

(1920)

*A Olivar Asselin*

Vous m'avez épinglé dans votre anthologie
Comme un insecte rare, un brillant papillon;
Je me vois, à l'honneur de l'entomologie,
Mon docte maître, orner votre collection.

Sur mon aile chacun jugera si la goutte
D'émail qui l'agrémente a perdu son éclat,
Si cette poudre exquisement qui la veloute
Sous le coup d'éventail des heures s'envola.

Chacun mesurera la longueur de mon aile.
Je suis étiqueté, classé, catalogué.
Lecteur, admire-moi si je te semble un aigle,
Si je suis un nabot tu pourras me narguer.

Je brille tel un astre — il me faut bien le croire —
« de moyenne grandeur»; car vous aurez voulu
Vous faire le gardien de ma durable gloire
Aussi longtemps que votre ouvrage sera lu.

Pour soi-même souvent l'on a des complaisances.
Mais comment d'un regard calme et judicieux,
Qui veut être étranger, se lire avec aisance
Entre les grands élus et les morts sourcilleux ?

Ce qu'il en est de la fantasque renommée !
La noble chose, et qui vous sauve du néant !
L'avenir oubliera ma belle âme embaumée
De poète ancien, épineux et né en. . .

Un soir, lorsque du Temps auront fui les décades.
Un vieux bibliomane, un savant avisé
Dont on aime à flatter l'innocente toquade,
En m'exhumant, voudra me conférencier.

Ce méconnu... (dira sa bouche doctrinale)
De nombreuses erreurs son œuvre se chargea...
Parmi les « poetae minores », je signale...
Que dira-t-il? Au fait, je me sens « feu » déjà.

## Albert Dreux

**(1887- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Les Soirs, *poésies* (*Saint-Jérôme, Jules Édouard Prévost, 1910*).

EN PRÉPARATION.— *Un nouveau volume de vers :* Le Mauvais Passant.

*M. Albert Dreux a collaboré à l'*Avenir du Nord, *à l'*Action, *au* Terroir, *au* Canada, *au* Devoir, *au* Nationaliste, *à la* Presse, *à la* Patrie, *au* Charivari.

*M. Albert Dreux (de son vrai nom Albert Maillé) naquit à Sainte Thérèse-de-Blainville, le 7 janvier 1887. Le Petit Séminaire de Sainte Thérèse l'eut d'abord pour élève (1900-08), puis l'École des Hautes Études de Montréal (1910-13). Il a rédigé pendant quelque temps à Montréal un journal humoristique, le* Charivari.

### *LE MAUVAIS PASSANT*

(1915)

Soyeuse, claire, fine,
Cristalline,
Par les soirs de poudrerie,
Dessinant des broderies
Dans la clarté des réverbères,
La neige tombe fine et claire;

Et dans ses souples tournoiements
De prismes blancs,
La lumière se joue et se noie,
Jetant comme un rideau de soie
Mêlé d'aube et de crépuscule,
Dans la nuit morne qui recule
Devant les yeux des promeneurs.

Des promeneurs !
Il en est qui s'en vont joyeux
Vers le bonheur
De leurs demeures,
Où les attend
Le rire d'or des beaux enfants.

Il en est qui, loqueteux,
S'en vont hagards et souffreteux;
Il en est, pâles et haletants,
Que la mort attend
Et dont les pas s'attardent;
Il en est d'autres...

Et la neige en chantant
Dans le halo des réverbères
Leur fait un nimbe clair,
Tourbillonnant et rayonnant :
Car, pour chacun également,
La neige est douce et maternelle.
Mais voici le dernier passant...

O celui-là !

Halluciné,
Il marche, comme en rêve, les yeux
Fixés sur un songe obstiné,
Impérieux;
Et titubant
Il ne voit pas les philistins
Se détourner de son chemin.
Il est ivre. Il chante.

Alors la neige devient méchante,
Et dans le halo clair
Et clignotant des réverbères,
Elle crie au vent de souffler plus fort,
Et se tord,
Et furieuse, à son passage,
Le fouette et le cingle au visage.

Et lui, sublime, émerveillé,
Ne voit que la nuit constellée
Et se grandit jusqu'à son rêve.

Et la neige méchante
Se dit : « Quel est donc ce fantasque ? »
Et l'assaille de ses bourrasques,
Pendant qu'il chante.

Mais lui :

— « Les hommes me laissent seul,
Moi qui leur apporte
L'idéal dans mes yeux et dans mes mains l'espoir
Qui rend plus beaux les jours et plus tendres les soirs.
Ils me ferment leurs portes.
Mais je suis heureux quand même,
Car la nature m'aime,
Et m'accueille, et me fête... »

Et pourtant la tempête,
Pendant qu'il chante,
Le secoue et l'abat.

O celui-là !

La neige triomphante
S'acharne sur son corps,
Et dans le halo clair
Et clignotant des réverbères,
Pour ce prêtre de la Chimère,
Crie au vent de souffler plus fort.

Ce n'est plus qu'une forme atténuée;
La neige, vivante nuée,
Le couvre de ses broderies,
Puis, dans la claire poudrerie,
Elle s'envole cristalline,
La neige soyeuse, fine...

(*Le Mauvais Passant*)

---

## *QUI QUE TU SOIS...*

(1916)

Qui que tu sois, passant du ténébreux chemin
Où la vie a semé ses urnes cinéraires,
O promeneur hanté de sublimes chimères,
Si tu veux te survivre à toi-même, demain,

Cueille pieusement les sanglots surhumains
Que rythme, dans ton sein, ce cœur qui s'exaspère.
L'Idéal n'est vivant qu'aux cimes des calvaires :
Adore ta douleur et donne lui ta main.

Et surtout garde-toi de suivre cette tourbe,
Affreux troupeau bêlant, qui piétine et s'embourbe
Sur la route vulgaire et s'y vautre en riant.

Marche seul et sois fier; plein de morgue, relève
Ta tête altière, et fuis les contacts infamants;
Ne choisis pour sentier que celui de ton rêve.

(*Le Mauvais Passant*)

---

## *EFFEUILLEMENT*

(1918)

Beauté des souvenirs qui défaillent en nous !
Quelle douceur divine, apaisante et chantante,
Qu'un amour qui s'effeuille et qui se meurt, très doux,
Et qui choit dans nos cœurs comme une neige lente !

Il fut pourtant des jours où nous sentions gronder
En notre chair l'ardeur cruelle des étreintes;
Nos bouches se tordaient sous nos brûlants baisers
Et nos rires fougueux se résolvaient en plaintes.

Nous passions dans la vie ornés comme des dieux,
Notre gaîté sonnait des fanfares de gloire,
Et tout dans notre cœur était mélodieux;
Nos gestes étaient clairs, rapides, péremptoires.

Comme les violons chantaient bien dans le soir !
Et comme l'univers ouvrait grandes ses portes !
Les fleurs nous saluaient comme des encensoirs...
Maintenant tout s'est tu... Hélas ! que nous importe...

(*Le Mauvais Passant*)

## *EXALTATION*

(1918)

Comme en un temple
L'atmosphère est ardente, extatique.
Cette ample
Et chaude odeur de benjoin et d'encens
T'alanguis, ô mon âme,
Mais surtout t'illumine
De frissons,
Depuis que, fulgurant comme des oriflammes,
Onduleuse est montée la divine chanson
Qui fulmine,
La chanson qu'a chanté le cœur de Scriabine.

Et, soudain,
Pareil au rythme chatoyant,
Dans le lointain
Fantastique et troublant
Du disque clair des lampes,
Les tempes
Couvertes d'or
Hiératique, les mains
Chargées de bagues,
Des chœurs
Tourbillonnants de beaux danseurs,
Ont esquissé la lente litanie
Des gestes sveltes et définis
Par lesquels on s'évade
Hors de soi dans l'infini.

Tandis que déferlait
Sous les doigts prestes de l'apôtre
L'intensité des sons nombreux
Dans mon esprit aventureux

Et maintenant, extasié,

S'insinuait, inapaisé,
L'effroi sublime de grandir
Jusqu'aux hauteurs inaccessibles
Où l'inconnu n'a plus pour voiles
Que les parfums et les étoiles.

Et je me dis :

Je suis puissant et fort,
J'ai vaincu la matière
Et la mort;

Et je connais enfin l'altière
Et douce violence
De planer, indolemment,
Comme les aigles et le vent.

Mais soudain,
En un vol de tempête,
Les gestes et les sons
Exaspérés à l'unisson
M'indiquèrent la terre,
Et brusquement,
En un tournoiement,
M'y jetèrent.

Or, de nouveau,
Ainsi que par magie,
S'apaisèrent
Les ondes et les harmonies
Et sous les baisers du génie,
Mes ailes vers les éthers se déployèrent.

Et je me dis :
O bruits furtifs, ô bruits fougueux,
O bruits des arbres ténébreux
Pleurs exaltés de l'ouragan,
Entrez en moi; je sens mon âme
S'élargir
Jusqu'à pouvoir vous contenir,
Et que mon cœur divinement
Va se briser et se répandre éperdument,
Comme la mer.

(*Le mauvais passant*)

---

# Guy Delahaye

**(1888- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Les Phases (*Montréal, Déom, 1910*); — Mignonne, allons voir si la rose . . . (*Montréal, Déom, 1912*).

EN PRÉPARATION. — Les Phases, *édition revue et augmentée.*

*M. Guy Delahaye a collaboré à plusieurs revues et journaux.*

*M. Guy Delahaye (de son vrai nom Guillaume Lahaise) naquit à Saint-Hilaire-sur-Richelieu, le 18 mars 1888. Le Petit Séminaire de Saint-Hyacinthe et le Collège des Jésuites l'eurent tour à tour pour élève*

*(1898-1906), ensuite de quoi il entra à l'Université Laval pour y suivre les cours de médecine (1906). Parmi ses nouveaux camarades, le futur auteur des* Phases *ne devait pas tarder à découvrir tout un groupe d'écrivains en herbe, très férus comme lui de littérature : c'étaient René Chopin, Marcel Dugas, Paul Morin, Antoine Sylbert, d'autres encore. Tous ces heureux adolescents, que rapprochait le même culte désintéressé, avaient trop d'enthousiasme pour ne pas vouloir tenter des œuvres en commun. Ce fut d'abord la publication de l'*Aube *(1908), puis de l'*Encéphale *(même année), enfin la fondation du Soc, cercle littéraire d'étudiants (1909). Faut-il dire qu'à l'origine de chacune de ces entreprises on retrouve le nom de notre poète? Il prit notamment — avec M. J.-B. Lagacé et M. Marcel Dugas — la plus large part à la création du Soc. Élu président de cette association en 1910, il était, la même année, admis avec grande distinction à la pratique de la médecine et nommé interne à l'Hôtel-Dieu.*

*En 1912, M. le docteur Lahaise est allé poursuivre pendant plusieurs mois des études à l'Institut Pasteur de Paris. Il est depuis professeur à l'Université Laval.*

*« M. Delahaye a écrit de très beaux vers, qui sont pleins de visions intenses, où l'image est souvent neuve, où l'expression est pénétrante et fine. Chez lui, l'émotion est profonde, elle est personnelle, elle trouve souvent pour se traduire une forme originale et belle. »* (Abbé Camille Roy, *dans l'*Action Sociale *du 4 mai 1910*)

*« M. Delahaye appartient aux nouvelles générations littéraires de là-bas. Son premier recueil, les* Phases, *malgré quelque symbolisme et quelque préciosité, avait une originalité telle qu'on n'en voit pas souvent ici de semblables. Il a même créé à son usage une forme nouvelle de strophes de neuf pieds, dont la concision est extrême. Le nouveau volume qu'il publie décevra et charmera tour à tour, car l'auteur n'y semble plus se vouer qu'à la poésie fantaisiste... Mais il faut louer une telle hardiesse, une subtilité curieuse et apprêtée, un ton flegmatique et sévère qui recouvre d'affolantes inventions. »* (André Thérive, *dans la* Revue Critique des Idées et des Livres, *livraison du 10 avril 1913*)

*« ...*Mignonne, *œuvre délibérément provocatrice, funambulesque à la troisième puissance, mais plus intéressante, par son allure même, que ces beaux recueils bien peignés, bien léchés, bien sages, qui forment presque toute la production poétique canadienne-française... Le nouveau livre de M. Delahaye me plaît surtout parce que, supprimés ces notes, les reproductions et les paraphrases, il contient très peu de fers, — mérite rare, à mon sens, pour un volume de vers canadiens-français,— mais il me plaît surtout pour la blague qui s'y manifeste insolemment et qui, prise comme elle doit l'être, reposera de l'Idéal et des Aspirations avec majuscules... Delahaye a fait* Mignonne *pour prouver qu'il pouvait faire autre chose, et mieux. Il m'a convaincu. Je l'attendrai à la besogne. Je vivrai pour voir ceinte de feuilles d'érable, par ses compatriotes mieux éclairés, sa belle tête de pensée, de rêve... et de blague. »* (Olivar Asselin)

## AIR DE GLAS

Coups d'ailes que donne le métal
A la prière de ceux qui pleurent,
Les bourdons frappent d'un son brutal

Les airs se brisant comme un cristal;
Puis, tel le souffle de ceux qui meurent,
Pures de la pureté d'antan,

Les ondulations, en montant,
Se raidissent, retombent, s'effleurent,
Et bientôt s'endorment en chantant.

(*Les Phases*)

---

## MOINE

Ployé sous l'univers et son Dieu,
Le front grand comme l'intelligence,
L'œil doux et voilé comme un adieu;

Rayonnant de son corps odieux,
Magnifique dans son indigence
Et maître de tout sans liberté,

Il va, consumé de vérité,
D'idéal, d'amour ou d'indulgence,
Il va son vol à la Trinité.

(*Les Phases*)

---

## JET DE SAGESSE

Le vieux maître est là-bas courbé devant la Vierge,
La suppliant enfin de lui garder son fils;
Son œil plonge en arrière, au temps lointain des lys,
Et son front resplendit sous le baiser des cierges.

Y croyait-il, hier, à l'Etre où tout converge?
Le Dieu récent est-il donc celui de jadis?
Le passé meurt-il au son du *De Profundis?*
Est-ce l'enfant perdu que le pasteur asperge?

Le vieux maître est là-bas courbé devant la Vierge,
Et son front, qu'éclairait un jour reconnu faux,
Resplendit aujourd'hui sous le baiser des cierges.

L'ange atteint chaque erreur d'une invisible faulx,
Puis, sur cette ruine où la grâce déferle,
Brillent les bons vouloirs en chapelets de perles.

(*Les Phases*)

## *MENSONGE D'UN PORTRAIT*

Mensonge des formes qui reposent
Pour mieux s'illusionner de paix
Et faire à la douleur une pause;

Mensonge des yeux où l'art impose
L'exquis sourire qu'un pleur frappait
Au signe de l'âme inassouvie;

Mensonge du cœur qui bat la vie
En rythmes ardents, en flots épais,
Pourtant la Mort passe et s'y convie.

(*Les Phases*)

## *FÉLICITÉ*

Aimer pour en souffrir, n'en rien dire;
Et souffrir pour aimer, le cacher;
Croire à l'indifférence et sourire;

Se façonner un cœur, le détruire,
Pour aller ensuite le chercher
Dans son néant, le prendre et l'étreindre;

Ne plus rien espérer, mais tout craindre,
Puis un jour, plus abattu, toucher
Une main que l'on a cru nous plaindre.

(*Les Phases*)

## *PRESSENTIMENT*

Toute chair que l'esprit vampirode,
Par ses enthousiastes sorties
Vers un excelsior qui corrode,

Donne aux fougues du corps leur exode.
Et les yeux se font perles serties
Entre chaton de désespérance,

Mais le regard de l'intelligence
S'aiguise de leurs forces parties,
Et le pressentiment prend naissance.

(*Les Phases*)

## DÉDAIN

Partout la haine brait son excès,
Et l'impuissante raison déclame
Sur l'œuvre pour elle sans accès.

Il a lui quelque part un succès;
Éteins la lueur, pecus infâme,
Éteins, ton néant sera plus doux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La meute a des espoirs vraiment fous !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'Homme se gîte tout en son âme :
Il y a l'Idéal, contre tous.

(*Les Phases*)

## LETTRES SUR L'ÉCORCE

Nous allions quelquefois dans les bois, promener
Notre amour tout en fleur et jouir du silence
Que donne la nature aux temps de nonchalance;
Peut-être écouter nos baisers se butiner.

Les oiseaux en ont eu le cœur illuminé;
Les arbres, furieux de si belle indolence,
Grandirent leurs bras pour cacher notre insolence;
Peut-être aussi, qui sait ? pour mieux se lutiner.

Un jour, plus tendres, nous livrâmes à l'écorce
Le secret de nos noms destinés à grandir
Comme notre bonheur, en ardeur et en force.

Bien peu de soleils sont revenus resplendir,
Et les myosotis continueront d'éclore !
L'amour n'est déjà plus, l'arbre grandit encore.

(*Les Phases*)

# Paul Morin

**(1889- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — *En vers :* Le Paon d'Émail, *poèmes (Paris, Lemerre, 1911).* — *En prose :* Les Sources de l'Œuvre de Henry Wadsworth Longfellow, *thèse pour le doctorat ès-lettres (Paris, A. Larose, 1912).*

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT. — Poèmes *(Ors-Cendres-Jades-Soies), 1 vol.;* Histoire de l'Exotisme littéraire, *2 vol. 8-vo;* Louise Labbé, *étude biographique et bibliographique, 1 vol.*

*M. Paul Morin naquit à Montréal, le 6 avril 1889. Après de brillantes études au* High School *et chez les Jésuites de Montréal et deux années de lettres et de philosophie chez les Jésuites de Paris, il suivit les cours de droit de Laval et se fit admettre au barreau (1910). Il est depuis 1913 docteur de l'Université de Paris. Pour se délasser de ses études, et aussi pour satisfaire son goût très vif de l'exotisme, il fit de fréquents voyages. C'est ainsi qu'il parcourut successivement la France, l'Italie, la Grèce, la Turquie, sans oublier ces contrées merveilleuses de l'Afrique du Nord qui ont nom le Maroc et l'Algérie. Il rapporta, de ces longues promenades à travers le monde, les impressions les plus riches et les plus vibrantes qu'une nature d'artiste et de poète puisse ressentir, et ce sont principalement ces impressions — ces impressions de voyage — qu'il a essayé de traduire dans ses vers.*

*M. Morin a consacré peu de temps à la pratique du droit. Il a professé la langue et la littérature française un an à l'Université McGill (Montréal), un an à l'Université du Minnesota (Minneapolis) et un an au Smith College (de Northampton, près Boston). Contrairement au* Paon d'Émail, *son nouveau livre de vers* (Poèmes) *sera dans la note subjective.*

*« Il faut louer d'abord, dans l'auteur du* Paon d'Émail, *le sens de la beauté physique, le don de voir et de peindre, et ce besoin d'eurythmie, qui sont les qualités essentielles de son talent. Et il faut louer en même temps la précision du trait, et la sobriété du dessin, et l'intensité de la couleur, qui montrent aux yeux du lecteur le paysage, le spectacle, l'objet. »* (Abbé CAMILLE ROY). *« Artiste ciseleur qui marque, d'un trait net, de petits poèmes, et qui a compris que le mérite de ces poèmes résidait dans une forme aussi parfaite que possible, aux rimes rares et aux mots bien choisis... il a l'âme pastorale, et quand il se promène dans les villes, il mêle cette âme et son goût d'artiste érudit aux visions pittoresques qui sollicitent son imagination. »* (PIERRE COURTOIS, La Revue Française) *« Après cela, qu'il ait, dans son inspiration même la plus personnelle, une originalité très nettement dégagée, c'est ce qu'il serait exagéré de dire, comme il serait, d'ailleurs, excessif de l'attendre d'un jeune homme de vingt-trois ans. Ce qui par contre, à nos yeux, n'est pas douteux, c'est qu'il existe aujourd'hui peu de*

*poètes — même en France — qui possèdent à ce point leur métier, qui sachent aussi bien faire le vers et qui, avec un sentiment très vif, encore peut-être qu'un peu livresque, des choses de la nature et de l'art, aient plus d'habileté technique, de ressources et de sûreté de main...* » (JULES FOURNIER, *dans l'*Action de *Montréal*)

---

## *TRIANON*

Mon cœur français et moi, nous vîmes ce matin
Le paisible hameau parfumé de fougère
Où Marie-Antoinette en paniers de satin
Rêva d'être bergère;

Et j'ai dit à mon cœur : « Le matin est si beau,
Si clair, si bleu ! pourquoi faut-il que tu tressailles
Ainsi que tu le fais devant un cher tombeau
En revoyant Versailles ? »

Mais j'ai bientôt compris en regardant le lac,
La barque et son anneau rongé de mousse brune
Qu'on détachait, lorsque la tendre Polignac
Ramait au clair de lune;

Les pelouses, l'étang doré, les noirs taillis,
Le parc mélancolique où, jouant à la balle,
Le dauphin poursuivait dans les sentiers fleuris
Madame de Lamballe;

Les ronds-points de Le Nôtre et les ifs de Watteau
Où se perdait la reine, amusée et frivole,
Sans voir son front lauré par un mouvant flambeau
D'une rouge auréole...

O cruelle douceur du petit Trianon !
Royaume désolé, candide bergerie,
Avec quelle douleur redit-elle ton nom,
Blonde folle meurtrie,

Quand il fallut quitter pour la dernière fois
Tes chaumières de laque et tes marronniers roses,
Et le temple où l'Amour cachait dans son carquois
Des flèches sous des roses !

(*Le Paon d'Émail*)

## CONSEIL

N'analyse jamais ce cœur triste et subtil
Qui t'angoisse et te lie :
Tu n'y rencontreras, si généreux soit-il,
Que la mélancolie.

Dissèque froidement cette sincérité
Où ton âme se livre...
Le plus fol amoureux a toujours imité
Les mots de quelque livre.

Chasse le souvenir des candides serments
De celle que tu aimes,
Ton esprit n'y verra que sujets de romans
Et matière à poèmes.

N'évoque pas non plus les beaux jours consacrés
A l'ardente nature,
Ta mémoire, depuis, les a dénaturés
Par la littérature.

Le rapide présent ou le bel avenir
Ne charme ni ne touche,
Tel baiser donnera le cruel souvenir
D'une plus chère bouche.

Il te faut ignorer tout sentiment nouveau,
Toute tendresse douce;
Involontairement, le livresque cerveau
Les chasse et les repousse...

Mais du laurier, surtout, fuis les amers rameaux.
— Tour d'ivoire et d'argile, —
Il n'est de calme vrai que parmi les tombeaux,
Farouche et sûr asile !

(*Le Paon d'Émail*)

## A CEUX DE MON PAYS

Et si je n'ai pas dit la terre maternelle,
Si je n'ai pas chanté
Les faits d'armes qui sont la couronne éternelle
De sa grave beauté,

Ce n'est pas que mon cœur ait négligé de rendre
Hommage à son pays,
Ou que, muet aux voix qu'un autre sait entendre,
Il ne l'ait pas compris;

Mais la flûte sonore est plus douce à ma bouche
Que le fier olifant,
Et je voulais louer la fleur après la souche,
La mère avant l'enfant.

N'ayant pour seul flambeau qu'une trop neuve lampe,
Les héros et les dieux
N'étant bien célébrés que l'argent à la tempe
Et les larmes aux yeux,

J'attends d'être mûri par la bonne souffrance
Pour, un jour, marier
Les mots canadiens aux rythmes de la France
Et l'érable au laurier.

(*Le Paon d'Émail*)

---

## *HARMONIE POUR UN SOIR GREC*

(1912)

Heure pourpre où fleurit un blanc vol de mouettes,
Et toi dont je rêvais quand je lisais Byron,
— Parfumé de laurier, de miel, de violettes, —
Vent de Missolonghi qui promets à mon front
La fraîcheur des nuits violettes...

Vous ayant désirés si fortement, avec
Toute la fièvre de ma chaude adolescence,
Dans l'odeur, sensuelle et vive, du varech,
Ce soir, je vous possède enfin, brève puissance
Du noble crépuscule grec !

Comme un lierre, Itiès embrasse les collines
Parmi les oliviers au feuillage changeant.
Des tartanes et des felouques levantines
Heurtent au môle, ourlé de coquilles d'argent,
Leurs flancs trop lourds d'herbes marines.

Au loin, sur les monts roux, encore soleilleux,
La tour d'une forteresse vénitienne,
Sépulcre triomphal d'un doge audacieux,
Clame inlassablement sa puissance ancienne
A l'impassible azur des cieux.

Miroitant à mes pieds, la mer Ionienne
(Telle, aux jours fabuleux de l'intrépide Argo,
Sa voix berçait les pleurs d'Andromaque et d'Hélène...)
Scande de ses flots bleus les rythmes inégaux
D'une éternelle ode païenne.

Du rivage sonore et d'écume argenté
Jusqu'à l'horizon rose où fuit la voile oblique,
Monte traîtreusement du sein d'Aphrodité
Le frisson précurseur, ardent, et magnifique,
De la nocturne volupté;

Et sur la grève, assis autour d'un feu de joie,
Graves, et contemplant les étincelles d'or,
Des pêcheurs, aux profils cruels d'oiseaux de proie,
Chantent l'Amour, la Guerre, et la Gloire, et la Mort,
Comme aux jours illustres de Troie.

---

## *FLAMME*

(1916)

L'Aube m'a dit : Je suis l'Améthyste éternelle...
Ami, sans moi la mer, et la terre, et les cieux,
Ne seraient, — car c'est moi qui fais la Nuit si belle, —
Qu'un abîme espérant le sourire des Dieux.
Sans moi, tu n'aurais pas la couleur et les ombres,
Le feuillage pourpré, l'air parfumé de miel;
Tout dormirait, silencieux, dans les bras sombres
De l'inerte démon du gel.

Mais je viens, lente et claire, et mon âme légère
Prodigue au firmament, aux monts, aux flots marins,
— O Beauté ! — la fluide et la chaude lumière,
Et la douceur du jour palpite dans mes mains.
Je viens, et le nocturne azur, émerveillé, se dore
Et frémit de sentir mes doigts magiciens
Entr'ouvrir cette fleur adorable, l'aurore,
Et ces calices, les jardins.

Je suis celle qui fit s'épanouir le monde
Au seuil du tourbillon planétaire et sans loi;
Je suis l'apaissement de la cime et de l'onde,
L'initial frisson et le premier émoi...
Je suis le blanc réveil après la nuit de fièvre,
Et quand, sur l'horizon matinal, j'ai penché
Mon visage de nacre et l'ardeur de ma lèvre,
J'étoile les yeux de Psyché.

Je suis l'Ange, la Fée, et l'Ève inassouvie,
L'astre, le nimbe, et l'auréole, et le rayon;
Je suis le feu, je suis l'amour, je suis la vie,
L'arche d'or où pâlit la constellation...
O Poète, j'étais avant toutes les choses,
Ardente et calme, au sein d'un royaume irréel,
Plus pure que la neige, et la vierge, et les roses...
Car je suis le Rêve éternel.

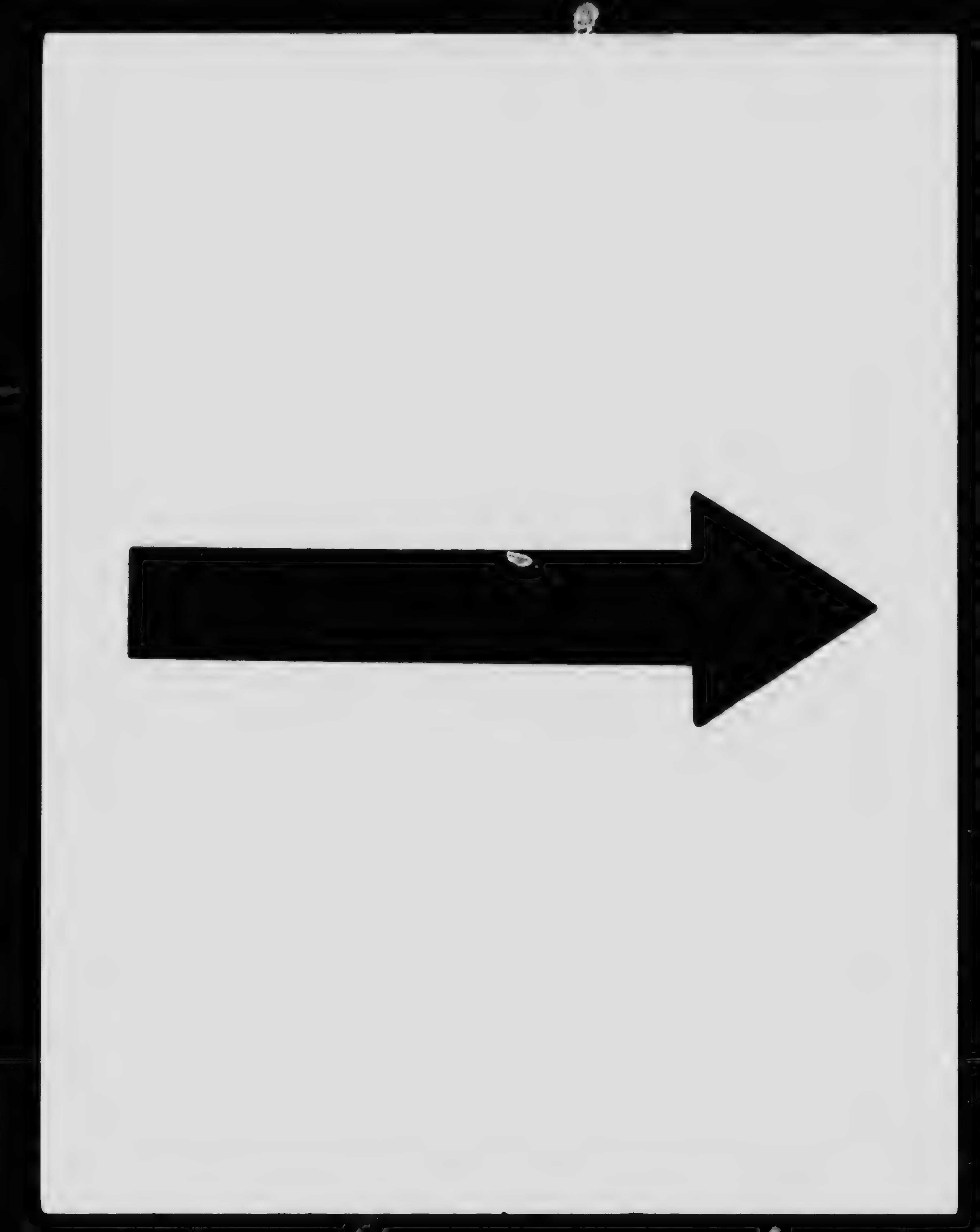
---

## *MISSISSIPI*

(1917)

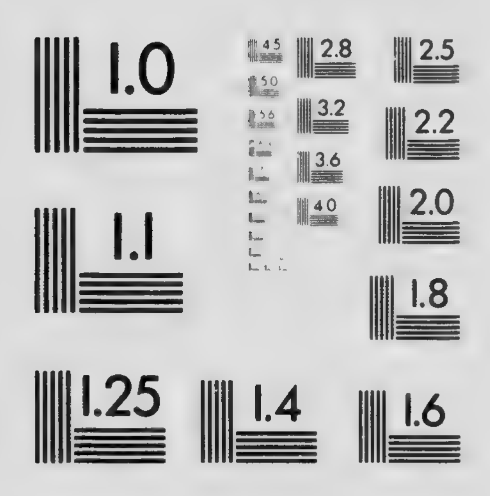
Et c'est donc toi, vieux Fleuve, au long duquel mes rêves
S'égaraient autrefois, si romantiquement,
Lorsqu'en classe, bien sage, — mais si loin pourtant
De la chambre, chaude de soleil et d'élèves —,
Avec le sombre et sourcilleux Chateaubriand,
Haut cravaté, je me promenais sur tes grèves...

Déception ! Ce flot troublé de caïmans,
Tumultueux parmi les vignes et la menthe,
La verte canne à sucre, la troupe bondissante
De buffles, et surtout, oh surtout, les flamants
Roses, les papillons semés d'yeux amarante,
Les mines de lapis-lazuli... Beaux romans
De l'émouvant René, que ma mémoire héberge
Si jalousement à l'encontre du... progrès,
Ce soir, couleur de suie et d'étain et de grès,
Laissez que je vous dise adieu, sur cette berge
Où de noirs paquebots profilent leurs agrès
Dans le brouillard lourd d'où, morne, une usine émerge.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






APPLIED IMAGE Inc


1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 0300 - Phone
(716) 288 5989 - Fax

## NOUS PRENDRONS, SI TU VEUX...

(1920)

Nous prendrons, si tu veux, le chemin le plus rude,
Où l'épine et le roc, l'une à l'autre attachés,
Retenant vers le sol nos visages penchés,
Feront à l'escalade un tragique prélude;

Puis l'obscure forêt dont le pin se dénude,
Et le marais, sanglant de pavots arrachés,
Et l'obstacle visible, et les pièges cachés,
Éloigneront encor le but qui nous élude;

Jusqu'à ce que, tremblants, épuisés, éblouis,
Une cime, soudain jaillissant de la nue,
Comble enfin nos désirs jamais évanouis,

Et que s'ouvre pour nous la splendide avenue
Menant des jours d'angoisse et des nuits de remords
Au pays radieux de nos frères les morts.

---

## PROMESSE

(1920)

Enfant, comme une fleur soudain épanouie,
Qui remplis la maison de lumière et d'orgueil,
Enfant fragile, dont la prunelle éblouie
N'est pas ternie encor par le doute et le deuil;
Brusque petit garçon, fillette déjà sage,
Cheveux de soie et d'or ou boucles d'agneau brun,
Vif comme un lutin ou grave comme une image,
Que seras-tu? Guerrier, laboureur ou tribun,
Lévite au front serein, poète à l'âme d'ombre?
Et toi, mystérieuse fée au bleu regard,
Dis-moi, que seras-tu? La nonne en robe sombre,
Plus somptueuse que la moire et le brocart,
Ou la mère, anxieuse et tendre, d'autres anges
Semblables à l'exquis problème que tu es?

Frêle corps précieux enveloppé de langes,
Tu renfermes en toi les solennels secrets
Qui furent de tout temps le bel émoi des mères...
Mais devant un berceau pourquoi philosopher?
Ce temple minuscule et blanc rend éphémères

Les vaines questions dont il sait triompher;
Car, muette réponse où sa douce faiblesse
Pose le sceau divin des augustes serments,
Les chers yeux de l'enfant offrent une promesse
Plus belle encor que tous les rêves des mamans.

---

# Alphonse Desilets

**(1888- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Heures poétiques, *vers de jeunesse, avec préface d'Adolphe Poisson (Victoriaville, 1910);* — Mon pays, mes amours, *vers, avec préface d'Albert Ferland (Québec,* L'Action sociale, *1913).*

*M. Desilets a collaboré ou collabore en vers et en prose au* Pays Laurentien, *à la* Bonne Parole, *au* Semeur, *à la* Voix de la Jeunesse catholique, *à l'*Action sociale, *à l'*Action catholique, *au* Soleil, *à la* Revue moderne, *à la* Revue nationale, *et à la plupart de nos périodiques agricoles.*

*Alphonse Desilets est né à Victoriaville (Q.), le 8 avril 1888. Il a étudié tour à tour à l'école commerciale du Sacré-Cœur (à Victoriaville), au Petit Séminaire de Nicolet, à l'Institut agricole d'Oka et à l'école d'agriculture de Guelph (Ontario). Il est ingénieur agronome de l'ancienne Université Laval de Montréal, devenue Université de Montréal. Nommé en 1915 par le gouvernement de Québec agronome du district Québec-Montmorency et directeur des cercles de fermières, il dirige en outre le bureau de placement agricole et le* Bulletin de la Ferme.

*Le bibliophile et critique Gérard Malchelosse a écrit : « Les livres de M. Desilets sont orthodoxes; la pensée religieuse y domine. » Plusieurs pièces de* Mon pays, mes amours *sont consacrées à la vie monastique, observée par l'auteur durant son stage à l'école d'Oka, dirigée par les Trappistes.*

---

## *VÊPRES MONASTIQUES*

La cloche du moutier tinte pieusement.
Nous entrons. Dans le chœur les moines sur les dalles
Font prostration et s'alignent dans leurs stalles.
Sur l'autel on expose le Saint Sacrement.

Grave, l'orgue prélude aux vêpres solennelles :
« *Deus in adjutorium* »..., et les fronts blancs
S'inclinent à ces mots harmonieux et lents,
Et le répons s'élève ainsi qu'un doux bruit d'ailes.

Les psaumes précédés d'antiennes crescendo
Se mesurent au rythme allègre de Solesmes;
Et l'accompagnement des orgues elles-mêmes
Simule comme un bruit léger de gouttes d'eau.

Et l'on sent que la voix avec le cœur s'accorde,
Lorsque les pénitents font planer vers les cieux
L'émouvante onction des chants mélodieux
Qui renferment l'appel à la Miséricorde !

(*Mon pays, mes amours*)

## A CELLE-LÀ

C'est en vain, désormais, qu'à l'aube éblouissante,
Rêveuse et solitaire, une fleur à la main,
Tu m'auras attendu dans l'ombre de la sente :
Je ne reviendrai plus par le même chemin.

C'est en vain qu'aux midis enamourés d'octobre
Tu m'offriras des fruits qu'empourpre le soleil:
Ma bouche, désormais, restera close et sobre
Et je dédaignerai jusqu'au baiser vermeil.

Et c'est en vain que par les veilles hivernales
Tu m'attendras des soirs entiers au salon bleu:
Tu croiras que j'arrive à travers les rafales
Et je serai très loin auprès d'un autre feu.

Car, un jour où la peine avait étreint mon être,
Je m'en vins, désolé, dans le soir violet,
Comme un enfant perdu pleurer sous ta fenêtre,
Et tu n'as pas ouï ma voix qui t'appelait.

(*Mon pays, mes amours*)

# Blanche Lamontagne

**(1889- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Visions Gaspésiennes, *poésies* (*Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1913*). — Par nos champs et nos rives, *poésies, Montréal, Imprimerie du* Devoir, *1917*).

Pour paraître prochainement. — *Un volume de vers :* La Vieille Maison.

*Mademoiselle Lamontagne collabore depuis quelque temps en prose au* Journal d'Agriculture.

*Mademoiselle Blanche Lamontagne naquit aux Escoumains (comté de Saguenay), le 13 janvier 1889. « Mon enfance — nous écrivait-elle récemment — mon enfance s'est écoulée sur les rives du fleuve, et je connus de bonne heure la vie des paysans. J'appris à les aimer. Je fus pensionnaire dans plusieurs couvents. Je suivis des cours de littérature à l'Université Laval de Montréal. Il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans ma vie. Je coule des jours paisibles au sein d'une campagne du Bas-Québec, non loin de la Gaspésie, où j'ai vécu depuis l'âge de huit ans (1897). Je veux consacrer ma lyre à chanter la campagne et je n'ai pas d'autre ambition que de devenir la poétesse des habitants. J'espère que ces quelques notes vous suffiront. Songez qu'il n'y a rien d'agréable à parler ainsi de soi-même... »*

*« C'est bien pour la patrie, pour la terre canadienne, que chante là-bas, au bord des grèves, sur son rocher natal de Cap-Chat, dans cette nature sauvage et tourmentée de la Gaspésie, Mlle Lamontagne... Il y a dans ces strophes, où parfois l'inexpérience trahit sa faiblesse, un souffle heureux, abondant, très sain, parfumé quelquefois comme celui qui embaume au printemps la terre canadienne, et quelquefois âpre, un peu rude, comme celui qui passe, certains matins plus frais, sur les battures laurentiennes. Mlle Lamontagne aime les choses de chez nous; elle les observe avec finesse, elle les idéalise avec piété, elle les chante avec émotion... »* (Abbé Camille Roy)

---

## *LE PASSANT*

Il fait brun. La maison est dans un demi-jour.
Un silence pesant règne sur toutes choses.
Une ombre a remué sous les fenêtres closes,
Et l'on entend les pas d'un homme dans la cour.

Le vieux chien qui dormait, couché près de la table,
Se réveille soudain et se met à japper.
L'homme frappe, entre, et dit : « Puis-je avoir à souper ?
Après, je coucherai sur le foin, dans l'étable. »

C'est un passant, un gueux. D'où vient-il ? Où va-t-il ?
Nul ne sait. Son visage est sombre et son œil terne
Semble cacher la haine, et bientôt on discerne
La misère et la faim sur son morne profil.

Son chapeau, ses habits, sont couverts de poussière.
Il est noir et le blanc de ses yeux semble noir...
Nul ne lui parle. Il devient las, et, pour s'asseoir,
Il étend, sur un banc, sa main lourde et grossière.

L'aïeule, dans son coin, dit : « Qu'il mange, à la fin,
Qu'il mange ! On ne sait pas ce que le temps nous garde!»
La fille va chercher du pain. L'homme regarde
De ses yeux éclairés des lueurs de la faim...

La fille, vivement, sur l'ordre de l'aïeule,
Lui met du lait, des œufs, des tranches de pain brun,
Et des morceaux de lard, qu'il avale un à un,
— Tel un amas de grain qui passe sous la meule ! —

Et quand il a mangé le lait, les œufs, le pain,
Et tout ce lard épais à la couenne fleurie,
Il se lève de table en bâillant, et s'essuie
La bouche et le menton du revers de la main.

Puis il reprend son sac, et d'une voix très forte
Dit : « Partout je voudrais en retrouver autant :
Votre lard est bien bon, madame ! » Et le passant
Sort, en faisant claquer la clenche de la porte...

(*Par nos champs et nos rives*)

---

## *QUAND LES LAMPES SONT ALLUMÉES*

(1919)

Quand les lampes sont allumées,
Que les fumées
Montent dans le noir,
On se sent l'âme heureuse
Et pieuse,
Le soir...

Ceux qui s'aiment, s'aiment davantage...
La grâce du visage
Cher
Devient plus grande encore;
Et sur les fronts on voit l'aurore
Ou l'éclair...

Mais aussi les deuils se rallument,
Et les cendres éteintes fument
Au noir foyer du cœur;
La lèvre, encore inassouvie,
Sent du calice de la vie
Monter l'âcre et vieille liqueur !...

Et ceux pour qui la vie est lourde,
Ceux, hélas ! dont la main est gourde,
Dont le pied saigne à chaque pas,
Seigneur, tous ceux dont l'âme pleure,
Ceux-là rêvent à Ta demeure,
Où la lampe ne s'éteint pas...

Ceux dont les yeux sont pleins de larmes,
Et le cœur lourd d'alarmes,
Rêvent aux jours éblouissants
Où, sous la lampe lumineuse,
Dans Ta demeure bienheureuse
Ils s'assoiront près des absents !...

Quand les lampes sont allumées,
Que les fumées
Montent dans le noir,
Seigneur, mon âme douloureuse
Rêve à Ta Maison bienheureuse,
Le soir !...

---

## *LA FILEUSE A LA FENÊTRE*

(1919)

I

C'était là que, le front tout nimbé de lumière,
Cependant que le lin séchait aux soliveaux,
Elle filait, filait ses écheveaux,
Mon aïeule, la belle et robuste fermière.

C'était dans l'embrasure du châssis
Qui donne sur la route attirante et lointaine,
Bordée à l'infini de charmille hautaine,
Et dans la chaise où tant des miens se sont assis,

Qu'elle filait. Au sein de la maison rustique
Elle régnait. Son front s'auréolait de jour,
Et son visage avait des rayons tout autour,
Comme les fronts de saints dans un vitrail antique...

L'amour fait les fronts radieux.
Plus blanche que la laine en sa pâleur dormante,
Plus douce que le lin était son âme aimante,
Et des flammes d'orgueil palpitaient dans ses yeux...

Comme la femme dont nous parle l'Évangile,
Elle semait du lin, élevait des brebis,
Fauchait les épis mûrs et cousait des habits,
Et le rouet tournait sous sa main très agile...

Et des enfants nombreux jouaient à ses côtés,
— Robustesse de fils, grâce blonde de fille —
Elle était jeune femme et mère de famille;
Comme une vigne rose où croissent les étés !...

II

Et la fileuse ancienne
— Rou, rou, filons la laine ! —
Disait à son rouet :
« Voici le jour, n'es-tu pas prêt ?
« — Rou, rou, rou, rou, filons la laine ! —

« Dans un grand chemin non battu,
« Où l'hiver grondera peut-être,
« Mon homme ira bûcher le hêtre :
« Il faudra qu'il soit bien vêtu...

« Déjà l'automne à perdre haleine
« — Rou, rou, filons la laine ! —
« Souffle sur le champ refroidi,
« Et le vieux sol est engourdi . . .
« — Rou, rou, rou, rou, filons la laine ! —

« Hélas ! entends-tu par moments
« Grincer les portes de l'étable,
« Et le nordais si redoutable
« Courir dans les ravalements ?...

« La neige couvrira la plaine,
« — Rou, rou, filons la laine ! —
« Bientôt nos toits deviendront blancs,
« Et les troupeaux seront tremblants.
« — Rou, rou, rou, rou, filons la laine ! —

« Déjà le ciel s'endeuille un peu.
« Voici la saison des veillées,
« Des écheveaux, des quenouillées,
« Et des longs soirs auprès du feu...

« Mais de bonheur mon âme est pleine,
« — Rou, rou, filons la laine ! —
« Mon bien-aimé m'aime toujours;
« Comme autrefois sont nos amours...
« — Rou, rou, rou, rou, filons la laine ! —

« En ce moment il est là-bas,
« Aux champs où l'orge est entassée,
« Mais vers moi s'en vient sa pensée,
« Et mon cœur me parle tout bas...

« Et, pour me payer de ma peine,
« — Rou, rou, filons la laine ! —
« Ce soir il mettra sur mon front
« Un baiser joyeux et profond...
« — Rou, rou, rou, rou, filons la laine ! »

III

Mais un jour la mort apparut,
Entr'ouvrant son aile glacée ;
La fileuse ancienne mourut,
L'écheveau tomba de sa main lassée...

Et le rouet abandonné,
Depuis lors immobile,
N'a plus tourné
Sous la main habile.

Car celle qui l'aimait, jadis,
L'aïeule aux doigts tendres et lestes,
S'en est allée au paradis
Tourner les quenouilles célestes...

Les saints anges — esprits subtils —
Surent bientôt la reconnaître.
— « Souvent, bien souvent, dirent-ils,
« Nous l'avons vue à sa fenêtre.

« Elle filait soir et matin...
« Que son geste était doux et sa grâce posée !
« Que nous aimions, à l'heure où le soleil s'éteint,
« Écouter la chanson de sa blonde fusée ! »

Et la Vierge dit à son tour :
— « J'aimais cette fileuse ancienne.
« Je l'aimais pour l'amour
« Dont sa vie était pleine...

« Le bruit de ses fuseaux
« Et de sa quenouillée
« Montait, comme des voix d'oiseaux
« Sous la feuillée... »

Et la Vierge dit doucement :
— « Toi qui filas si tendrement
« Des habits et des langes,
« Viens filer éternellement
« Pour habiller les anges !... »

Et maintenant, assise en la clarté du ciel,
Dans les rayonnements du matin éternel,
Elle file le lin d'une divine toile
Sur un rouet que Dieu fit avec une étoile...

---

## *LE RÉVEIL DE L'ANCÊTRE*

(1919)

Sous le sommet
Du vieux toit, au grenier des mansardes,
Sont des lits de bois noir, des tapis et des hardes :
C'était là que l'aïeul, le vieux maître, dormait.

C'était là qu'il couchait dans le temps des semailles.
Le lit étant plus dur, il se levait plus tôt,
Donnait son cœur à Dieu, puis gagnait aussitôt
Les champs où se livraient de fécondes batailles.

Sur ces lits, il aimait se reposer aussi
Par les jours de moisson, où, de ses mains robustes,
Il engerbait les richesses augustes
Dont le soir était ébloui.

De la fenêtre, que nul ombrage ne voile,
Avant de retomber dans l'oubli, jusqu'au jour,
Il regardait avec amour
Chaque gerbe luisant comme une grande étoile. . .

Et quand ses membres assoupis
Se retrempaient enfin dans la douceur des trêves,
L'ancêtre faisait de beaux rêves
Où dans un champ d'azur naissaient des flots d'épis. . .

Toute l'ambition féconde de la race
Ressuscitait en lui quand le jour éclatait,
Et quand la fenêtre mettait
De l'aube sur sa face.

Alors il se levait. Mais l'horloge au teint pâle
N'a pas fait retentir pour lui sa voix sonore,
Car il reconnaissait la marche de l'aurore
Au rayon du soleil qui tombait sur son lit.

## *LE RIRE DES AÏEUX*

(1919)

Nos ancêtres étaient joyeux,
Et la maison leur était douce. . .
Leurs jours coulaient, coulaient comme une eau sous la mousse. .
Qui nous rendra le rire des aïeux ?. .

Tout s'éclairait de leur sourire,
Tout rayonnait de leur gaieté;
Dans un flot de simplicité,
De leurs lèvres, comme un ruisseau, coulait le rire. . .

Le soir, quand ils étaient assis,
Ils oubliaient la rude journée,
Et la maison était illuminée
Par leurs récits.

Ils riaient comme chante un oiseau sur la branche,
Comme le jour grandit, comme l'été renaît.
Dans le calme des soirs leur chanson résonnait,
Et leur rire était vrai, car leur âme était franche...

Et depuis qu'ils s'en sont allés
Dans je ne sais quel chemin sombre,
La vieille maison a de l'ombre
Au fond de ses yeux éplorés...

Dans son intention, peut-être,
Croyant qu'il est mort à jamais,
La maison pleure désormais
Le rire joyeux de l'ancêtre !...

---

# Edouard Chauvin

**(1894- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Figurines, *vers (Montréal, 1918).*

EN PRÉPARATION *(pour paraître en 1920). — Deux volumes de vers :* Vivre *et* Paysages.

*Joseph-Adolphe-Édouard Chauvin est né à la Longue-Pointe près Montréal, le 20 juin 1894. Il a étudié au Collège de Montréa et au Collège de Sainte-Thérèse et fait deux années de droit à l'Université Laval (à Montréal). Attaché depuis 1917 à la rédaction du* Canada.

*Le père de M. Édouard Chauvin, Léon-Adolphe, fut député de Terrebonne à Ottawa pendant quelques années et prit une part digne et courageuse aux premières manifestations nationalistes.*

*Les* Figurines *ont fait l'objet d'une appréciation très flatteuse de M. Olivar Asselin dans la* Revue Moderne.

## AUX BACHELIERS

Salut ! doctes collégiens,
Gavés des beautés de la Grèce,
Cicéroniens, Virgiliens,
Amants d'Horace et de Lucrèce.

Au diable les Marais Pontins
Et le combat des Thermopyles !
Vive le grand Quartier Latin,
Rêve de vos dortoirs tranquilles !

Parés du titre de B. A.,
Vous maudirez le vieil Ovide;
Vous laisserez, d'un œil béat,
Fuir Iphigénie en Tauride.

Vous oublierez Amaryllis
Et les abeilles de l'Hymette,
Pour dévorer des yeux Phyllis
Qui met du rouge à ses pommettes.

C'est ça, vieux carabin d'un jour !
Souffre que l'araignée agile,
De sa toile, fasse le tour
Du crâne énorme de Virgile.

Enterre Cicéron phraseur
Au fond d'une vieille valise,
Pour courir chez le confiseur
Croquer du sucre avec Denise.

Admire son chapeau menu,
Tout en buvant une anisette;
Souris par dessus ton menu
A ses jolis yeux de grisette.

Ne mêle pas l'amour de l'Art
Avec le cauchemar du Code :
Pour digérer ta fève au lard
Ça te serait très incommode.

Garde ton idéal bien net
Comme ton plastron de chemise;
Et garde aussi dans ton carnet
Le portrait de quelque Arthémise,

Afin que, serein sous les cieux,
Tu puisses avoir, de la femme,
Comme une lumière ses yeux
Et comme un talisman son âme.

Fais ton devoir de chaque jour,
Auréolé dans ta besogne
Par un rayon de son amour :
C'est mieux que le meilleur bourgogne !

(*Figurines*)

## *À LA BASOCHE*

Aux étudiants de mon temps

Laisse-moi te chanter, amante
De l'Art, du Code et du Scalpel,
De tous nos cerveaux en tourmente
Le sûr et tranquille archipel.

O promontoire du franc verbe,
Nouveau jardin d'Academus,
De ma prime jeunesse en herbe
Entends les pieux oremus !

Que j'ai passé de belles heures
À me sentir jeune et vantard,
Suivant les cours « sans feu ni feurre »
Où j'étais toujours en retard !

* * *

O les cours dans le froid matin !
Les uns bâillent, les autres dorment,
Sachant devoir être demain
De savants avocats... sous l'orme.

O les cours où, l'air ennuyé,
Le professeur lit et défriche
Le Code vague et embrouillé
Qui fait payer le client riche !

Un basochien qui vient d'Oka
Et sent mauvais — c'est synonyme —
Frise, avec des airs délicats,
Un brin de moustache minime.

Sapiente Université !
— Soit dit sans nulle repentance, —
C'est dans ton sein que j'ai tété
Le lait de la jurisprudence.

(*Figurines*)

---

## *J'AI RÊVÉ D'ELLE*

Dans mon grenier aux murs gercés,
A la chandelle,
Avec des mots tristes, lassés,
Je parle d'Elle.

Le froid monte par l'escalier,
Par la fenêtre...
On dirait un bruit de soulier :
C'est vous, peut-être?

Oh ! oui, que tu es bonne, toi,
D'être venue...
Tu ne trouves pas qu'il fait froid...
Tes mains sont nues.

Viens ! là, je vais te réchauffer.
Que tu es belle
Ce soir !... Tiens, tu t'es fait coiffer.
Quelle nouvelle ?

Non. Ne parle pas. Si tu veux,
Oublions l'heure.
Mon front se perd dans tes cheveux...
Comment ! tu pleures ?

Je baiserai jusqu'à demain
Tes yeux candides...
Mais quoi, je ne sens plus ta main !...
Ma chambre est vide.

Dans mon grenier aux murs gercés,
A la chandelle,
En un songe, triste, lassé,
J'ai rêvé d'Elle.

(*Figurines*)

## *PAYSAGE BLANC*

Les sillons dorment sous la neige.
La bourrasque siffle en sacrant.
Le grand vent du Nord désagrège
Les bancs de neige dans le « rang ».

A l'horizon des routes blanches
Se tassent les sapins frileux,
Et l'on n'entend plus sur les branches
Les engueulades des « siffleux ».

Les toits dans la campagne morte
Veillent. Le froid cerne la porte.
Et la Grande Ourse, au firmament,

Là-haut, à cent mille lieues,
Se gèle le bout de la queue
Sans grogner... éternellement !

(*Figurines*)

---

## *LE PAUVRE MOINEAU*

Allégorie du poète

C'était un pauvre et sale oiseau,
Aux maigres ailes dénudées,
Qui barbotait dans le ruisseau,
Ne pouvant atteindre aux nuées.

Son tapis était le pavé.
Il logeait au bord des gouttières.
Ce n'était pas un gros gavé :
Son nid n'avait point de portières.

Il ne savait qu'une chanson,
Qui lui causait bien des critiques
De la part de Monsieur Pinson,
Qui riait de ses airs rustiques.

Ce n'était pas un orgueilleux,
Il ne suivait jamais la mode :
Toujours rester sale et pouilleux
Ça n'est pas chic, mais c'est commode.

Il ignorait les champs de blé
Et les beaux arbres où l'on chante
Dans l'épais feuillage assemblés,
Bien loin de la ville méchante.

Désireux d'horizons nouveaux
Et blasé de la vie urbaine,
Il s'en alla par monts, par vaux,
En quête de meilleure aubaine.

Il partit sans revoir son nid,
Sans dire adieu au voisinage,
Et, le cœur rempli d'infini,
Il entreprit son grand voyage...

Mais, faible et n'ayant point mangé,
Il tomba mort dans un bois sombre.
L'orage, ayant tout saccagé,
Emporta ses plumes dans l'ombre.

Et son pauvre nid délaissé
Aujourd'hui pend à la gouttière,
Comme un crêpe de trépassé
Pour l'oiseau mort dans la poussière.

(*Figurines*)

---

# Emile Venne (Léo d'Yril)

**(1896- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Les Symphonies, *poèmes illustrés par l'auteur (Montréal, 1920).*

En manuscrit. — *Deux volumes de vers :* L'Habit d'Arlequin *et* Les Facettes du Prisme.

En préparation. — *Deux volumes de vers :* Pèlerinage emmi les choses mortes *et* Aiguilles et Minarets, *et un essai en prose sur* l'Architecture au Canada.

*M. Émile Venne est né le 10 juillet 1896, à Montréal. Architecte de son état, il a étudié au Mont Saint-Louis et à l'École Polytechnique de Montréal. Il pratique sa profession à Québec.*

*C'est, paraît-il, durant les cours de Polytechnique que notre jeune poète a composé et illustré ses* Symphonies. *Cet ouvrage, où se trahis-*

*sent des influences diverses, a été vivement discuté. Un réel talent s'y révèle. Au point de vue de l'illustration et de la typographie, ce serait, même en France, une œuvre d'art d'un mérite plus qu'ordinaire.*

---

## *RITOURNELLES*

Au gré des vieilles ritournelles
Les sylphes dansent sur les verts gazons,
Tandis que là-haut jouent les hirondelles
Qui tournoient, tournoient en battant des ailes :
Voici le retour des neuves saisons.

Aux vieux airs perdus, ritournelles
Des printemps bannis qui nous reviendront,
Viens, nous danserons tous les deux, ma belle,
Avecques les sylphes, les hirondelles :
Voici le retour des neuves saisons.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(*Les Symphonies*)

## *AU CAPRICE DU VOL...*

Au caprice du vol de mes élytres d'or,
Phalène éblouissant, au foyer de la vie
J'ai goûté tous les feux et toutes les folies,
Sanglé dans mes couleurs de fin conquistador.

Mais hier, cependant, au feu de vos prunelles
J'ai senti ma couleur se muer en émail,
Mes antennes se prendre en un rose corail,
Et roussir quelque peu les pointes de mes ailes !...

(*Les Symphonies*)

## *LAISSEZ NEIGER UN PEU...*

Laissez neiger un peu de l'amour en vos cœurs
Les paillettes fragiles.
Et ne ramassez pas les pétales des fleurs,
Qui vont mourir, graciles,

Dans la beauté qui brille à travers le jardin
Où vous conduit le rêve,
Suivez tous les détours que fera le chemin,
Sans fatigue ni trêve.

Vers le temple d'Eros, marchez dans la splendeur...
Un trille s'éternise,
Sonore, au long du soir, et, se mêlant aux fleurs,
Monte et se divinise...

(*Les Symphonies*)

## *EN ROND, DANSEZ EN ROND*

En rond, dansez en rond, petites fées,
Dans les clairières de fleurs parsemées,
En rond, dansez en rond, petites fées.

Voici que s'en vient sur le chemin gris,
Vite les chansons, les jeux et les ris,
Voici que s'en vient sur le chemin gris

Ma reine, petite reine jolie.
Couronnez de lierres et d'ancolie
Ma reine, petite reine jolie !

Sur la mousse faites un lit de fleurs,
Et vous, les oiseaux, faites le bonheur.
Sur la mousse faites un lit de fleurs.

En rond, dansez en rond, petites fées,
Dans les clairières de fleurs parsemées,
Dansez en rond, voici ma bien-aimée !

(*Les Symphonies*)

## *LE SOLEIL PEUT CESSER...*

Le soleil peut cesser de briller sur le monde,
Les étoiles au ciel peuvent s'éteindre, toutes,
La pluie incessamment peut tomber goutte à goutte,
La lune peut voiler sa face pure et ronde,
S'il me reste la vie ardente de tes yeux.

S'il me reste tes yeux,
Et toi, si tu me restes, amie,
J'ai tout ce que l'on peut demander à son Dieu
De joie, et je l'en remercie.

Qu'importe la clarté du soleil et du ciel
A mon âme?
Elle n'a que l'aigreur du fiel,
Elle n'est que froideur et lumière sans flamme,
Si ton rire vibrant ne lui verse son miel.

Le soleil peut cesser de briller sur le monde,
Je ne m'en plaindrai pas, et, riche. ma faconde
N'en souffrira jamais, s'il me reste tes yeux,
Tes grands yeux, et ta bouche, et ton cœur radieux...

——— (*Les Symphonies*)

## *CETTE ÂME*

C'est mon âme d'enfant où le doute est entré,
Cette âme que tu vois, comme une vague houleuse,
Tour à tour agitée et tour à tour paisible,
Si douce par moments, si vibrante et sensible,
Si crispée un tantôt, si brutale et nerveuse.

Cette âme, que tu vois, qui se voue à l'amour
Et peut-être demain en maudira les dieux;
Cette âme, qui se berce au mensonge des yeux
Et s'obstine ombrageante à la clarté du jour,

C'est mon âme d'enfant où le doute est entré.

——— (*Les Symphonies*)

## *CE SERAIT UN PAYS...*

Ce serait un pays qui tiendrait à la fois
De l'Inde et de la Perse,
Où tu serais déesse
Et dont je serais roi.

Dans un temple d'onyx, d'or et de syénite,
Chaque jour j'offrirais à ta beauté suprême
Quelques bijoux nouveaux, bagues ou diadèmes;
Dans un temple d'onyx, d'or et de syénite.

Sur un autel orné de sculptures barbares,
D'entrelacs curieux et de petits dieux grêles,
Des fleurs se faneraient dans des potiches frêles;
Sur un autel orné de sculptures barbares.

Aux jours de grande joie et de fête publique,
Pour offrande qui soit plus plaisante à ma reine
Je ferais apporter par mes pages d'ébène,
Aux jours de grande joie et de fête publique,

Sur des coussins de soie et de velours de pourpre,
Pour la mettre à tes pieds, toute une féerie
De perles, de rubis, toutes les pierreries;
Sur des coussins de soie et de velours de pourpre...

(*Les Symphonies*)

# Roger Maillet

**(1896- )**

*A d'abord fait des gazettes rimées et des fantaisies en prose dans des feuilles « escholières » ou des feuilles d'avant-garde. Collabore aujourd'hui à la* Revue moderne *et à l'*Autorité.

En préparation. — D'Amiens à Cologne en 1918. *récit en prose;* — La Guêpe dans les vignes du Seigneur. *poèmes;* — Le Dragon vert, *pièce d'ombre.*

*Né en 1896 (à Montréal), M. Roger Maillet a fait ses études secondaires chez les RR. PP. Jésuites de Montréal et à Stanislas, à Paris. Depuis l'âge de dix-neuf ou vingt ans il a partagé son temps entre l'étude du droit, la bohème littéraire et la vie militaire. Aux environs de 1913, pendant qu'il suivait les cours de droit de Laval (à Montréal), fut un des rédacteurs les plus actifs du très vivant* Étudiant, *que la direction de l'Université devait supprimer pour sa trop grande liberté d'allures. Sa contribution à la bohème fut la fondation de l'*Arche, *qui siégeait (parfois sans sièges) sous les combles, buvait de la bière, disait des vers, et compta parmi ses adeptes Marcel Dugas, les frères Jean et Édouard Chauvin, Philippe Panneton. A servi plus de deux années dans la dernière guerre, d'abord comme officier d'artillerie, puis comme pilote à la 48e escadrille du Corps royal d'aviation. A repris depuis — sérieusement cette fois — ses études de droit.*

## *CHANSON*

(1916)

Au vent de l'aube, en chaloupe, sur la rivière,
[ah ! que la vie est triste et que l'espoir est fou ! ]
au vent de l'aube, dans ma pipe de Bavière
j'ai fumé, puis j'ai bu du gin à petits coups.

Le courant m'emportait doucement vers la chute,
[ah ! que la vie est triste et que l'espoir est fou ! ]
le courant m'emportait; aux bords c'étaient les flûtes
qui servent aux oiseaux, les matins clairs et doux.

Le soleil surgissant avait l'air d'une mitre,
[ah ! que la vie est triste et que l'espoir est fou ! ]
le soleil magicien mettait de l'or aux vitres,
je filais au moulin dont j'entendais la roue...

Puisque ma bien-aimée ironique et morose
[ah ! que la vie est triste et que l'espoir est fou ! ]
a piétiné mon cœur et s'est ri de la rose
que je lui ai donnée au premier rendez-vous,

je fermerai les yeux pour ne plus voir l'aurore,
[ah ! que la vie est triste et que l'espoir est fou ! ]
j'irai vers le rapide effrayant et sonore,
et l'on me trouvera demain sur les cailloux...

---

# Hermas Bastien

**(1897- )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Les Eaux grises, *vers* (*Montréal, 1919*).
En préparation. — *Un volume de vers :* Les Aquarelles.

*M. Hermas Bastien est né à Montréal, le 4 mai 1897. Élève du Collège Sainte-Marie, de Montréal. Fait actuellement (1920) du journalisme au* Devoir *en même temps qu'il suit les cours de droit de l'Université de Montréal.*

---

## *SOUS BOIS*

J'ai revu la forêt sombre des Laurentides
Où l'ombrage déclive, au rêve hospitalier,
Me reposa jadis de la ville fétide.
Nulle clameur du val et nul chasseur avide
N'y troublent le repos où l'on peut oublier.

La mousse enrobe encor, brodeuse infatigable,
Les fûts des cerisiers, des frênes, des bouleaux,
Qui croisent au soleil leurs branches innombrables.
La vrille a perforé l'écorce des érables,
Dont s'élèvent au ciel les gothiques rameaux.

Oh ! que de chants bénis sur son clavier de feuilles
Entonne la forêt au lever du matin :
Joyeux refrains d'amour par lesquels on accueille
Le poète songeur dont l'âme qui s'endeuille
Attend le pur baiser d'un soleil argentin.

O trembles ! quels pensers absorbent vos silences ?
Les gestes délicats de vos torses menus
Revêtent aujourd'hui l'attitude des lances.
Lorsque la brise aux mains pieuses vous balance,
Il semble que j'entends des soupirs contenus :

« Notre ami, comprends-nous, chuchota leur verdure,
« Toi dont parfois notre ombre a veillé le sommeil,
« Et puise en la forêt un courage qui dure,
« Où le tourment de vivre en extases s'épure
« Comme un ciel nuageux par un coucher vermeil. »

Mon âme dans la paix du bois se plonge, entière.
Mêlant tous ses désirs à son susurrement.
O la félicité de se sentir lumière...
Elle vêt le manteau de sa candeur première
Et se repose sous un tremble, exquisement.

(*Les Eaux grises*)

---

# Jean Nolin

**(1898-      )**

*BIBLIOGRAPHIE.* — Les Cailloux, *poésies* (*Montréal, 1918*).
EN PRÉPARATION. — *Un roman.*

*M. Jean Nolin naquit le 21 août 1898, à Sorel. Entré au Collège Sainte-Marie (à Montréal) à onze ans, il est reçu bachelier es-arts à dix-neuf ans.* Les Cailloux *paraissent l'année suivante. Une partie de ce recueil a été composé dès la quinzième année.*

*Parce qu'il croit que l'avenir de l'intelligence, au Canada, dépend largement des conditions économiques, M. Jean Nolin se destine à l'industrie et fréquente maintenant l'École des hautes études commerciales.*

*M. Olivar Asselin a écrit à propos des* Cailloux, *dans la* Revue moderne, *que la poésie de M. Nolin possède, entre autres qualités, celle « d'être honnête sans être bête ».*

*Le père du poète, M. Joseph Nolin, professeur à l'École dentaire de Montréal, taquine lui aussi la muse.*

## *LE NOUVEAU*

S'étant perdu tout à l'heure
Dans le corridor obscur,
Les deux mains contre le mur,
Un petit bonhomme pleure.

L'aile du malheur futur
D'un choc imprévu l'effleure;
Etre loin de sa demeure,
Quand on a huit ans, c'est dur.

Depuis toute une semaine,
Il ne rit plus, dort à peine,
Et mange sans appétit.

C'est une affreuse injustice
Qu'il faille que l'on grandisse.
On devrait rester petit !

(*Les Caillou*

---

## *EN CLASSE*

Tandis que le maître proclame
La nécessité d'avoir l'âme
Pure et chaude comme la flamme
Du soleil dans le firmament,
Les élèves voudraient bien être
Le rayon joyeux qui pénètre,
Par le trou bleu de la fenêtre,
Insolemment.

Tandis qu'il leur jette à brassées
Les splendeurs des gloires passées,
Fleurs que l'Histoire a ramassées;
Qu'il leur dit l'empereur romain
Et l'Aigle mort à Sainte-Hélène,
Chaque élève songe à demain,
Quand on s'ébattra dans la plaine,
A perdre haleine.

Tandis qu'il leur fait entrevoir
Le bonheur grave du savoir,
Les récompenses du devoir
Et la beauté du sacrifice,
En soi-même chacun se dit
Que, si le temps se refroidit,
On s'en ira, demain jeudi,
Là où l'on glisse.

(*Les Cailloux*)

---

## *L'HORLOGE*

La vieille horloge au timbre d'or,
Où toute mon enfance dort,
Halète dans le corridor.

De peur que son tic-tac ne meure,
Bruit coutumier de la demeure,
Chaque semaine, à la même heure,

Avec un petit bruit de clefs,
D'un pas que rien ne peut troubler,
Un vieux Frère vient la régler.

Économe et prude, elle gère
L'heure des cours, et ménagère,
Assez souvent, elle exagère.

Alors, sans hâte, en haletant,
Très lente, elle émiette le temps
Et jette, à regret, ses instants.

Et toute la classe, avertie
Qu'elle retarde la sortie,
La regarde sans sympathie.

(*Les Cailloux*)

## UN CRITIQUE

Personne n'écrit, selon toi,
Comme il le faut, sous notre toit,
Aristide.

Selon toi, nos vieux écrivains
Ont fait des travaux qui sont vains,
Aristide.

Ils ne respireront jamais
L'air rafraîchissant des sommets,
Aristide.

Et tu les méprises d'avoir
Fait, tout au plus, de bons devoirs,
Aristide.

Selon toi, les jeunes ont tort
De tenter un louable effort,
Aristide.

Car leur livre ne sera pas
Un noble essai, mais un faux-pas,
Aristide.

Quoi ! ni les jeunes ni les vieux
Ne trouveront grâce à tes yeux,
Aristide !

Il faudra fermer l'encrier !
Mais, avant, laisse-moi crier,
Aristide :

Oh ! qui donc alors écrira ?
Quelqu'un, peut-être, répondra :
« Aristide ».

(*Les Cailloux*)

# FAUTES À CORRIGER

Page 16, ligne 5, au lieu de *En tant que les vivants sont concernés*, qui est un anglicisme, prière de lire : *Pour ce qui est des vivants.*

Pages 41 et 42, supprimer l'indication *Bis* qui suit certains vers.

P. 56, dans le titre de la pièce, au lieu de *Tadousac*, prière de lire *Tadoussac*.

En tête de la p. 97, au lieu de *Remy*, lire *Remi*.

P. 118, à l'avant-dernière ligne, au lieu de *co-partisans*, lire *copartisans*.

P. 120, dans le titre, au lieu de *L'Abbé Tremblay*, lire *L'abbé...*

P. 123, dans le quatrième vers de la troisième strophe de la *Fille des bois*, au lieu de *s'abrevoir*, lire *l'abreuvoir*.

P. 131, pour titre de la deuxième pièce, au lieu de *Timidit*, lire *Timidité*.

P. 188, dans la première ligne de la notice biographique consacrée à M. Édouard Fabre-Surveyer, au lieu de *publié*, lire *écrit*.

P. 232, dans le titre du chapitre, au lieu de *Cinq Mars*, lire *Cinq-Mars*.

P. 237, dans la notice sur Clovis Duval, au lieu de *LeMay*, lire *Lemay*.

P. 253, au bout de la première ligne de la notice sur Ernest Martel, au lieu d'une virgule, un point.

Enfin, l'imprimeur ayant à certains endroits manqué de majuscules accentuées, le lecteur est prié de suppléer lui-même à cette lacune.

# TABLE DES MATIÈRES